to v.46

8e Année. N° 16. 15 Août 1901.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Si Mohammed el Hachaïchi.	*Chez les Senoussis et les Touaregs.* — I.	677
Paul et Victor Margueritte.	*La Chevauchée au Gouffre.* — *Sedan.* — II.	710
Achille Viallate	*Lord Rosebery*	741
G. Binet-Valmer.	*Le Gamin tendre* (1re partie).	773
Henri Lichtenberger.	*Le Pessimisme d'Ibsen*	806
Mis de Clermont-Gallerande.	*Marie-Antoinette, le 10 août 1792* . . .	826
Émile Daireaux.	*Italiens et Français en Argentine*. . . .	835
Adolphe Boschot.	*La Réforme de la Prosodie*	859

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

LONDRES. — T. FISHER UNWIN. 11, Paternoster Buildings. E. C.

LIVRES NOUVEAUX

NAPOLÉON — LA DERNIÈRE PHASE,
par **lord Rosebery,**
ouvrage traduit de l'anglais par **Augustin Filon.**

Depuis une visite de jeunesse au tombeau du grand Empereur, lord Rosebery, l'ancien premier ministre de la reine Victoria et l'illustre successeur de M. Gladstone, fut toujours hanté par l'idée d'écrire ce livre sur les dernières années de Napoléon. Et c'est, en effet, à Sainte-Hélène que l'on peut surprendre avec le plus de précision la psychologie de cet homme incomparable, aux heures où lui-même jugeait sa vie et faisait un retour sur son merveilleux passé de gloire et de conquêtes. Surtout il faut lire et méditer le chapitre, *la Fin*, qui soulève un problème à chaque ligne : « L'auteur le sait si bien qu'il n'a pas d'autre but en l'écrivant, et il faut le remercier des questions qu'il pose surtout et plus peut-être que des questions qu'il a résolues. » M. Augustin Filon, dont nos lecteurs connaissent le talent, a traduit avec une rare maîtrise cette étude puissante, d'une clairvoyance et d'une netteté admirables, et d'une rare impartialité.

NICETTE ET MILOU, par **Eugène Le Roy.**

Nos lecteurs connaissent la *Petite Nicette*; ils voudront connaître le *Grand Milou*. L'auteur de ce chef-d'œuvre, *Jacquou le Croquant*, nous devait de nous peindre encore les choses et les gens de son pays. On retrouvera dans ces deux nouvelles, sinon tout à fait les mêmes personnages, du moins tout ce monde intéressant des misérables, que M. Eugène Le Roy nous avait déjà présentés de façon si originale. Ce sont les mêmes détresses, la même existence au jour le jour. Cette fois, l'auteur nous conte l'histoire de deux pauvres enfants trouvés : tous deux finissant mal une vie pénible et ingrate; les deux récits se terminent par une mort subite : Nicette se jette dans la rivière, et le grand Milou est guillotiné. C'est toujours ce même style pittoresque et savoureux de M. Eugène Le Roy, le même art d'enchâsser des mots de patois en des phrases du français le plus pur. On n'a rien écrit de plus simple et d'aussi poignant.

RÊVES D'ARTISTE, par **Ary Renan.**

« Les fées des mers du Nord avaient mis bien des dons dans le berceau de ce peintre et de ce poète, héritier d'un grand nom, condamné cependant à de si grandes souffrances et au regret amer de voir la vie lui échapper sans qu'il ait pu remplir sa destinée ». Nos lecteurs connaissent quelques-uns de ces poèmes. Ary Renan, avant de les offrir au public, eût retouché certaines strophes ou certains vers. Mais toutes ces pièces témoignent d'un artiste ardemment passionné. Des sonnets tels que *Naufrage* ou *Azraël* méritent de survivre comme de purs chefs-d'œuvre.

LES AVENTURES DU ROI PAUSOLE,
par **Pierre Louÿs.**

Est-il besoin de prévenir que le nouveau roman de Pierre Louÿs n'est pas écrit pour les petites filles — ni même pour les jeunes mères?... On ne saurait signaler ce « conte bleu » sans avertissement préalable. On peut dire ensuite que l'œuvre est charmante. M. Pierre Louÿs a su parer de toutes les grâces, à défaut de toutes les vertus, ce pays idéal de Tryphème où il fait régner son roi Pausole. On dirait un conte de Voltaire, — un Voltaire qui aurait connu Anatole France, — et pourtant l'œuvre est originale; on y découvre, à chaque ligne, ce goût de l'amour et de la volupté qui anime les moindres pensées, les moindres fantaisies, les moindres phrases de M. Pierre Louÿs.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE ET LA LÉGENDE DES TROIS COMPAGNONS, par **Arvède Barine.**

« Si quelque chose peut rappeler la sublimité et la simplicité des heures bénies où Jean et Simon-Pierre suivaient les pas de leur maître sur les bords du lac de Génésareth, c'est la candeur et l'allégresse avec laquelle les premiers frères mineurs, à la suite de saint François, célébrèrent leurs noces mystiques avec la pauvreté. » Madame Arvède Barine a su nous donner un portrait saisissant de cet homme admirable qui, du moins pour un temps, a changé en roses quelques-unes des épines de l'humanité. Elle a voulu aussi qu'à la suite de son étude nous trouvions cette exquise *Légende des trois Compagnons* où l'on sent revivre le rêve le plus pur qui ait fait tressaillir l'Église chétienne. Toute l'adorable ingénuité de ces hommes simples qui furent les disciples familiers de saint François et les témoins mêmes de sa vie a passé dans la jolie traduction que voici de ce document inestimable.

AVENTURES AMOUREUSES DE JEAN DE SAINT-LARY, par **Saint-Marcet.**

« Jean de Saint-Lary est un monsieur comme vous et moi, ni meilleur ni pire, très sensible, très enfant, très vaniteux. Il fut collégien comme tout le monde, puis soldat et officier, comme beaucoup; — il donna de bonne heure sa démission; il vécut, en somme, à l'ordinaire, se maria, et fut heureux, — à l'extraordinaire. » On ne saurait mieux présenter le héros de ce roman anecdotique. M. Saint-Marcet a fait un livre exquis avec ce journal d'une vie. Il a su choisir parmi les aventures et ne retenir que les plus intéressantes. En nous promenant dans ce jardin secret, parmi les bonnes fortunes de son héros, il ne nous arrête que devant les fleurs les plus rares, celles dont le parfum veut qu'on les respire. Le public doit compter beaucoup sur l'auteur de ce joli roman.

veau
r les
s?...
ver-
que
a su
outes
où il
conte
onnu
est
goût
oin-
ndres

IDE
arine,
imité
an et
maître
can-
miers
, célé-
eté. »
er un
e qui,
roses
Elle a
trou-
agnons
qui ait
orable
ent les
émoins
raduc-
e.

rcet.
comme
ensible,
comme
comme
démis-
maria,
On ne
roman
vre ex-
choisir
les plus
e jardin
héros, il
les plus
les res-
ur l'au-

CHEZ LES SENOUSSIS

ET

LES TOUAREGS

I

La France est aujourd'hui en contact avec la confrérie des Senoussis par ses possessions du Nord de l'Afrique, du Sahara, du Soudan et du Chari. La relation que nous publions ci-après apporte pour la première fois, à notre connaissance du moins, des renseignements pris directement aux sources sur cette association beaucoup plus célèbre que connue. La réalité, comme on le verra, ressemble assez peu à la légende qui s'est formée autour d'elle en Europe.

L'auteur de ce voyage, Si Mohammed ben Ohmane el Hachaïchi, appartient à une vieille famille de Tunis, où il est lui-même très honorablement connu. Il est né en 1855. Après avoir occupé de hauts emplois à la Direction des finances, il est aujourd'hui conservateur à la bibliothèque de la Mosquée de l'Olivier, et il a commencé, sous la direction du secrétaire général du gouvernement tunisien, M. Roy, la rédaction du catalogue de ce riche dépôt. C'est un musulman instruit qui, au moment de l'occupation française, fut des premiers à reconnaître que la seule conduite sage pour ses coreligionnaires était de chercher la garantie de leurs intérêts dans la pratique loyale du Protectorat. Il publia à ce sujet un ouvrage intitulé : « *La Perle pure*, au sujet des bonnes intentions du gouvernement français », que M. Cambon fit répandre parmi les indigènes et qui contribua à apaiser les esprits dans la Régence. En 1896, M. Loyson ayant fait à Tunis une conférence sur la possibilité d'une alliance de la nation

française avec les nations musulmanes, fondée sur le rapprochement des deux religions, cette idée fit une sensation profonde parmi les jeunes Tunisiens; elle séduisit particulièrement Si Mohammed, qui résolut d'aller se rendre compte des chances qu'elle avait d'être accueillie dans les principaux pays de la foi musulmane. Ce fut là l'origine de son projet de voyage à la zaouia des Senoussis, l'un des lieux les plus vénérés actuellement de l'Islam. Cette zaouia, centre de la confrérie et résidence de son haut personnel, est établie dans la petite oasis de Koufra, dans la partie la plus aride du grand Désert. Il ne fit part de son intention qu'à deux amis et s'embarqua secrètement le 10 mai 1896 pour Benghazi, avec une petite pacotille d'objets d'habillements et de toilette d'une valeur d'environ douze cents francs. Il trouva, le 18 juin, l'occasion d'une caravane pour Koufra, où il arriva au commencement de la seconde quinzaine de juillet sans autres incidents que les souffrances habituelles d'un voyage dans le Sahara.

Ici nous lui laissons la parole.

*
* *

Nous partons le matin de Bou-Zima pour arriver le soir sur le territoire de Sidi El Mahdi, pays connu sous le nom d'El-Djouf. Le village de Koufra est construit en terre, en argile et en branches de palmiers. Trois heures avant d'y arriver, nous marchons sur un chemin de dix à quinze mètres de large, formant comme un boulevard bordé en partie de palmiers, qui nous conduit à une place ayant cent mètres de côté; je l'ai mesurée d'après le nombre de pas comptés sur les grains de mon chapelet. C'est là qu'est la zaouia du pays.

Cette zaouia est vaste (trente-cinq mètres sur trente); elle est construite en argile et en terre : la toiture est faite de branches de palmiers, les colonnes sont des troncs de palmiers. En face de la zaouia il y a un semblant de marché: sur la place même, sans aucune boutique, des gens font le commerce sans argent, par voie d'échanges; pour un chameau, par exemple, on donne un esclave ou une pièce d'étoffe, ou encore du sucre ou du thé. Ce qui se vend le mieux, ce sont les cotonnades dites *mahmoudi*, les cotonnades ordinaires et les étoffes bleues de mauvaise qualité, le sucre, le thé, les chéchias, les kaïks en laine. Toutes ces marchandises viennent d'Ouadaï ou de Benghazi. Les pro-

venances d'Ouadaï sont les plumes d'autruche, les peaux, les dents d'éléphant, les étoffes bleues et les esclaves, hommes ou femmes.

Derrière la zaouia se trouve un enclos dont les murs, qui n'ont pas plus de deux mètres de haut, sont faits d'argile et de terre. Au milieu existe un simple rez-de-chaussée, de construction rudimentaire, où habite Sidi El Mahdi avec sa famille. Chaque fois que vient l'heure de la prière, deux personnes sortent de la mosquée et, à haute voix, appellent les fidèles; ceux-ci se rassemblent pour l'accomplissement de l'acte sacré. La famille de Sidi El Mahdi prononce les prières au milieu des assistants, sans sortir de l'enclos. L'imam est le jurisconsulte Sidi Ahmed Zarrouk.

Quand j'arrivai dans ce lieu, au coucher du soleil, je fus reçu par trois personnages qui me firent un accueil empressé et cordial. L'un d'eux s'éloigna en courant, et immédiatement je vis venir à moi Sidi Mohammed Touati le jeune : il me fit entrer dans sa chambre et presque aussitôt un esclave apporta un plat de riz cuit avec de la viande de chameau. J'en mangeai avec appétit. Puis Sidi Mohammed me demanda d'où je venais et la raison qui m'amenait. Je lui répondis que j'étais venu à Benghazi dans l'intention d'écouler mes marchandises, et que, n'y étant pas parvenu, je voulais les vendre ici et dans les régions de Fezzan et de Ghat. Mais j'ajoutai que ce qui m'importait le plus, c'était de pouvoir être reçu par le cheikh Sidi El Mahdi, sous la protection de qui je me trouvais maintenant placé. Je désirais que ce saint personnage m'accordât sa bénédiction ainsi que le concours de ses prières, afin que je pusse ensuite rentrer chez moi sain et sauf et béni pour l'éternité.

Sidi Mohammed fit part de mon arrivée au cheikh et, le 25 juillet au matin, je fus admis à me présenter devant Sidi El Mahdi. Je trouvai avec lui Sidi Mohammed El Biskri, son beau-frère, Sidi El Arbi et Sidi Mohammed Touati l'aîné.

Quand je ne fus plus qu'à quatre mètres du cheikh Sidi El Mahdi, je me sentis pénétré d'un grand respect. Je rassemblai mes idées et dis devant lui, en célébrant la majesté de sa personne et de son caractère, la poésie suivante, que j'avais composée avant d'entrer.

En venant rendre visite au Saint élu de Dieu, à la lune de Djerboub, j'ai voulu mériter le pardon de mes péchés.

Pour cela j'ai franchi les plaines et les dunes du désert, indifférent à toute fatigue,

Monté sur une jeune chamelle dont les pas s'imprimaient dans le sable comme un sillon, et qui parcourait à une vive allure les sentiers des hautes montagnes.

Je l'ai montée à l'heure où le ciel était gris comme mes tempes, et grâce à elle les pays les plus éloignés sont devenus proches.

Elle est née de deux nobles animaux du Hedjaz, habitués à parcourir les plaines qui s'étendent à perte de vue sous le miroitement du sel et qu'affectionnent les autruches.

Elle accélère sa course lorsqu'elle est bercée par les chansons du poète.

Les souffles ardents du milieu du jour n'ont pas arrêté mon zèle, et ma marche s'est accélérée parce que j'allais vers un ami.

J'ai gravi allègrement les dunes, et les vallées désertes ont été égayées par le passage de ma chamelle.

J'ai veillé en compagnie de l'étoile de la nuit, et le soleil m'a accompagné depuis son lever jusqu'à son coucher.

Je n'ai pas goûté au sommeil, et ma monture ne s'est pas désaltérée pendant les ardeurs du jour.

O mes amis, ne vous attristez pas de me savoir loin de vous, car je suis en sécurité pendant ma longue absence :

Quelle crainte peut-on concevoir lorsqu'on est soutenu par la confiance qu'inspire le Saint dont les vœux sont toujours exaucés?

Ne croyez pas qu'en entrant dans les villes, je me sois revêtu, par crainte, d'un habit étranger.

J'aborde les fils de l'Époque par des paroles qui me rapprochent de tous les cœurs reconnaissant la Vérité.

Celui qui s'enfonce dans le pays du mirage, ballotté à travers la nuit noire, n'est pas déçu lorsqu'il arrive au but.

Le plongeur s'élance au milieu des flots vers les perles destinées à former des colliers ; il s'expose à la mort pour conquérir le trésor convoité.

Celui qui n'ose pas supporter la fatigue pour acquérir une récompense pouvant le distinguer des jaloux,

N'est aux yeux de tous qu'un paresseux, vivant dans l'abaissement comme un vaincu.

J'ai parcouru la terre de Dieu, le bâton de pèlerin à la main; j'ai traversé les déserts et bravé les chagrins de la séparation ;

Et cela bien qu'élevé dans une ville policée, bien que nourri au sein des études.

C'est à Tunis la verte que sont mes parents et mes compagnons;

c'est à la Mosquée de l'Olivier que sont les étoiles de mon éducation[1].

Du tronc de l'arbre généalogique des fils de la femme pure[2] sont sortis ma tribu, ma fraction et le rameau de mes ancêtres.

Je suis entré dans la famille spirituelle de Sidi Senoussi, le plus grand des Saints ; si je l'abandonne jamais, que Dieu m'en demande compte !

C'est l'Imam dont la vérité s'est répandue sur la terre et a rendu impuissant le mensonge.

Grâce à sa confrérie, les rayons extrêmes du Yémen ont connu la sécurité ; par elle, l'Irak-el-Arab s'est enrichi ;

Grâce à ses secrets, les champs de la terre syrienne ont reverdi et l'Égypte n'a plus vu ses plantes courbées par la sécheresse.

Ses zaouias, qui font pâlir le firmament, sont des étoiles éclairant la nuit noire.

Vers elles se dirigent, infatigables, les caravanes venant des pays les plus lointains.

Je t'en conjure, comble mes vœux les plus ardents et guide-moi vers la meilleure des confréries !

Tu lis dans les plus secrets replis de mon cœur, car tu as la compréhension de l'avenir.

Ne me prive pas de la joie de poser mon front sur ta main, généreuse comme la pluie bienfaisante.

O Dieu ! accorde-moi un retour triomphant, ou bien Djerboub et le tombeau de ceux qui quittent ce monde.

Que mes enfants apprennent la bonne nouvelle de mon retour, ou sinon accorde-moi de vivre et de reposer près d'un ami.

Par Dieu ! je t'en conjure, ne repousse pas celui qui vient vers toi, qui est arrivé le visage épanoui dans le pays des hommes au noble cœur.

La science de Sidi El Mahdi jaillit comme une eau abondante où l'on peut étancher sa soif.

Son visage resplendit de l'éclat de la puissance, et fait pâlir la lumière du matin.

Cet éclat, tu l'as acquis de ton père, de l'imam qui nous a montré le chemin du Bien et qui a dissipé les ténèbres de la nuit.

Quels que soient les termes que l'on emploie en parlant de lui, on restera toujours au-dessous de ses mérites incontestés.

Ne vous étonnez pas qu'il ait paru après l'ère qui a vu les grands docteurs de la Foi ; le dernier des Prophètes n'a-t-il pas été le plus aimé de Dieu ?

1. C'est-à-dire « mes professeurs ».

2. Fathma Zohra, fille du Prophète Mohammed.

Pendant que je lisais ces vers, je voyais sur son visage la joie qu'il en éprouvait. Quand j'eus fini, je m'avançai vers lui. Il se leva, prit de mes mains le papier où j'avais écrit cette poésie et pria pour moi. Puis nous lûmes la Fatiha, et je retournai dans l'appartement qui m'avait été préparé.

Le 26 juillet, à trois heures de l'après-midi, je rendis une seconde visite au cheikh, qui, cette fois encore, parut me voir avec plaisir. Il me demanda des nouvelles de Tunis et me questionna sur la situation du pays. Je lui répondis que les habitants de la Régence, et notamment les musulmans, étaient traités avec justice et équité, jouissant d'une grande liberté et d'une sécurité absolue. Puis il m'interrogea sur l'Université de la grande mosquée et sur les branches de connaissances qui y sont enseignées. Je lui dis que l'instruction ne faisait que progresser et se répandre en Tunisie et que l'enseignement était surtout florissant à la Grande Mosquée, qui compte quinze cents étudiants. Je lui énumérai les matières qui y sont professées et les règlements qui la régissent. Il me questionna sur la justice musulmane; je lui dis que la justice en Tunisie est rendue conformément aux principes de la loi religieuse. Il me demanda des renseignements sur le Protectorat et sur la situation du Bey; je lui dis la vérité.

Le cheikh parut très satisfait de tout ce que je lui avais dit. Il pria pour la ville de Tunis, pour la Régence et ses habitants et pour tous ceux qui cherchent à y faire du bien. Puis je retournai à mon logement.

Je me rencontrai avec le cheikh Sidi Mohammed El Biskri et Sidi El Arbi, le beau-frère du cheikh El Mahdi. Nous nous entretinmes longuement, surtout au sujet de la situation de la Tunisie et de l'Algérie. Ils furent très satisfaits de ce que je leur rapportais. Ils croyaient qu'à Tunis quelques personnes éprouvaient de la haine pour Sidi El Mahdi, car l'un de ses élèves avait été obligé de quitter la capitale : c'était Si Mohammed ben El Mahdi, qui avait répandu la confrérie des Senoussis à Tunis. Par son intermédiaire, Si Otsmane El Fayach, amine des selliers, Si Mohammed El Meddeb El Djeziri, secrétaire à l'Ouzara, et d'autres encore, s'étaient affiliés à cette confrérie en 1875, sous le ministère de Kheïr-Eddine. Il est vrai que ce Mohammed ben El Mahdi avait

manifesté alors des sentiments répréhensibles à l'égard des savants et notamment à l'égard des quatre imams. C'est à cause de cette attitude que le mouchir Mohammed Es Sadok Bey ordonna son expulsion; mais on apporta beaucoup de ménagements dans l'exécution de cette mesure, puisqu'on lui fit donner une indemnité de voyage assez considérable. Il se rendit à La Mecque en 1876. Depuis lors la confrérie des Senoussis a cessé de se répandre dans la Régence. En résumé, je donnai à mes interlocuteurs des détails tellement circonstanciés sur la Tunisie que plusieurs manifestèrent le désir d'y venir.

Dans mes entretiens avec Si Mohammed Touati, je lui dis que les Français éprouvaient de la sympathie pour les musulmans, et je lui demandai si le cheikh El Mahdi consentirait à recevoir ceux d'entre eux qui désireraient lui rendre visite pour lui exposer les moyens qu'on pourrait employer pour créer entre les Français et les Arabes des relations avantageuses aux uns et aux autres. Il me répondit qu'il ignorait ce que pensait le cheikh à ce sujet, mais qu'il savait que tout Européen qui viendrait le voir, à en juger par les précédents, serait le bienvenu.

Pour revenir au séjour que je fis auprès des cheikhs, je dois dire que je consacrai ce temps, qui fut d'ailleurs très court, à écrire la biographie du grand cheikh Sidi Mohammed ben Ali Senoussi : j'y passai mes jours et mes nuits. Je vais reproduire ici cette biographie, très complète et très exacte. J'en affirme l'absolue authenticité. Tous les récits différents que l'on pourra faire sur le compte de ce personnage doivent être considérés comme mensongers et inspirés par la mauvaise foi.

*
* *

Le fondateur de la confrérie est le cheikh Sidi Mohammed ben Ali Senoussi, qui descend du prophète Mohammed par une filiation établie d'une façon certaine. Plusieurs de ses aïeux ont laissé un nom dans l'histoire musulmane : on peut citer notamment Abdelaziz ben Chehida, surnommé « le héros »; Abd-el-Ilah ben El Khattab, appelé « l'imam » et considéré de son temps comme le chef des personnages voués

à la vie sainte; Ali ben Yahia, surnommé « le sauveur des noyés »; Youssef ben Zeyan, surnommé « l'épée de l'Inde »; Zeyan ben Zeïn, qui servait d'intermédiaire entre Dieu et ceux qui demandaient de la pluie pendant les périodes de sécheresse; Khalil ben Abdallah, surnommé « le généreux entre les généreux ». Ce dernier est le descendant au treizième degré de Fathma-Zohra, la fille du prophète de Dieu.

Le grand savant Sidi Ahmed ben Ahmed, chef de la zaouia de Benghazi, aujourd'hui décédé, est l'auteur d'une délicieuse poésie, qu'il appela *la Chaîne d'or noble et l'arbre généalogique très élevé*, et qui renferme en détail la généalogie ci-dessus jusqu'au prophète; c'est une prière que l'auteur adresse aux nobles aïeux du cheikh pour qu'ils intercèdent en sa faveur auprès de Dieu.

Le cheikh Sidi Mohammed ben Ali Senoussi était originaire de Mostaganem, en Algérie : il appartenait à la grande tribu des Khetatba. En 1814 — il avait alors dix-huit ans — il alla à Fez pour faire des études. Il eut comme professeurs d'illustres savants, notamment le cheikh Sidi Ahmed Tidjani. Il apprit à lire le Coran suivant les sept méthodes, et il sut bientôt par cœur de nombreux passages de ce saint livre. Son intelligence comme sa mémoire se développèrent extrêmement. Il cultiva toutes les sciences, et particulièrement celle des hadits[1] et des ousouls[2] et celle de la jurisprudence : il a écrit sur ces matières des ouvrages qui attestent sa grande érudition.

En 1830, ses études achevées, il alla à La Mecque visiter le tombeau du Prophète. Il s'y rendit en passant par le sud de la Tunisie. Il séjourna de longues années à La Mecque, où il se rencontra avec le savant Sidi Ibrahim Erriahi, de Tunis. C'est alors qu'il fit construire à Djebel Abi Koubeïs, en dehors de La Mecque, la Zaouia, devenue célèbre, d'où se répandit la confrérie des Senoussis, grâce à laquelle les routes devinrent plus sûres, surtout celle qui mène de La Mecque à Médine. En effet, les principes de cette secte, basés sur l'observation de la loi divine, ordonnent aux hommes de faire le

1. Propos attribués au Prophète, recueillis par ceux qui furent ses compagnons, et constituant une base importante de la doctrine musulmane.

2. Principes de droit fondés sur l'interprétation du Coran et des Hadits.

bien et d'éviter le mal : les disciples de Sidi Mohammed, dociles à ses enseignements, s'appliquèrent à vivre honnêtement, et dès lors la sécurité régna dans le pays.

La confrérie des Senoussis a bientôt englobé la plupart des régions de l'Yémen, de l'Irak et du Hejdaz, et, de là, elle a continué à se répandre dans l'Islam.

Après avoir passé quelque temps dans le Hedjaz sacré, Sidi Mohammed alla au Djebel Lakdar, dans le pays de Derna et de Benghazi, enseignant la vérité aux hommes. Il séjourna deux ans dans un endroit du Djebel connu sous le nom de Témessa. Puis il se transporta à Djerboub, et y fit construire la fameuse Zaouia, la mère de toutes les zaouias, où se trouve son tombeau, comme on le verra plus loin.

Pour venir du Hedjaz à Djerboub, il était passé par le Caire. Là, comme il était entré dans la grande mosquée El-Azhar, le professeur, après avoir terminé sa leçon, prononça les paroles suivantes : « O savants, écoutez ceci : Derrière vous vient d'arriver un savant de la nation mahométane, la lampe de la loi pure, le soleil du firmament des connaissances divines. Quand le faucon crie, le coq ne peut plus crier, ni l'oisillon chanter dans son nid[1]. C'est le cheikh parfait, Sidi Mohammed ben Ali, El Senoussi, El Hassani, El Edrissi. » Une rumeur de respect remplit alors le nombreux auditoire de savants.

Sidi Mohammed ne resta que quelques jours en Égypte, où il fonda une zaouia. C'est de cette zaouia que s'est répandue sa confrérie jusqu'à Tripoli, Benghazi, Derna, Fezzan, Ghât, Ouadaï, Tebou, Kaouar, le Sahara oriental, le Sahara central, etc. C'est là qu'est son tombeau.

Djerboub se trouve au sud-ouest de Benghazi et à la distance de quinze jours de marche. Elle est bâtie sur le versant d'une colline. Elle possède des puits et on y a amené des eaux de source, mais le sol est d'une telle dureté que, pour creuser un puits, il faut employer la poudre de mine. On y cultive des légumes, mais on y récolte surtout des dattes, qui sont de mauvaise qualité.

Cette ville est un foyer scientifique : elle compte de très

1. Vers qui signifie que le professeur reconnaissait le cheikh Sidi Mohammed comme son maître, et se considérait comme indigne de professer devant lui.

grands savants, dont quelques-uns professent le *Tafsir* (explication du Coran) et le *Maouakf* (traité de philosophie le plus récent et le plus complet), ainsi que les ouvrages sur les hadits. Il y a là plus de trois cents talebs qui viennent de différents pays pour étudier. On y rencontre des littérateurs distingués, dont les œuvres éclipsent celles des poètes de l'Irak et de l'Andalousie. Djerboub possède une bibliothèque qui renferme plus de huit mille volumes et comprend les ouvrages les plus considérables. Il ne s'imprime pas, dans le monde entier, un seul livre que ces savants ne cherchent à se le procurer. Sidi Mohammed Haïdra m'a dit qu'ils avaient le *Diwan* du cheikh Kabadou, de Tunis, et l'*Histoire tunisienne* d'El Baji El Messaoudi. Il existe chez eux un ouvrage du cheikh Mouhi-Eddine ibn El Arabi, dans lequel sont exposées cent vingt-cinq sciences : le cheikh Sidi Mohammed Senoussi y a ajouté vingt sciences. Il y a à Djerboub des gens qui savent par cœur vingt mille vers. Le plus éminent de ces hommes érudits est le grand savant, la mer immense, le très érudit Sidi Ahmed Er-Rifi : c'est l'élève de Sidi Mohammed Senoussi et le professeur de ses fils, Sidi El Mahdi et Sidi Chérif. Je dois citer encore Sidi El Falah, le littérateur le plus distingué de son époque et l'homme le plus savant de sa génération : il est actuellement auprès de l'émir des croyants, le sultan Abdul-Hamid, qui le traite avec considération et générosité. Ces deux savants sont originaires du Maroc.

Il faut encore nommer :

Sidi Hachem, originaire de Sfax, qui est le professeur de Coran de Sidi El Mhadi et de Sidi Chérif ;

Sidi Mohammed El Sounni, originaire du Maroc, qui a été envoyé dernièrement par Sidi El Mahdi au Soudan, pour y rétablir l'ordre dans les terres de Kanem et autres. Il répand activement la confrérie dans ces régions. Actuellement, il se trouve dans les terres de Bornou et il inspire à Rabah beaucoup d'inquiétude et de peur ;

Sidi Mohammed El Biskri, originaire de Biskra, qui est en quelque sorte le vizir et le conseiller du cheikh ;

Sidi Mohammed Touati, originaire du Touat, chargé de la correspondance du cheikh.

Tous ces hommes sont profondément versés dans les sciences

de raisonnement; ils le sont encore plus dans celles qui découlent de la tradition.

L'un des élèves les plus distingués du grand cheikh est Sidi Mohammed Haïdra El Houni. Quand il lit le Coran en présence de Sidi El Mahdi, ce dernier a coutume de lui dire : « C'est ainsi que Dieu a fait descendre le Coran à Mahomet. » Sa conversation est toujours du plus haut intérêt.

Le cheikh Sidi Mohammed Senoussi visita deux fois Benghazi. La première fois, avant d'aller à La Mecque, quand il venait du Maroc par la Tunisie, il descendit à Beïda, où il fit construire une zaouia; de là il se rendit à La Mecque. En revenant du Hedjaz, il descendit à Témessa et à El Azlan, où il resta deux ans; ensuite il alla à Djerboub où il passa quatre années. Puis il entra dans la vie éternelle, à l'âge de soixante-quinze ans.

Comme l'a dit l'auteur du livre intitulé : *le Trésor des secrets*, il fut l'un des réformateurs du commencement du XIIIe siècle de l'hégire. A La Mecque, il avait professé les sciences. Il fit souvent des choses extraordinaires, voire des miracles : le tout est relaté dans des ouvrages spéciaux, dont quelques-uns sont devenus populaires.

On raconte notamment qu'un explorateur français vint au pays des Touaregs et paya à leur chef Nakhnoukhen une somme de deux mille francs pour lui faire visiter la région et le conduire à Ghât. Nakhnoukhen, homme très droit et très loyal, qui avait la même considération pour les étrangers que pour les musulmans, l'accompagna chez les Hoggar et chez les Asger. Quand ils arrivèrent ensemble à Ghât, les Touaregs et quelques habitants de cette ville déclarèrent que le Français n'entrerait pas. Nakhnoukhen répondit qu'il entrerait bon gré mal gré. La discussion s'envenimait, lorsque arriva, monté sur un méhari blanc, un homme porteur de deux lettres, l'une pour Nakhnoukhen, l'autre pour le chef du parti adverse. Quand, des deux côtés, on eut pris connaissance de ces lettres, l'apaisement se fit instantanément et le Français put entrer sans difficulté dans la ville. On l'accompagna ensuite près de Tripoli. Les deux lettres disaient en substance ceci : « L'ordre du cheikh Sidi Mohammed Senoussi, pour mettre fin à tout désaccord, est que le Français

puisse entrer à Ghât, puis qu'il arrive à Tripoli. » J'ai voulu savoir le nom de ce Français, mais je n'ai pas pu y parvenir[1]. Ce fait, véritablement merveilleux, se produisit vers le mois de septembre 1857.

Voici un autre miracle qu'il accomplit. Un jour que, se rendant du Maroc au Hedjaz, il traversait la région de Tunisie appelée l'Arad, il descendit, avec quatre personnes, dans une agglomération de tentes dépendant d'une fraction des Ourghamma, et cacha sa qualité de savant. Le chef de ces tentes, dont je n'ai pu savoir le nom, le traita généreusement lui et ses compagnons, parce que son extérieur lui inspirait du respect. Lorsque le cheikh voulut partir, le chef de tentes lui offrit en cadeau une mule, qu'il devait monter pour continuer son voyage. Il se mit en route sur cette mule, mais l'animal buta et le fit tomber, et il se cassa le bras droit. Il retourna dans le douar où le chef, tout tremblant, s'empressa de lui procurer des gens sachant réduire les fractures. Ceux-ci se mirent à soigner le cheikh en se servant de marteaux en fer rougis au feu, qu'ils appliquaient sur la partie blessée sans qu'il en résultât la moindre brûlure sur les chairs. C'est de ce fait que date la popularité du cheikh.

Il ne se passe pas vingt-quatre heures sans qu'on lise le Coran sous la coupole de son tombeau. Cette coupole, immense, à laquelle le tombeau du cheikh est attenant du côté sud, est artistement ornée et très bien entretenue : de grands lustres en cristal y sont suspendus. Sur le tombeau est un *tabout*[2] en ébène, couvert de rideaux en soie ; sur ce tabout sont gravés quelques versets du Coran. On a inscrit sur le tombeau du cheikh, avec la date de sa mort, deux vers ainsi conçus :

« Cet asile est un jardin fleuri arrosé par les grâces divines, et devenu célèbre par la présence d'un descendant du Prophète. L'éclat du visage d'El Mahdi l'entoure comme un rempart de lumière. Il en data la fondation par ces mots :

1. Il s'agit sans doute de M. Duveyrier et du chef touareg appelé généralement Ikhenoukhen.

2. Couvercle de bois, généralement peint et couvert d'ornements, dont on recouvre les tombeaux des personnages illustres.

Le soleil du bonheur ne projette ses rayons que sur Ali Senoussi [1]. »

Le cheikh a écrit plusieurs ouvrages traitant de diverses sciences, entre autres un ouvrage intitulé : *le Désir des buts*, sur les ousouls, et un autre intitulé : *l'Eau douce en abondance, sur les origines des quarante confréries*, qui est une œuvre remarquable. Il est également l'auteur d'un traité sur la façon d'interpréter les hadits et le Coran sans passer par les quatre rites : les savants qui prendront connaissance de cet ouvrage auront une haute idée de la valeur de celui qui l'a rédigé. Il a écrit également un livre où il parle des professeurs qui l'ont initié à la science. C'est à grand'peine que j'ai pu me procurer ces divers écrits, dont il existe seulement quelques exemplaires, car ils n'ont jamais été imprimés, et peu de personnes les connaissent.

On a de lui un supplément à l'ouvrage de l'imam Sidi Mouhi-Eddin ben El Arbi, qui y avait traité de cent vingt-cinq sciences : le cheikh y a ajouté vingt sciences. Il y a également laissé un commentaire du Coran, qu'il a appelé : *les Renseignements*. C'est une étude très approfondie de l'abrégé de Sidi Khelil, et qui est d'autant plus utile que le cheikh est malékite et non pas motazélite [2], comme le prétendent quelques ignorants. Il avait coutume de dire : « Ce que j'aime le mieux, après Dieu, le Prophète et les quatre khalifes, c'est l'imam Malek. »

Parmi les raisons qui le rendirent célèbre, j'ai entendu raconter par Sidi Hamed Chérif que le cheikh conçut un jour l'idée de faire demander au gouvernement du sultan la suppression de l'impôt grevant les immeubles de la confrérie situés dans le territoire ottoman. Se trouvant avec ses deux élèves, le cheikh Sidi Abderrahim et le cheikh Sidi Mohammed, il leur fit part de son intention, mais sans dire qu'il se

1. Les lettres arabes de cette phrase, prises avec leur valeur numérique et additionnées, font la date de la fondation de cette zaouia.

2. Le rite malékite est un des quatre rites orthodoxes de l'Islam, et le plus répandu parmi les musulmans de l'Afrique du Nord. Les motazélites sont les partisans d'une doctrine musulmane rationaliste qui prit naissance dans le IIe siècle de l'hégire, fut la religion d'État sous le khalife Abbasside El-Mamoun et ses deux successeurs, et fut ensuite proscrite comme hétérodoxe. Il existe encore des groupements motazélites au Maroc et dans l'Inde.

proposait de confier cette mission à Sidi Abderrahim. Le cheikh Sidi Mohammed se tourna vers lui et dit : « J'irai ». Le grand cheikh, contrarié, garda le silence. Sidi Mohammed partit de suite, à son insu.

Lorsqu'il arriva à Tripoli, le hasard fit que Sidi Mohammed se rencontra avec le pacha, à qui il fit connaître le but de son voyage. Le pacha l'approuva. Sidi Mohammed acheta six esclaves hommes et s'embarqua avec eux pour Constantinople, par la voie de Malte. Dieu favorisa son voyage en le faisant échapper avec ses esclaves aux investigations anglaises. Étant arrivé sans encombre à Constantinople, il vendit ses esclaves pour une forte somme et fit le nécessaire pour voir le sultan Abdul-Aziz, mais il ne put obtenir d'audience. Il resta trois ans à Constantinople, étudiant les sciences.

Pendant ce temps, Sidi Mohammed Senoussi, contre le gré de qui il était parti, donna l'ordre à Sidi Abderrahim d'aller à Constantinople pour présenter sa requête au sultan. Sidi Abderrahim partit en 1856, et lorsqu'il arriva à Constantinople, il trouva Sidi Mohammed plongé dans ses études. Ils firent ensemble des démarches pour être reçus par le khalife, mais ils n'y parvenaient pas : le sultan était invisible. Sur ces entrefaites, arriva le pacha de Tripoli, qui leur promit de leur faciliter l'entrevue qu'ils sollicitaient. Il jouissait d'une grande considération auprès du sultan et, lorsqu'il fut lui-même reçu par lui, il lui dit qu'il y avait à Constantinople deux grands savants, envoyés par un cheikh nommé Mohammed ben Ali Senoussi, un saint personnage, qui indiquait aux hommes la voix de Dieu et du Prophète, et que ces envoyés désiraient avoir une audience pour lui demander la suppression de l'impôt frappant les zaouias situées dans les pays ottomans.

Le sultan lui répondit qu'il ne pourrait donner une suite favorable à la demande des envoyés du cheikh Sidi Mohammed Senoussi qu'après avoir réuni un certain nombre de savants qui leur feraient subir un examen. Alors fut organisée une assemblée solennelle de savants. Le cheikh Sidi Mohammed et le cheikh Sidi Abderrahim eurent à expliquer un verset du Coran dont voici le texte : « Nous t'avons envoyé le livre afin que tu expliques ce qui est le sujet de leurs

controverses. » Leurs réponses émerveillèrent les examinateurs, qui attestèrent leur savoir. En conséquence, le sultan ordonna le dégrèvement des impôts qui frappaient les immeubles appartenant aux zaouias du cheikh Sidi Mohammed Senoussi. Ceci se passait en 1856.

Lorsque le cheikh mourut, nombre de savants envoyèrent des élégies. J'en ai recueilli un certain nombre, parmi lesquelles une des plus belles est la suivante, composée par le cheikh Sidi Abderrahim ben Ahmed, chef de la zaouia de Benghazi :

Pourquoi le sommeil n'étend-il plus son voile sur mes yeux, d'où les larmes débordent comme d'une source abondante ?

Mon visage est pâle et mes membres dépérissent ; mon cœur se débat dans les filets de la tristesse.

Si mon corps, sollicité par le sommeil, s'étend sur un lit de repos, il le trouve semé d'épines et de pointes de lances.

Je gémis dans les ténèbres de la nuit, à cause du chagrin dont la mort seule pourra me délivrer.

Hélas ! combien j'ai soif de ceux dont la demeure était mon cœur ; eux partis, mon cœur est comme un désert vide.

Ils ont préparé la caravane sans prendre la permission de personne ; les vestiges du campement ont pleuré à cause de leur départ.

Qui donc donnera maintenant l'exemple des actions nobles et généreuses, que l'on rappelle en parlant des aïeux dont les vertus sont citées en proverbe ?

Pourquoi les rossignols, qui depuis si longtemps nous charmaient de leurs chansons, sont-ils maintenant immobiles et silencieux au lever du soleil ?

Pourquoi voit-on partout des yeux plongés dans l'inquiétude et dans les ténèbres ; pourquoi les grandes routes sont-elles désertées ?

Oued-el-Djerabib[1], combien tes collines arides se sont montrées orgueilleuses à l'égard des jardins les plus fleuris, parce qu'elles étaient entourées de plantes robustes

Dont les fleurs embaumaient l'atmosphère, fleurs toujours souriantes, qui n'étaient autres que la Vertu et la Science.

Les chameaux et les nobles coursiers de Djerboub sont infatigables dans leur marche ; vous les voyez venir à vous avec leurs flancs étroits, signe d'une race pure.

O Djerboub ! quels regrets tu laisses maintenant aux caravanes de pèlerins et aux visiteurs, qui jadis touchaient au but unique de leurs désirs lorsqu'ils arrivaient à tes collines !

Tu es devenue un désert après avoir été le lieu de réunion par

1. Nom de la région où se trouve Djerboub.

excellence ; les sentiers de tes plaines et de tes montagnes ne sont plus battus.

Je te félicite pourtant, car la terre qui t'entoure et que tu protèges est bénie de Dieu et retentit de son nom.

Rejouis-toi de ta gloire : les lieux sont parfois ennoblis par ceux qui y campent.

Supportons notre douleur avec patience, Dieu nous en saura gré ; plus les malheurs qui nous frappent sont cruels, plus seront belles les compensations qui nous sont réservés dans l'autre monde.

Sans doute, il est parti, mais sa vertu l'a rendu éternel. Il est représenté parmi nous par son fils El-Madhi, qui sera pour la religion comme une forteresse imprenable.

C'était l'année où la mort nous a visités [1] ; j'ai dit alors :

Pourquoi le sommeil n'étend-il plus son voile sur mes yeux, d'où les larmes débordent comme d'une source abondante [2] ?

Le jour de sa mort, il y eut éclipse de soleil et de lune.

Quant aux louanges du cheikh, à ses œuvres, à ses monographies, j'en ferai l'objet d'un travail spécial.

*
* *

Sidi Mohammed Senoussi a laissé deux fils, dont l'un, Sidi El Mahdi, vit encore. Voici sa biographie :

Sidi Mohammed El Mahdi, connu aussi sous le nom de El Bedr (la lune) à cause de sa beauté physique et de sa popularité, est né, en 1844, au milieu d'une dune, près de la zaouia blanche du Djebel Lakhdar, dans la circonscription de Derna. Tout enfant, il connaissait tout le texte du Coran. Il apprit les sciences sous la direction de Si Ahmed Er-Rifi, qui vit encore à Djerboub, et d'autres savants élèves du grand cheikh. Il était au premier rang dans toutes les branches de connaissances. Il a hérité de la sainteté de son père. On raconte que celui-ci, prévoyant la considération dont il jouirait plus tard, avait coutume de lui baiser la main. Après la mort du grand cheikh, il devint le khalife de la confrérie.

Sidi Mohammed Senoussi avait un autre fils, Sidi Moham-

1. Cet hémistiche est intercalé uniquement pour amener un mot arabe dont les lettres, prises avec leur valeur numérique et additionnées, donnent le chiffre 1276, qui est l'année de la mort de Sidi Mohammed Senoussi.

2. Ce vers est le premier de la poésie, qui par conséquent peut se répéter autant de fois qu'on le désire.

med Chérif, plus jeune que son frère de deux ans, étant né le 18 septembre 1846. Dès son enfance, il apprit le Coran et s'adonna à l'étude des sciences rationnelles et traditionnelles. Il mourut le 27 ramadan 1313 (12 mars 1896), à la suite d'une maladie de la gorge, et fut enterré avec son père. Sidi Mohammed Bou Seïf, un des élèves du grand cheikh, qui habite actuellement Djerboub, composa, à l'occasion de sa mort, l'élégie suivante :

Nous portions ton brancard, marchant à pas mesurés, la tête penchée en signe de recueillement ;

O le meilleur des hommes, porté vers les paradis les plus élevés et vers les houris qui vont te recevoir dans leurs bras.

Un grand malheur a frappé les actions nobles et généreuses ; il en a tari la source la plus abondante ;

Malheur qui court, poussé par la fatalité, inéluctable, et dont les conséquences ne cesseront pas avec nos larmes.

Le temps réduit en poussière les meilleures des créatures, et la mort aime à faucher les plus précieuses.

Que risquait-il donc, le malheur, à ne te point faucher de son épée, à t'épargner dans l'intérêt de tous ceux qu'il faut secourir ; des voyageurs qui, dans la nuit, cherchent un abri ?

A te garder à la science, à l'exercice du pardon généreux, car ta science et ta générosité firent l'orgueil de Djerboub parmi toutes les contrées ;

Hélas ! il poursuit sa course, sans merci ; ni médecins ni donneurs de talismans ne valent contre lui !

Et il est mort le chérif, fils de chérif, Mohammed, et personne après lui ne peut aspirer aux hautes dignités de la science ;

O toi qui enchaînais les principes et les conséquences, enchaînement que désespèrent de trouver ceux qui aspirent à la connaissance où tu t'élevas,

Tu fus le maître de tous les imams de l'Islam et de la Religion, et tous sont unanimes à le reconnaître ;

Quel trésor divin de science et de connaissance repose sous les dalles bien jointes !

Esprit divin qui pénétra dans un jardin plein de fleurs épanouies et entourées de soins, fleuri comme les collines qu'une pluie abondante arrosa,

O toi qui retrouves ton père dans la tombe, c'est la conjonction, dans les profondeurs de la terre, de deux astres de bon augure ;

Et votre demeure, en unissant et la noble souche et son rejeton, resplendit d'un éclat qui ternit toute lumière ;

C'est un paradis en fleurs qui t'échoit dignement, ô mon maître !

Tu es entré dans la volupté suprême, car cette maison c'est le bonheur.

Il n'a pas d'excuse, celui qui pleure sans vouloir se noyer dans la coupe de la Mort remplie de nos larmes.

Larmes coulant naturellement de nos yeux, qui ne savent plus comment en tarir la source,

Si vous diminuez un jour, en revanche nos cœurs resteront soumis à la douleur de cette séparation, comme des captifs liés à leurs chaînes.

Si les morts pouvaient se racheter, à l'envi nous offririons tous, pour te racheter, notre vie et nos biens.

Tu t'es ennoblie, ô Djerboub, grâce à celui qui fut ton lustre et te valut d'éternelles louanges :

L'univers a tourné vers toi son espoir et, dans sa soif d'actions généreuses, il est venu boire à ta source abondante et forte,

A toi viennent les rustres et les ignorants, et ils remportent l'éducation et la science ;

La gloire n'a jamais manqué à ceux qui sont venus aux jardins de Djerboub, et ses jardins, à lui, sont les jardins des éternelles délices ;

Il a donné son savoir aux hommes et leur a enseigné la générosité du pardon, et ces qualités sont les premières à l'échelle de la supériorité.

Il appellera sur vous le malheur si vous doutez de sa foi, et si vous trahissez les serments qui vous lient à lui ;

O toi, son frère, ô toi, son fils, subissez avec résignation le temps et son malheur, malheur des séparations ;

La mort est une fin dont rien ne défend jamais, dont rien ne préserve ;

Ses flèches meurtrières n'épargnent point les hommes ; quand l'un y échappe, c'est l'autre qui les reçoit !

Mais quand le voyage a pour terme le Paradis, comme il advint pour notre Prophète,

Alors le malheur devient facile à supporter, dût-il détruire nos forces et nous faire verser sans fin des larmes de sang !

Oui, il a été rejoindre le Prophète Mohammed, et ma conviction met des cendres sur le feu de mon regret, de mon désir ardent de le voir ;

Mes yeux, dans la douleur, l'affliction de l'absence qui me serre la gorge,

Font couler sur moi comme une pluie de tristesse à l'anniversaire fatal qui, pourtant, placé entre la tombée de la nuit de Kadr et le lever du soleil, apporte avec lui la paix de l'âme [1].

1. La nuit de Kadr est celle où le Coran a été révélé en entier à Mahomet ; tous les événements qui se produisent pendant cette nuit sont considérés par les

Sidi Mohammed Chérif a laissé quatre enfants, dont l'aîné, Sidi Mohammed El Abed, âgé de dix-huit ans, représente, dans la zaouia de Djerboub, Sidi El Mahdi, depuis que celui-ci a émigré au Beled El Koufra. Le second, Sidi Ahmed, accompagne Sidi El Mahdi. Les deux autres sont encore en bas âge.

*
* *

Depuis la mort de son père, Sidi El Mahdi n'a cessé de sentir les effets de la bénédiction de Dieu. Des pays les plus lointains lui arrivent sans cesse des visiteurs ; quelques-uns restent à Djerboub pour étudier les sciences ; toutefois le cheikh ne leur permet pas de s'y marier.

Le nombre des adeptes de la confrérie augmente sans cesse, grâce à la sympathie qu'inspire la personne du cheikh.

Au mois de mai 1896, le sultan Abdul-Hamid lui envoya un ambassadeur ayant rang de général et porteur d'un superbe présent. Ce personnage, passant par Benghazi, où il loua douze chameaux, se dirigea, par le Beled-Djalou, vers le Beled-el-Koufra, où le cheikh s'était retiré. L'objet de sa mission était de savoir pourquoi Sidi El Mahdi avait quitté Djerboub. Après sa visite, il retourna à Constantinople, porteur d'une lettre au Sultan dans laquelle le cheikh appelait sur ce dernier les bénédictions du Ciel.

Je dois dire à ce sujet que les Turcs, même ceux des classes élevées, sont mal disposés envers le cheikh El Mahdi. S'il leur avait été possible, ils l'auraient emmené à Constantinople pour lui attribuer un palais et des serviteurs comme il a été fait pour Aboul Houda et le cheikh Dhafa[1]. Mais ils n'y parvinrent pas : aussi sont-ils toujours inquiets à cause de lui. De son côté, le cheikh El Mahdi ne sympathise pas avec eux : c'est du moins ce que j'ai constaté quand je fréquentais les Khouans.

Musulmans comme envoyés par Dieu pour le bien de l'humanité. Le Coran dit (chap. 98, verset 5) : « La paix accompagne cette nuit jusqu'au lever de l'aurore. »

La valeur numérique des lettres composant en arabe les mots « nuit de Kadr » donne comme total 1313, qui est l'année de la mort du cheikh Sidi Mohammed Chérif.

1. Noms des principaux conseillers du sultan.

Le cheikh Sidi Ahmed Mokhtar, chef de la confrérie à Mourzouk, me raconta le fait suivant. Le grand Sidi Mohammed Senoussi aimait si peu les Turcs, qu'un jour il appela sur eux la malédiction divine en disant : « O Dieu, faites que toutes les fois que les Turcs occuperont un pays de la terre, ce pays soit occupé après eux par les Européens ! » Ayant cru pouvoir me permettre une observation au sujet de cette invocation, parce que les malédictions contre les musulmans ou même contre les autres hommes ne sont pas permises par la loi divine hors le cas de nécessité, le cheikh Ahmed me répondit qu'au moment où le cheikh prononçait ces paroles, le temps n'était pas encore éloigné où les Turcs s'étaient montrés injustes en Tunisie et en Algérie.

Un jour, le gouvernement italien envoya un présent considérable au cheikh, qui le refusa : il paraît que ce présent est encore au consulat d'Italie, à Benghazi.

Plusieurs Khouans m'ont répété, à propos du gouvernement anglais, que ce gouvernement est détesté par le cheikh et par ses Khouans, parce qu'il a voué une haine violente aux musulmans ; on raconte, en effet, que plusieurs fois des ministres de la Reine ont dit au Parlement, en parlant du Coran : « Tant que ce livre restera parmi les Arabes et que ses enseignements seront dans leurs cœurs, il faudra toujours vous méfier d'eux. »

Quant aux autres gouvernements, je n'en ai entendu parler ni à Benghazi, ni au Fezzan, ni à Tripoli, ni dans le Sahara oriental, ni parmi les Touaregs. Je dois dire cependant, en ce qui concerne le gouvernement français, qui est le plus connu parmi ces populations, que le cheikh croit qu'il aime le peuple arabe, à cause des savants et des saints personnages qui se trouvent placés sous son autorité ou sous son protectorat, et qui peuvent, sans aucune entrave, pratiquer leur religion. Il n'a pas entendu dire que ce gouvernement ait jamais méconnu les droits des musulmans.

En 1893 ou 1894 arriva à Djerboub, à l'improviste, un explorateur anglais. Quelques Khouans voulurent le tuer, parce qu'il était venu chez eux sans permission et qu'ils le soupçonnaient d'être déjà très bien renseigné sur leurs affaires. Cependant, lorsqu'il fit demander une entrevue au

cheikh, il l'obtint. Il resta trois jours chez eux, sans parler. Quelques-uns des frères lui ayant demandé l'objet de sa visite, il leur dit qu'il n'avait d'autre but que celui de voir le cheikh.

Cette même année, un autre explorateur anglais vint voir le cheikh. Il était accompagné d'une femme juive et se faisait passer pour musulman. Le cheikh le reçut avec plaisir et le traita généreusement. Mais, une nuit, la femme juive alla trouver le cheikh et lui fit connaître que cet homme était un imposteur, qui n'avait nullement embrassé la religion musulmane. Ayant appris que la juive avait fait cette démarche, l'Anglais quitta nuitamment Djerboub, abandonnant la femme chez Sidi El Mahdi. Celui-ci la fit conduire en sûreté à Alexandrie. J'ai cru comprendre que cet explorateur fut tué lorsqu'on eut acquis la preuve de son imposture.

Il faut qu'on sache que les personnes, musulmanes ou non, qui arrivent chez le cheikh ne sont point maltraitées : elles sont, au contraire, fort bien accueillies, quoi qu'en aient dit certains voyageurs de mauvaise foi qui, n'ayant pu approcher Sidi El Mahdi, ont raconté qu'il recevait mal les chrétiens et se conduisait traîtreusement envers eux. J'affirme que chaque fois qu'un non musulman a pu parvenir jusqu'au cheikh sain et sauf, ce qui d'ailleurs s'est produit rarement, il a trouvé auprès de lui une absolue sécurité et une hospitalité généreuse. Lorsqu'il partait, le cheikh le faisait accompagner au Caire, à Benghazi ou ailleurs, suivant son désir. Il disait alors aux frères : « C'est notre devoir de traiter généreusement cet étranger, car les lois de l'Islam nous commandent la générosité envers nos hôtes, à quelque religion qu'ils appartiennent; et si nous nous conduisons bien à son égard, cet homme ne pourra que répandre au loin le renom de notre bonne foi. »

Sidi El Mahdi recommande fréquemment aux cheikhs des zaouias, aux frères et aux notables de la confrérie, de ne pas perdre de vue les étrangers et les explorateurs : les tuer et les dépouiller serait injuste, et les conséquences d'une telle action seraient funestes pour ceux qui la commettraient. Souvent il envoya des reproches aux Touaregs, lorsqu'il apprit qu'il s'étaient rendus coupables de trahison envers

une caravane. La plupart continuaient leurs méfaits : il demandait alors à Dieu de faire descendre sur eux la sécheresse et la pauvreté s'ils ne se repentaient pas.

Peu de temps après que le cheikh se fut établi à Koufra, il reçut la visite d'un explorateur dont je n'ai pu savoir ni la nationalité ni le nom. Il paraîtrait pourtant qu'il était Anglais : c'est du moins ce qui m'a été affirmé, à Tripoli, par Si Ali El Ouslati Et Tounsi, qui le tenait d'un Turc qu'il ne m'a pas nommé ; il ne faut pas oublier cependant que les Arabes ne font guère de distinction entre Anglais, Français, Italiens ou Turcs. Cet explorateur était arrivé par Ouadaï, et c'était l'émir Youssef qui l'adressait au cheikh ; celui-ci le fit accompagner à Benghazi. Le cheikh reçut aussi un habitant de La Mecque qui lui était envoyé par le même émir.

Je veux maintenant parler de ce qui se passa lorsqu'au mois de juin 1895, le cheikh prit la détermination de se transporter de Djerboub à Beled El Koufra.

Dieu lui ayant ordonné de se rendre dans ce lieu, il choisit cent talebs des plus forts et fit ses préparatifs si rapidement qu'on ne connut ses intentions que lorsqu'il donna l'ordre du départ. Alors une immense émotion se produisit. Chacun lui disait, les larmes aux yeux : « Je désire partir avec vous, car je ne pourrais plus rester ici. » Voyant ces gens ainsi affligés, il pénétra dans la foule qu'ils formaient autour de lui, de manière à la partager en deux, et dit : « Viendront avec moi ceux dont le départ est voulu par Dieu (ceux qui étaient à sa droite), et resteront ceux dont Dieu ne veut pas le départ. » Le cheikh partit : partirent aussi ceux dont Dieu approuvait le départ. Les autres demeurèrent sur les terres de Djerboub, en proie à une profonde tristesse. Parmi ceux qui restèrent était Sidi El Abed, fils de Sidi Chérif : le cheikh le laissa comme son khalifa à Djerboub. Restèrent aussi le grand savant Sidi Er-Rifi et d'autres, comme Sidi Bou-Seïf. Celui-ci, lorsqu'il sortit de l'accablement où l'avait plongé le départ du cheikh, improvisa sur ce sujet une poésie, d'une douce mélancolie.

Lorsque Sidi El Mahdi arriva à Koufra, que Dieu lui avait désigné pour son séjour, il fut reçu par la grande tribu arabe

des Zouaia et par celle qui est établie à côté d'elle. Ces gens, ravis de son arrivée, partagèrent avec lui terres, palmiers, tout ce qu'ils possédaient. Les peuplades voisines, notamment celle très importante de Tebou, et les habitants du Sahara oriental vinrent le voir.

Le village où le cheikh s'est établi s'appelle Beled El Djouf. Il se compose d'une soixantaine de maisons. Entre ce lieu et Ouadaï il y a environ quarante-cinq jours de marche par chameaux. Toutes les marchandises qui s'y trouvent sont apportées de Tripoli, d'Égypte ou de Benghazi, mais les vendeurs les font passer comme étant de provenance tunisienne, parce que chez les gens du Sahara les produits de la Régence sont particulièrement appréciés.

A Beled El Djouf, comme d'ailleurs dans toutes les agglomérations du Sahara, la ville est détruite quand il pleut ; mais la pluie ne tombe guère que tous les trente ou quarante ans[1].

Parmi ceux qui émigrèrent avec le cheikh était Sidi Ahmeh El Biskri, son ministre, ou plutôt son conseiller, car le cheikh évite les appellations qui pourraient faire attribuer au pouvoir qu'il exerce le caractère d'une royauté. Sidi Ahmed Touati remplit auprès de lui des fonctions analogues à celle de cadi. Son secrétaire est le cheikh Sidi Mohammed Touati. Enfin il a, comme intendant ou gérant, Sidi El Arbi, qui est son beau-frère, ayant épousé la sœur de sa femme. Tous demeurent à Koufra.

Parmi les notables khouans, je citerai Sidi Mohammed El Djerouali, imam du Beled Djerboud ; Si El Hadj Ahmed El Tseni, très riche négociant, cousin de feu Hadj Ali El Tseni El Ghadamsi, est depuis sept ans auprès du cheikh, qui a pour lui une très grande amitié et lui a fait épouser une de ses belles-sœurs. C'est par son intermédiaire qu'arrivent les marchandises dont le cheikh a besoin. Il fait d'ailleurs un trafic considérable avec le Bornou, Ouadaï, le Caire, Ghat et Tripoli. Tout le commerce de Djerboub est entre ses mains. Pour être agréable aux Khouans, il leur procure des articles à bas prix, ce dont le cheikh lui sait un gré infini. Voulant lui témoigner sa bienveillance, le cheikh a donné au Beled El Djouf

1. Quand l'auteur était à Koufra, on n'y avait pas vu la pluie depuis quarante-deux ans ; à Morzouk il n'avait pas plu depuis trente-cinq ans.

le nom de Ghadamès El Djedida (la Nouvelle Ghadamès); c'est l'adresse que portent toutes les lettres que reçoit Sidi El Mahdi.

On peut citer encore Sidi Mohammed El Sounni, que le cheikh a envoyé au Soudan, auprès de Rabah, pour lui transmettre un blâme au sujet de ses mauvaises actions et lui enjoindre de suivre la loi de Dieu et du Prophète. Il le menaçait en même temps d'un péril immédiat s'il n'obéissait pas. Sidi Mohammed El Sounni est encore en ce moment chez Rabah.

Plusieurs peuplades soudanaises, comme les gens de Kanem, du Bornou et autres, se sont rattachées à la confrérie des Senoussis.

Beled El Djouf est distant de Djerboub de vingt et un jours de marche, dont dix ou douze à travers une région désertique qui l'entoure de tous côtés. C'est un point central entre le Soudan, Ouadaï, Tripoli, Ghat, le Caire et Benghazi.

Je crois que ce qui a poussé le cheikh à s'établir en cet endroit, c'est précisément sa situation géographique, qui permet aux personnes désirant lui rendre visite de parvenir jusqu'à lui avec plus de facilité que lorsqu'il était à Djerboub. D'autre part, j'ai entendu dire qu'il n'avait quitté Djerboub que pour s'éloigner des intrigues anglaises et italiennes. Dieu sait la vérité.

Ce pays est voisin de l'Égypte. Les terres sont généralement argileuses. On y voit des montagnes, les unes couleur de bronze, les autres de teinte jaunâtre. Vers le Nord et l'Ouest on rencontre aussi des dunes mobiles.

La plupart des peuplades qui l'habitent portent le nom de Tebou : elles ne relèvent d'aucun gouvernement. J'ai souvent rencontré de ces gens à Morzouk et à Gatroun : j'en parlerai plus loin. La plupart se sont affiliés à la confrérie; depuis lors, la sécurité règne au milieu d'eux et ils savent distinguer le bien du mal. Ils se divisent en Er-Rachad, Tsarane, Morkou, Batline, etc.

Le chemin qui va de Morzouk à Kouka côtoie une chaîne d'îlots de terrains couverts de végétation et notamment de palmiers de haute taille. Le plus grand de ces îlots se nomme Kaouar. Je me suis rencontré avec plusieurs habitants de ce lieu et j'ai trouvé en eux des gens ayant des connaissances

commerciales, bien élevés et soumis au cheikh El Mahdi. Les autres oasis que l'on rencontre dans cette région sont Tibesti, Borkou, puis Koufra où habite le cheikh.

Dans l'oasis de Koufra, située entre Ouadaï et Morzouk, on trouve, au nord, la ville de Kababou, dont la partie septentrionale porte le nom de Lybia, et relève nominalement de l'Égypte. Les diverses oasis sont comprises sous la dénomination générique de El-Ouahat (îles du Désert)[1].

*
* *

Les détails que je viens de donner sur cette partie du Sahara et ceux que je donnerai par la suite tirent leur intérêt de la présence du cheikh dans cette contrée. Et, à ce propos, je tiens à dire que tous les habitants de cette partie du désert sont des gens paisibles, au milieu desquels les voyageurs n'ont rien à craindre. C'est qu'en effet le cheikh a reçu de Dieu le don d'inspirer le respect autour de lui. Non pas qu'il exerce aucune pression sur les populations qui l'entourent, comme le ferait un émir ou un sultan ; mais, dans le désert où il a établi sa demeure, il vit saintement, dans l'adoration et la prière : il médite le Coran, et s'efforce d'inculquer dans les cœurs des croyants les enseignements qu'il renferme.

Tout ce qu'on a dit à ce sujet, qu'il préparait la guerre, qu'il s'approvisionnait d'armes perfectionnées, qu'il élevait des forteresses, qu'il fabriquait de la poudre, est de pure invention. Je jure par Dieu le Grand que ces bruits ne reposent sur rien. Bien au contraire, le cheikh ordonne aux tribus de se soumettre à leurs chefs et de payer les impôts. On a dit aussi que le cheikh était l'adversaire déclaré de toutes les branches de la religion chrétienne. Je jure par Dieu que ce sont là des mensonges. Ces calomnies ont leur source dans les dires de quelques Européens sans aveu qui traînent dans les ports de la côte, ou dans l'intolérance de certains Khouans ignorants, qui ne connaissent le cheikh que pour en avoir entendu parler.

1. Les Arabes comparent volontiers le Sahara à une mer, dont les oasis sont les îles, et dont les ports sont représentés par les points de ravitaillement des nomades sahariens. Cette comparaison est d'ailleurs fort juste.

Il apprit un jour qu'un de ces Khouans répandait le bruit qu'il était le Mahdi promis et attendu, qui doit arriver à la fin du monde. Aussitôt il l'envoya chercher et lui fit de vives remontrances : « Je ne suis pas le Madhi, lui dit-il. Si tu répètes cela, toi ou d'autres, je ne manquerai pas de sévir. »

La vérité, d'après ce que j'ai constaté moi-même, c'est que l'extérieur de sa personne et l'esprit de Dieu qui est en lui exercent sur le peuple une influence incomparable et le soumettent absolument à sa volonté. C'est ainsi que se sont rangés sous son autorité les habitants du Sahara central, ceux de Ghat, une partie de ceux du Soudan, ceux de Bornou, Ouadaï, Barka El Hamra, Barka El Beïda, Djebel Lakhdar, Benghazi, Fezzan, une grande partie des habitants de Tripoli, les tribus du Touat, quelques Touaregs, tout le Hedjaz et l'Yémen, les régions extrêmes de l'Irak, une partie de l'Égypte et de la Syrie, etc. Quant aux peuplades du Soudan, elles continuent à s'affilier à la confrérie.

Chose digne de remarque, les frères obéissent aveuglément aux ordres du cheikh; sur un ordre de lui, tous se feraient tuer : cependant il ne leur ordonne autre chose que de prier et d'obéir à Dieu et à son prophète. Il ne fait pas montre de sa puissance, qui est plus grande que celle d'un roi ou d'un émir. Il se tient à l'écart des questions politiques, il n'a garde de montrer de la préférence pour un gouvernement plutôt que pour un autre. Il fuit toutes considérations de ce genre; mais il indique aux hommes la voie de Dieu et, dans les régions où sa confrérie s'est établie, il s'efforce de faire régner la justice et la paix.

Il envoie des frères, choisis parmi les plus savants, dans les tribus idolâtres, pour faire connaître le Livre de Dieu et leur enseigner, avec douceur, la vraie religion. C'est ainsi que, dans ces derniers temps, il a agi avec Rabah, qui s'était emparé du Bornou et s'y était comporté en tyran. Il lui a envoyé Sidi Mohammed El Sounni, l'un des plus considérables parmi les Khouans, pour l'exhorter à marcher dans le droit chemin. Il ordonne aux tribus arabes de rester soumises à leurs chefs, et celles qui ne se conforment pas à ses ordres reçoivent des blâmes énergiques.

Il n'écrit pas aux tribus ou aux fractions, ni aux émirs, ni

aux notables, pour les attirer dans sa confrérie; il n'affirme pas non plus que sa confrérie est la meilleure de toutes celles qui existent, à moins qu'il ne s'adresse à une tribu idolâtre ayant commis des exactions dans le Sahara.

Il n'y a d'armes chez le cheikh que ce qu'en possède en général un homme riche ou un grand cheikh. Il a cinq petits pistolets, six tromblons, sept épées, huit fusils vieux modèle, deux ou trois fusils nouveau modèle : voilà tout son armement pour lui et sa famille. Il possède six chevaux, dont quatre juments.

Il y a auprès de lui un forgeron pour lui fabriquer les instruments agricoles; un homme de Ghadamès qui lui fabrique des chaudrons en cuivre, les répare et les étame; un relieur pour relier ses livres. Voilà toutes les industries qui existent auprès de lui. Il n'est donc pas vrai, comme on l'a prétendu, qu'il ait un vétérinaire, un architecte, un maçon, un menuisier, un armurier, etc. Quand une de ses montres ou une des horloges qui servent à lui indiquer l'heure de la prière a besoin d'être réparée, il l'envoie à Benghazi.

Il n'y a non plus auprès de lui ni tisserand, ni fabricant de soieries, ni teinturier, ni maréchal-ferrant, ni jardinier, ni, enfin, aucun homme de métier indiquant un certain degré de bien-être ou d'autorité, ni quoi que ce soit qui puisse faire supposer qu'il se considère comme un roi ou comme un émir.

Il ne tient pas aux voyageurs un langage qui respire le fanatisme. Ils n'entendent de lui que des prières par lesquelles il demande à Dieu de les bénir dans ce monde et dans l'autre. Souvent arrivent devant lui des gens qui ont des procès à vider : s'il s'agit d'une affaire qui regarde le gouvernement, il les renvoie devant le pacha de Benghazi. Les personnes qu'il hait le plus sont celles qui lui disent du mal des musulmans.

Le nom de *Khouan* s'applique à toute personne affiliée à la confrérie du cheikh Senoussi et ayant adopté son *Ouerd* [1]. Cette confrérie porte le nom de Trikat el Mohammedia : c'est ainsi que la désigne le cheikh dans son ouvrage sur les quarante confréries. On dit « un tel est un frère » pour indiquer qu'il appartient à la confrérie des Senoussis.

1. Ensemble des doctrines, pratiques et prières particulières à un ordre religieux.

Il y a quatre catégories de frères. Ceux qui occupent le rang le plus élevé dans les sciences sont dits *moudjtehed*. Parmi eux est le savantissime cheikh Sidi Mohammed Er-Rifi, le plus grand moudjtehed, l'élève du grand cheikh, qui maintenant habite Djerboub. Sidi El Falah doit aussi être compté dans cette catégorie. Dans la deuxième catégorie, il convient de citer Sidi Mohammed Bou-Seïf, un des meilleurs littérateurs de son temps, et cheikh Sidi Hachem, qui enseigna le Coran à Sidi El Mahdi, et Sidi Madian. Tous ces savants sont originaires du Maghreb, de la Tunisie ou de l'Algérie. Dans la troisième catégorie figurent Sidi Mohammed Touati et Sidi Mohammed El Biskri. La quatrième catégorie comprend tous les autres affiliés, Arabes et autres, qui connaissent le Coran et ont des notions de quelques sciences rationnelles et de la jurisprudence concernant les prières.

Tous ces frères sont unis dans un même sentiment d'amour pour le cheikh; ils s'interdisent l'usage du tabac et de diverses autres choses, mais, comme je le dirai tout à l'heure, ils ne s'abstiennent point de boire du thé. Entre eux et Dieu et le Prophète, ils ne reconnaissent d'autre intermédiaire que leur cheikh. S'aimant entre eux, ils se défendent mutuellement et évitent que l'un d'eux ne soit devant les autres atteint dans sa dignité. Comme ils se protègent réciproquement, l'un d'eux ne peut subir le moindre préjudice dans un pays où il y a des frères. C'est pour cela qu'on ne voit aucun pauvre parmi eux.

Dans la vie et pour les jouissances de cette terre, les frères sont bien partagés. Ils mangent et boivent tout ce qui est permis. Ils ne se donnent point des airs d'ermites en portant des vêtements négligés ou en passant leurs chapelets au cou au lieu de les garder à la main. Suivant une recommandation que leur a laissée le grand cheikh, ils mettent un certain amour-propre dans la préparation de leur thé après les repas: ils considèrent cette boisson comme pouvant faciliter la veille pour le travail intellectuel. Le thé a fait, parmi eux, le sujet de nombreuses poésies. J'en ai recueilli plusieurs, que les frères récitent dans leurs réunions du soir; notamment la suivante, dont on ne m'a pas nommé l'auteur, mais qui est une des plus connues et des plus appréciées.

Évitez de boire du vin : le vin enivre, et, d'après la loi religieuse, tout ce qui enivre est défendu.

Mais buvez du thé sans crainte : l'usage en est permis, et l'on ne peut être blâmé pour avoir fait usage de ce qui est permis.

Buvez-en donc continuellement. Il rend la santé aux malades ;

Il réchauffe le cœur et ouvre la main pour la générosité : tout buveur de thé est généreux ;

Il chasse de l'esprit toute tristesse, que la cause en soit superficielle ou intime, et tient ouverts les cils de ceux qui se réunissent pour en boire alors que le sommeil s'appesantit sur leurs paupières ;

Il ouvre la porte aux deux meilleurs désirs que la nature ait donnés à l'homme : aimer et manger ;

Il retarde pour les amoureux le moment des suprêmes voluptés, lenteur pleine de délices et considérée comme le but supérieur à atteindre ;

Grâce à lui, le visage se colore et la peau devient souple, comme des roses sur lesquelles s'est répandue une pluie bienfaisante ;

Grâce à lui, l'intelligence devient semblable à une perle polie qui réfléchit les images : il dissipe pour elle les ténèbres et la rend plus lucide !

Il parfume la bouche et fait disparaître la soif ; on ne saurait trop faire l'éloge de ses qualités digestives ;

Il convient à tous les tempéraments : par sa douceur, il les régularise tous.

Buvez-en au lever du jour et dans la soirée ; ce sont les deux moments où il est le plus agréable de se réunir pour en boire en société.

C'est par excellence la boisson des gens de bonne compagnie : il paraît encore plus délicieux si les convives sont agréables et si les tentes sont luxueuses.

C'est le grand présent fait par Dieu à ceux qui aiment à boire ; c'est leur véritable élixir, et non pas le café ou le vin.

Nous nous imposons comme règle de ne le boire jamais mélangé avec quoi que ce soit, sauf avec l'ambre pur.

Les frères s'habillent d'une manière luxueuse, avec des haïks du Djerid de belle qualité, des draps de toutes sortes qu'on leur vend comme venant de Tunisie, et aussi des étoffes de soie de l'Inde ; ils portent des chéchias de Tunis. En somme, ils s'habillent comme les Tunisiens, et non comme les représentent certains dessinateurs dans des ouvrages publiés en Europe. J'ai vu un livre d'un explorateur, qui m'a été communiqué avant mon départ, et où on les

représente vêtus comme les Égyptiens : c'est une erreur grossière. Ils parfument leur corps avec des essences et leurs vêtements avec de l'ambre. Ces derniers temps, ils reçurent de l'eau de Cologne. Ce liquide leur parut suspect, et ils me demandèrent s'il était en usage chez les savants musulmans de Tunis. Je leur répondis que quelques-uns considéraient cette préparation comme une chose pure, mais que d'autres en défendaient l'emploi par excès de religiosité ou de puritanisme. En résumé, les substances aromatiques sont très appréciées chez les frères. Ainsi, parmi eux, on doit toujours boire trois verres de thé après le repas : les plus aisés ne le boivent qu'avec l'ambre.

Les cheikhs des zaouias sont très considérés chez le grand cheikh. Parmi eux je nommerai seulement le cheikh sidi Senoussi El Achab, cheikh de la zaouia de Massous; sidi Ahmed Ali Abdelmoula, cheikh de la zaouia de Chekhneb; sidi Brahim El Ghomari, cheikh de la zaouia de Deriana: sidi Abdelkader El Djilani, cheikh de la zaouia de Tmitsa; sidi Abdelkader Chérif, cheikh de la zaouia de Toukra; sidi Mustapha El Mahdjoub, cheikh de la zaouia de Tlimoun; Mohammed Touati, cheikh de la zaouia de Merdj; sidi Mohammed ben Brahim, cheikh de la zaouia d'El Beïdha; sidi Ben Driss, cheikh de la zaouia de Mara; sidi Abdellatif, cheikh de la zaouia de Ktifa; sidi Hassen El Ghariani, cheikh de la zaouia de Defna; sidi Mohammed ben Ismaïl, cheikh de la zaouia de Zella; sidi Mohammed ben Chefiya, cheikh de la zaouia de Djalou; sidi Abdelkerim, cheikh de la zaouia de Chakhra. En résumé, le cheikh possède, dans le seul pays de Benghazi, trois cents zaouias, dont je n'ai cité que quelques-unes. Tous les frères se réunissent dans ces zaouias, après la prière du vendredi. Ils lisent une partie du Coran, puis les oraisons *(ouerds)*, qui sont de trois sortes, la petite, la grande et la moyenne. La petite est ainsi conçue :

« Je demande pardon à Dieu », *répété cent fois.*

« Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu et Mohammed est le Prophète de Dieu. Que dans chaque regard et chaque mouvement de respiration Dieu bénisse notre seigneur Mohammed un nombre de fois aussi incommensurable que les connaissances de Dieu », *répété cent fois.*

« O Dieu, répands tes faveurs et tes prières sur notre seigneur Mohammed, le prophète illettré, sur sa famille et sur ses compagnons », *répété cent fois.*

Il y a encore une grande oraison et une oraison moyenne. La petite oraison que j'ai citée est obligatoire, une fois toutes les vingt-quatre heures, pour toute personne affiliée à la confrérie.

Toutes les zaouias du cheikh, dont la plus importante est celle du Djerboub, sont bien entretenues. On y offre une large hospitalité. On y enseigne le Coran ainsi que les éléments des sciences. Elles possèdent des habous et des immeubles qui sont, le plus souvent, des plantations de palmiers : la zaouia de Morzouk en a vingt mille pieds. C'est le cheikh de la zaouia qui est chargé de gérer les immeubles. Au commencement de chaque année, il envoie au grand cheikh le compte des recettes et des dépenses, ainsi que le produit des dons qu'il a reçus pour le compte de la zaouia.

Les frères sont sans orgueil : ils ont la démarche simple. Ils reconnaissent tous les miracles accomplis par les saints et ne cessent de lire le Coran. Ils ordonnent de faire le bien et blâment ceux qui font le mal. Quand ils se réunissent, ils ne parlent que des hadits et rappellent les récits des saints qui ont passé sur cette terre, ainsi que leurs miracles. Toute personne affiliée à la confrérie doit mourir riche et avoir une fin heureuse.

J'ai déjà dit qu'ils s'habillent comme les Tunisiens, sauf que leurs chaussures sont brodées de soie. Ils parlent le même arabe que les Tunisiens. Ils aiment les distractions, la plaisanterie honnête. J'ai visité un grand nombre de leurs zaouias, j'ai lié connaissance avec un grand nombre de leurs notables : je n'ai vu que visages épanouis et souriants, m'accueillant avec bienveillance et amabilité. Que Dieu les récompense !

Parmi eux, les personnages considérables évitent de se mêler de ce qui ne les regarde pas : ils fuient les discussions politiques, comme si ces sujets leur étaient interdits. Du reste, si le cheikh apprenait que l'un des frères s'occupe de ces questions, il s'empresserait de lui infliger un blâme. La plupart font le commerce avec les gens du Soudan, de l'Égypte ou du Touat.

Il n'est point vrai, comme on l'a dit quelquefois, que le cheikh ne soit point du rite malékite; les seuls points sur lesquels les frères ont des pratiques différant de celles des malékites ordinaires sont les suivants : pendant la prière, ils disent à haute voix « au nom de Dieu, clément et miséricordieux »; ils lisent un passage du Coran entre le moment de la prière où l'on s'incline et celui où l'on s'agenouille, et ils prient les bras croisés, au lieu de les garder étendus le long du corps.

Celui qui apporte un cadeau au cheikh Sidi El Mahdi en reçoit toujours un autre en échange.

Le cheikh porte une chéchia de Tunis et, par-dessous, un bonnet blanc dont les bords sont visibles sous la calotte. Par-dessus il met un turban, un peu lâche, de quatre tours. Puis il revêt une chemise et un caftan semblable à ceux des gens d'Alexandrie. Il met dessus un haïk du Djerid tunisien ou du Maroc, sans soie, et un burnous du Djerid. Il se chausse de balghas de Fez[1]. Tel est son costume.

Quant à ses serviteurs et à ses esclaves, ils sont habillés de drap de différentes couleurs. Il a plus de deux cents esclaves : ce sont eux qui apportent aux visiteurs les mets que le cheikh leur offre.

Tout visiteur reçoit l'hospitalité pendant trois jours. Le premier, il mange du riz préparé avec de la viande de chameau; le deuxième, il mange un plat appelé *El Aïch*, qui est composé de blé et d'orge avec un peu de viande; le troisième jour on lui donne des dattes. Après quoi, si les visiteurs restent plus de trois jours, ils sont obligés de pourvoir eux-mêmes à leur nourriture.

Pour recevoir les visiteurs, le cheikh se prépare. Nul, d'ailleurs, ne vient le voir sans son autorisation. Un de ses esclaves sort et avertit la tribu qui désire le visiter. Les tribus sont reçues à tour de rôle, en commençant par celles qui arrivent les premières. Elles entrent, précédées par l'esclave, dans l'endroit où se trouve le cheikh. Il est debout, la tête baissée. Si quelqu'un cherche à lui baiser la main, il l'en empêche. Il demande aux visiteurs des renseignements sur

1. Semblables à celle de Tunisie, en cuir jaune, mais le cou-de-pied est plus couvert et elles sont à double semelle.

leur situation dans ce monde, puis il lève la tête et prie pour eux; il lève ensuite les mains pour lire avec eux la *Fatiha*, après quoi ils défilent devant lui.

Il existe des relations suivies suivies entre le cheikh et Sidi Youssef, roi de Ouadaï, qui est un frère considérable et pour qui il a beaucoup d'estime. Tous les ans le roi lui envoie un cadeau important, à savoir des esclaves au nombre de plus de cent, des plumes d'autruche, des dents d'éléphant, le tout d'une valeur de 50 000 bouteïras (150 000 fr.) et peut-être plus.

Lorsque j'étais à Morzouk, j'ai entendu dire par un commerçant nommé Ahmed Et-Tazi que le roi de Ouadaï, dans ces derniers temps, avait conçu des craintes du côté du cheikh, parce que quelques-uns des ennemis de celui-ci lui avaient dit que, si le cheikh s'était rapproché de lui, c'était qu'il voulait s'emparer de Ouadaï. J'ai attribué cette histoire à des intrigues anglaises et je ne sais quelle suite elle a pu avoir.

Le cheikh El Mahdi a le teint blanc. Il est de taille supérieure à la moyenne. Le visage est plutôt rond qu'ovale. Le blanc de ses yeux est éclatant et le noir très foncé. Les bras sont poilus, et il a quelques poils blancs au milieu de la barbe. Le nez est droit, mais relevé à son extrémité. Il est d'une belle prestance : toute sa personne présente l'apparence du calme et inspire le respect.

SI MOHAMMED EL HACHAÏCHI

Traduit sur le manuscrit arabe inédit
par VICTOR SERRES et MOHAMMED LASRAM.

(La fin prochainement.)

LA

CHEVAUCHÉE AU GOUFFRE[1]

— SEDAN —

III

Dans le petit jour, Robert, balancé au pas de Corsaire, s'assoupissait à son rang; la colonne, de Tannay vers Stonne, déroulait le martèlement des sabots ferrés. Pourtant, c'était une émotion d'aller ainsi, seuls en avant de l'armée, à travers un pays dont il commençait à reconnaître les chemins et les sentiers, — car on se rapprochait de Brévilly, dont à dix lieues à la ronde, dans ses parties de chasse, il avait exploré ravins et forêts. — Mais, fatigué par la nuit d'alerte, et malgré la marche au guet sur ces plateaux familiers, infestés de patrouilles allemandes, Robert somnolait, brisé de lassitude, réveillé par instants au heurt du coude de Wahl ou de la botte de Cambroche, affaissés comme lui. Une secousse brusque lui ouvrit les yeux : Corsaire trottait entre Sidi-Brahim et Pistolet qui pétarada ; sans sonneries, à l'invitation de M. de Marles, l'escadron se secouait, d'un temps de trot.

— Redressez-vous, Brévilly, — commanda Roger, — ou je vous fais relever les étriers !

Le « marchi », jauni encore et que son foie torturait, était sans aménité pour Robert, dont l'élégance à cheval, la rapide éducation militaire, choquaient un peu sa vieille routine. En son

1. Voir la *Revue* du 1er août.

effacement de plébéien modeste, il souffrait aussi de savoir le « bleu » de famille noble et riche, presque chez lui, propriétaire d'un grand château, pas loin, dans cette contrée où lui-même ne connaissait goutte.

La route, entre les taillis profonds du Mont-Dieu et le bois du Fay, exhala une fraîcheur d'humus noir et de feuilles luisantes. Avant la montée de Stonne, on fit halte; lourdement les hommes s'étendirent au pied des chevaux, jonchèrent les talus; le général, assis sur un tas de gravier, dépliait soigneusement sa carte, une grande feuille enlevée à une mairie, où routes et villages s'espaçaient, dans une topographie sommaire. Bien heureux encore : seuls quelques généraux en possédaient, procurées de la sorte. Celles qu'on leur avait distribuées à Metz, de quoi charger des mulets, perdues d'ailleurs avec les bagages, n'étaient que plans d'Allemagne et des pays voisins; de France, pas une. Ayant prolongé la pause pour que la division pût souffler, le général à mi-voix ordonnait :

— A cheval !

Et en silence, au trot, on repartit.

Stonne franchi, on se rabattait par la lisière des bois du Grand Dieulet vers Beaumont et la Meuse, dans la direction de Stenay. Robert, ragaillardi, après une accolade à la peau de bouc, songeait à la présence de l'ennemi, à la proximité d'un choc. Chaque reconnaissance était sûre de rencontrer maintenant les cavaliers barbus sous le casque, qui, lance en main, profilaient leur stature trapue sur de hauts chevaux maigres. On retrouverait bientôt l'occasion perdue au matin de Rezonville, la bataille imminente. Quel rôle était réservé à la division? Il se rappela l'émouvante scène d'hier. Une cinquantaine de cuirassiers conduits par un lieutenant les avaient croisés. Sordides, farouches, beaucoup coiffés d'un bonnet de police ou tête nue, certains emmaillotés de linges sanglants, plastronnés de la seule matelassure de leurs cuirasses, ils courbaient leurs larges dos. Ils avaient l'air de revenants. C'étaient les débris d'un régiment entier.

Un murmure courut : « Les cuirassiers de Reichshoffen !... » Margueritte venait d'interroger le lieutenant et, soudain, les commandements s'étaient élevés :

— *Sabre main !... Garde à vous pour défiler !*

Puis, lentement, devant les héros immobiles, la brigade avait passé, présentant l'arme. Ensuite les officiers, se découvrant, étaient allés serrer la main du lieutenant.

Spectacle poignant; le fier souvenir dressait l'exemple qu'on devrait peut-être imiter demain: cela consolait de cette marche incertaine, où constamment on traversait des troupes débandées, une cohue criant la faim, la misère. Spectacle d'une beauté tragique, — dont malgré leur frisson pas un d'eux n'avait senti planer l'avertissement, — image de leur sacrifice prochain.

On aperçut, à la descente, les toits d'un village que Robert nomma : « Beaumont », en ajoutant :

. . . . . sur un mont,
Entre trois côtes et deux vallons.

— Oùs qu'est le mont ? — demanda Cambroche, — je ne vois qu'une cuvette !

Le village occupait un fond; au sud l'épaisse forêt de Dieulet barrait le plateau; à l'est, entre deux hauteurs, une coulée rejoignait la Meuse, dont on devinait la courbe, dans une brume bleue. Et ce fut, comme toujours, l'entrée au milieu des rues paisibles où des poules s'enfuyaient, tandis que des gens sortaient sur les seuils et que des nez d'enfants s'écrasaient aux vitres. Une rose et blonde jeune fille, pour mieux regarder, laissa tomber son ourlet, piqua son aiguille au corsage: Livournet, attribuant à son seul prestige cet étonnement, lui envoya du haut de sa selle un baiser, se retourna longtemps. Elle contemplait les rangs suivants.

Wahl, ému, trouva qu'elle ressemblait à une de ses sœurs, Lischen, la cadette. Une halte, le temps de faire boire les chevaux qui hennissaient de soif, sachant, dans leur instinct obscur, qu'aux puits des villages l'eau montait en seaux ruisselants, s'étalait aux auges en nappe claire. Corsaire tendait la tête, ses babines roses retroussées sur ses longues dents. Robert se rappela la vasque de Monthois, que les chevaux de l'escadron à leur arrivée, se renouvelant en cercle, et pliant le genou, rênes flottantes sur l'encolure, avaient séchée d'un trait. Il avait revu alors une vieille gravure qui, dans la salle à manger du château de Brévilly, avait hanté son enfance :

une place de village et des Cosaques sur des chevaux pareils à de petits ours, rangés autour d'un abreuvoir. Hasards de la guerre, tournants de la vie : jadis les barbares, eux aujourd'hui, demain peut-être les Prussiens...

Mais de nouvelles patrouilles, après les renseignements donnés par des gardes forestiers et des habitants, s'élançaient, battaient les entours. Le général mit pied à terre devant la cure; s'étant enquis de tout, il demanda des journaux: le curé lui tendit le sien. Brusquement, avec sa bonhomie franche, où de l'ironie se mêlait :

— Où est Bazaine, monsieur le curé? Vous nous rendriez un grand service si vous pouviez me le dire!

— On dit que le maréchal est sous Montmédy.

— « On dit... » Qui dit cela?

— Ce sont des bruits publics.

— Mais la source, la source, monsieur le curé?

— C'est le journal officiel du département!

Margueritte haussait les épaules...

Robert, à une centaine de mètres du peloton, trottait, le corps penché en avant, le regard au large, carabine haute. L'escadron ayant été désigné pour explorer les bois du Petit Dieulet et de Belval, M. de Marles avait détaché le premier peloton, vers une éminence couverte d'épais taillis. Le cœur de Robert avait battu quand, de sa voix un peu rauque, M. Taillefer avait commandé :

— *Six files de droite, en tirailleurs!*

La tribu entière, cette fois, marchait. Les cavaliers du deuxième rang s'étant portés à hauteur du premier, Robert se trouva séparé de Wahl et de Cambroche. Deux figures d'une tribu voisine l'encadrèrent. Les douze hommes se réglaient à droite sur le guide, M. Taillefer, qui, rougeaud, dardait ses petits yeux perçants, comme aux bons jours de chasse du Sahara. Ses jambes courtes, dans le large flottard, étreignaient les flancs nerveux de son étalon gris; alertes, les deux Africains, cheval et cavalier, ne faisant qu'un, semblaient contents de vivre, d'aller ainsi.

On atteignit le sommet du monticule. Les bois dévalaient, remontaient. Soudain, sur la crête qui faisait face, Robert

vit un casque briller, la flamme noire et blanche d'une lance. Des tuniques d'un vert sombre se mouvaient, fondues dans la verdure des arbres. On distinguait jusqu'au craquement des branches sous les sabots et le hennissement d'un cheval flairant les *arbis*. Robert regarda en arrière : les six files de gauche, conduites par Roger, s'avançaient en soutien, et plus loin l'escadron massé, dont, à eux douze, ils couvraient le front. Minute d'orgueil d'être le premier à avoir aperçu l'ennemi... Sa carabine lui brûlait les doigts; mais déjà M. Taillefer, voyant les uhlans faire demi-tour, donnait un ordre. Gerboz, l'avant-bras levé d'un geste brusque, comme heureux de parler enfin, trompettait un bref demi-appel. Les coups de feu presque ensemble partirent, et, avant qu'il eut le temps de sonner : « *Cessez le feu!* » un tourbillon les emportait tous, d'une ruée folle, par les taillis de la descente, par les fourrés de la montée, vers la crête d'où les uhlans fuyaient.

Sur le sol de mousse trempée, Robert, carabine rejetée à l'épaule, sabre au poing, galopait éperdument; tendu à la poursuite, il évitait avec une souplesse machinale le soufflet des branches, le surgissement des troncs; des paquets de feuilles mouillées, le cinglant au passage, le rafraîchissaient. Il n'avait qu'une idée : rejoindre, forcer la bête, se croyait revenu à d'anciens laisser-courre, dans ces mêmes forêts où souvent il avait poursuivi le loup. Cette fois, c'était des fauves pires. Et toute sa rage d'Ardennais lui enfiévrait les veines, à la pensée de l'Argonne violée, de la terre natale marquée d'un fourmillement d'empreintes; il avait entendu les paysans conter l'approche de l'invasion noire, vu au loin des rougeoiements de villages incendiés et pillés. D'un claquement de langue, il excita Corsaire. Près de lui, Livournet, le sang aux joues, passait; Dandy, tête basse, bourrait, le nez entre les jambes. Le Bordelais, les yeux agrandis, la bouche ouverte, cria, sa lame brandie : « *Adrop! adrop*[1]! » et fila, avec un moulinet furieux; il savourait la joie féroce de cette chasse au Prussien. Dans sa légèreté de Gascon, sa bonne humeur de fat, un étrange goût du sang lui montait au cerveau, l'étourdissait. Il eût saigné son homme « comme rien ».

1. « Vite! vite! »

Wahl, les dents serrées, éperonnait froidement Sidi-Brahim qui, stupéfait, s'indigna : il fonçait pourtant de son mieux, du sang rayait son poil rougeâtre. L'Alsacien, pas méchant, mettait à rattraper les uhlans un amour-propre irrité : l'estafilade de Pont-à-Mousson cuisait toujours à sa joue. Tant que le compte ne serait pas réglé... Il avait fait son choix : un long dos, qui au loin apparaissait, disparaissait, secoué au-dessus d'une croupe noire, dans un vent de panique...

Quand Robert, dépité d'avoir perdu la piste, rejoignit Wahl, le vétéran aidé de Cambroche venait de s'emparer du cheval du uhlan : le maître, un sous-officier, gisait là-bas, la tête fendue, les semelles en l'air. Les notes du ralliement, lointaines, retentirent. La sonnerie reprenait, voix et pensée du chef : à son rythme vigilant, tandis qu'on revenait, un réconfort calmait les esprits grisés encore du succès ; le lien du rang, un instant relâché, se resserrait avec plus de confiance, de fermeté. Robert sourit à l'ostentation de Livournet, montrant la pointe rouge de son sabre : — une piqûre au bras du cavalier qui lui avait échappé ; — à le voir essuyer d'un mouvement large, on eût dit que toute la lame y avait passé. M. Taillefer ramenait un prisonnier : Pirard, tenant la bride du Saxon, qui, résigné, fumait sa pipe, conta, gonflé d'orgueil, les péripéties de la capture. Plusieurs chevaux de prix étaient conduits en main, triomphalement.

En arrivant à Sommauthe, où la division se trouvait, on sut, l'escadron reformé, que M. de Marles, assailli dans la bagarre, avait tué, d'un beau coup de pointe, l'officier qui commandait la patrouille. On s'était heurté à un parti saxon. Déjà le soir venait, et, comme de grands campements ennemis étaient signalés à Belval-Bois-des-Dames, les régiments gagnèrent, entre Oches et Saint-Pierremont, un haut plateau d'où l'on dominait, et où, cette nuit, on serait tranquille. En même temps parvenait au grand quartier général, au Chesne, M. Grafteaux, l'émissaire de Margueritte : le général signalait la présence de l'ennemi, ses forces supérieures croissant à la faveur des bois, derrière le rideau de cavalerie qui barrait jusqu'à la Meuse.

Bonne pour la division, qui avait pu faire son métier, cette

journée du 27, pour l'armée, avait été néfaste. La veille, on n'avait avancé que de quelques kilomètres, le 7e corps, aile droite, restant en place à Vouziers. Toute la nuit, il avait été retenu sous les armes, par la fausse alerte de la brigade Bordas à Grandpré. Morfondues de froid, de faim, les troupes de Douay apprenaient le matin que leurs craintes avaient été presque sans cause. Cependant, au cri d'alarme, le maréchal avait donné des ordres, arrêté la marche, et toute l'armée avait reflué vers le sud, se portant inutilement au secours. A l'aube, le 1er corps rétrogradait sur Vouziers, le 5e descendait vers Buzancy, suivi par le 12e.

En route, les craintes évanouies, volte-face. On avait repris la marche vers la Meuse. De nouvelles injonctions, pénibles aux troupes exténuées, les dirigèrent au nord, en masses confuses, qui, à des heures diverses, revinrent s'échouer aux campements du matin, le 1er corps à Voncq, le 12e au Chesne. Le 5e, après avoir donné près de Buzancy dans les avant-gardes allemandes, recevait en plein combat l'ordre de retraite, gagnait Brieulles; le 7e, à bout de forces, attendait sur la route, jusqu'à onze heures du soir, des instructions.

Elles arrivaient enfin, répandaient par tous les camps une joie subite. Changement de front! Finie, la marche sur Montmédy, au-devant de ce Bazaine invisible, dans le harcèlement continu de l'ennemi! Finis, les piétinements sans fin, sans but, les heures précieuses gâchées, l'ahan des convois, la désolation des bivouacs, ventre creux, pieds meurtris. Mac-Mahon savait enfin ce qu'il voulait faire! On se rabattait vers Mézières, puis vers Paris. Cela seul était sensé. Et le lourd cauchemar qui de jour en jour s'appesantissait sur cette foule, inquiète, sinon consciente de son destin, s'allégea. D'une seule voix, on louait le maréchal.

Aussitôt, les bagages et les convois prenaient la route de Mézières. Dans la nuit même, les quatre corps s'ébranlaient vers l'ouest. On marchait d'un pas ferme, en silence. Le froid, la pluie, les épreuves des jours précédents, on n'y pensait plus. Une bouffée d'espoir éclaira le ciel et les âmes. Les traînards même rejoignirent. Sous le fouet, les chevaux paraissaient tirer plus courageusement. Tous ces êtres se hâtaient, comme s'ils eussent compris que dans leurs jambes était le salut.

L'aube se levait quand des galops d'officiers d'état-major se précipitèrent vers la tête des colonnes. Les cris de : « Halte! halte! » coururent. Une stagnation immobilisa ces masses ahuries, bientôt consternées, furieuses, quand elles se virent une fois encore rabattues vers l'est. Toutes les espérances tombèrent. On renonçait à Paris, on revenait vers Montmédy, vers le but incertain d'une jonction de plus en plus douteuse. C'était dire adieu à la seule chance qui restât, c'était rentrer dans le tâtonnement aveugle, dans le cauchemar du grand péril enveloppant, dans la réalité sinistre des routes encombrées, des convois inextricables, des bivouacs inconnus, sans feu sans pain.

Que s'était-il passé? Mac-Mahon, arrivé au Chesne le matin du 27, avait senti renaître son inquiétude et ses perplexités. L'apparition brusque de l'ennemi, partout signalé, sur son flanc droit, sur l'arrière, lui enlevait le peu de désir qu'il eût de continuer vers Bazaine. Assis sur un banc, dans la principale rue du Chesne, il tenait à la main une carte du pays, la froissait avec humeur, et jusqu'à trois fois la rejetait par terre, en maugréant :

— Nous ne connaissons pas ce pays, nous ne devrions pas nous battre par ici !

Arrivèrent les renseignements du commandant Loizillon, aide de camp de Douay : — deux armées s'avançaient le long de l'Aire et de l'Aisne, — et la dépêche de Margueritte, portée par Grafteaux. Mac-Mahon avait cessé d'hésiter, et, après une conférence avec l'Empereur, télégraphiait au ministre ses résolutions : il allait gagner Mézières, Paris ; il ne pouvait plus rien pour Bazaine, qu'il avait déjà « trop attendu dans l'Argonne » ; — il le lui télégraphiait en même temps.

Deux réponses aussitôt parvinrent, toutes deux de Paris, Bazaine, selon son habitude, faisant le mort.

La première, à l'Empereur, agitait de nouveau le spectre de la révolution : Palikao, l'Impératrice l'adjuraient de secourir Metz à tout prix ; la France était suspendue à sa marche ; Paris se levait, s'il s'obstinait à revenir. La seconde, plus impérative, ne fut remise au maréchal qu'un peu plus tard, à Stonne, où, dans la matinée du 28, le quartier général s'était transporté, sitôt le revirement accompli, les ordres de demi-

tour lancés. Bien que laissé libre par l'Empereur, et malgré les supplications de son chef d'état-major, Mac-Mahon, avec autant de facilité qu'il venait de renoncer à la marche vers Metz, avait renoncé à celle sur Paris, tournait au vent :

— On veut que nous allions nous faire tuer, il faut obéir! déclarait-il.

Pourquoi il fallait obéir, et si une telle obéissance n'était pas un crime, ce brave soldat ne se le demandait pas, lui qui, commandant en chef, et convaincu qu'il allait au gouffre, assumait une responsabilité si lourde que ni souverain ni ministre ne la lui osaient imposer. Dans sa conscience, bornée au courage passif, pas une voix ne lui soufflait la grande parole de l'autre Napoléon : « Tout général en chef qui se charge d'exécuter un plan qu'il trouve mauvais est coupable; il doit représenter ses motifs, insister pour que le plan soit changé, enfin donner sa démission, plutôt que d'être l'instrument de la ruine de son armée... » Étroitesse d'esprit, sombre insouciance qui ne ruinaient pas seulement l'armée, mais, avec l'Empire qu'on voulait sauver, la France.

Et dans la pluie du plus morne jour qu'on eût encore subi, quittant la route qu'elles suivaient avec tant de joie, les colonnes, inextricablement, s'enchevêtrèrent, refluant vers cet éternel objectif continuellement repris, abandonné, repris, vers ce mirage de Bazaine et de Metz, qui cachait l'abîme. Le vent au visage, sous les paquets d'eau que charriait la rafale, on s'entassait dans les sentiers creux, on pataugeait dans les routes larges, fondues en une seule ornière, où les fantassins enfonçaient jusqu'à la cheville et les chevaux jusqu'au genou. Les canons embourbés penchaient leurs gueules muettes, les voitures au milieu des imprécations et des coups de fouet allongeaient leur désordre, un tumultueux amas de fourgons et de caissons, que suivaient des files interminables de chariots de réquisition. Des régiments, entre les roues, entre les jambes des chevaux, s'égrenaient. Beaucoup, enveloppés de leurs toiles de tente mouillées, avaient l'air de sacs ambulants, raides et gris. Artillerie, cavalerie, infanterie, les armes étaient pêle-mêle, se coupaient, s'arrêtaient, dans le murmure des soldats et les plaintes des officiers. Toutes les faces disaient la souffrance et l'angoissse. Avec la maraude,

l'indiscipline non réprimée grandissait, gangrène de cette immense plaie.

Le 1er corps, Ducrot, parti de Voncq, et engagé vers Vendresse, se reportait vers le Chesne; le 12e, Lebrun, qui le précédait, se traînait par Stonne vers la Besace; le 7e, Douay, marchant vers Chagny, où déjà ses convois entraient, dut les attendre douze heures à la pluie battante, sur un plateau nu, et, remis en route à quatre heures du soir, atteignit à grand peine Boult-aux-Bois, au lieu de Nouart que lui indiquaient ses ordres : les habitants, sceptiques, s'enquéraient « si cette fois c'était bien pour se battre qu'on venait ». Trois fois, le village avait été traversé, épuisé, hier, ce matin même, par le 5e corps, faisant la navette. Failly, devenu aile droite et dirigé, non plus sur Poix, mais vers Stenay et le passage de la Meuse, où le maréchal le poussait en hâte, se heurtait en effet, toujours à Buzancy, aux Allemands qui, comme lui, montaient vers la rivière. Failly aussitôt demande du secours au 7e corps, mis sous ses ordres par le maréchal à la nouvelle de l'alerte : mais la fatigue des troupes est telle que Douay refuse, demeure, harassé, à Boult-aux-Bois. Failly restait en place; et de part et d'autre on s'observa, les divisions françaises déployées, sans autre contact que des escarmouches de cavalerie. La nuit vint, on dut camper à Belval-Bois-des-Dames, sans songer à atteindre la Meuse.

Tandis que Mac-Mahon oscillait ainsi, n'ayant idée que de refuser le combat et manquant pour la dernière fois l'occasion d'attaquer l'ennemi dans sa marche; tandis que chaque jour l'armée perdait davantage confiance en son chef et en elle, les Allemands, forçant de vitesse, tenaient tout le pays, de Sainte-Menehould à Stenay. Le Prince Royal au sud, le Prince de Saxe à l'est, barraient la route. Les ponts de Stenay, de Dun, depuis deux jours étaient en leurs mains; trois divisions de cavalerie occupaient Buzancy et Grandpré, suivaient à la piste cette armée hésitante et fourbue, relevant jusqu'au plus petit de ses mouvements, perçant à jour ses incohérentes velléités; et derrière s'amassaient, manœuvrant à l'aise, plus de deux cent mille hommes, qui avaient foi dans leur victoire.

Danger imminent, qu'on pressentait plus qu'on ne le voyait,

car des deux divisions de cavalerie indépendantes, les autres étaient liées aux talons des corps, — l'une, les cuirassiers de Bonnemains, était précieusement encastrée au centre même des troupes, les yeux clos, inutile. La seconde, chasseurs et hussards de Margueritte, laissée sans ordres, se consumait d'impatience, pied à terre, sous la pluie, dans les champs d'un plateau, entre la Berlière et les Grandes-Armoises, au-dessous de Stonne.

Robert, tenant Corsaire à bout de rênes, essayait de tuer le temps, en faisant raconter à Pirard les exploits de M. Taillefer, quand, monté sur Biskra et suivi du seul ordonnance, il s'en allait naguère passer ses permissions en plein désert, chassant la gazelle et l'outarde : on couchait près d'un douar, sous une petite tente, où l'on mangeait le couscous. Ou bien, solitude complète: c'est là qu'il fallait se débrouiller, pour le fourbi et le rata ! Aussi M. Taillefer s'était vite consolé de la perte des bagages. Il en avait vu d'autres !

— Eh bien ! — grommela Wahl, de sa grosse voix, — ça prend-il, ce feu ?

Cambroche répondit par un juron. Sournoisement, pendant que les officiers, groupés en avant, regardaient au-dessous d'eux la route encombrée par le passage du 12e corps, le Parisien, abrité derrière le manteau de Gerboz, s'efforçait de faire prendre, entre deux pierres, des brindilles de bois humide. Depuis des heures qu'on « moisissait » là, un peu de *caoua* réchauffé « ferait grand bien aux tripes ».

— Non ! — dit Robert, — pigez-moi la dégaine des marsouins !

De l'infanterie de marine roulait vers Stonne, par petits groupes, traînant la jambe. On eût dit une troupe débandée. Presque tous avaient le teint jaune des colonies et cet air déluré que donnent la vie au loin, la lutte quotidienne contre choses et gens.

Roger, le foie malade, contemplait ce défilé avec des yeux de souffrance. Depuis plusieurs jours, surmené, atteint par surcroît de dysenterie, il ne se cramponnait à son poste qu'à force de volonté. Son visage bilieux se creusait, marqué de cernes bleus, l'arête du nez saillante. A tout instant, il s'écartait, revenait pâle, vidé. Une obstination héroïque le raidissait, plus brusque, plus tatillon seulement.

Comme Pirard, avec sa face de Normand matois, se précipitait pour remettre soigneusement sur le paquetage de M. Taillefer la corde d'attache de Biskra, Robert se tourna vers Gerboz :

— Eh bien, mon vieux, ta trompette est gelée?... tu ne vas pas bientôt souffler dedans, sonner « *A cheval!...* »

L'Auvergnat haussa les épaules, fit signe qu'il n'y pouvait mais. Sa figure taillée à coups de serpe, tournée au noir, n'exprimait rien qu'une rude résignation. Quels sentiments s'agitaient en lui? Peut-être aucun. Il était là, il attendait. Quand le maréchal des logis-trompette ferait signe, alors il parlerait, de sa voix de cuivre. Langage bref, impérieux, qui faisait mouvoir les chevaux et les hommes, assemblait, dénouait, et dont il tirait son obscure et grave fierté.

Livournet, impatient, sifflotait. « Pour une partie de drogue!... Non, mais qu'est-ce qu'on fichait là? »

— *Man arf*[1] ! lança Robert, satisfait de prouver qu'il parlait l'arabe comme un ancien.

Livournet laissa tomber sur lui un regard de dédain, et après avoir fouillé en vain dans ses poches, il se tourna vers Wahl :

— *Djib garo*[2] !

L'Alsacien retirait de sa ceinture une blague graisseuse, donnait avec parcimonie une pincée. Puis, « pour voir venir », il bourra lentement une pipe. Les lourds nuages qui couraient dans le ciel bas se remirent alors à fondre en une pluie lente, ténue, continue. Les betteraves du champ sortaient à demi leurs tronçons rouges hors des flaques boueuses, où les feuilles cassées, piétinées, pendaient lamentablement. Les chevaux broutaient, allongeant l'encolure, secouant les oreilles au picotement de l'averse. Cambroche, renonçant à faire prendre le feu, envoya promener d'un coup de botte les deux pierres. La tribu, mélancoliquement, avala froid le restant du café. Cambroche raccrocha sa marmite, palpant avec douleur la peau de bouc aplatie sur l'arçon. Rien non plus dans celle de Gerboz! Pas étonnant, avec le dernier bivouac sur ce plateau désert, et une pause comme celle-là, loin de tout village,

1. « Je ne sais pas ! »

2. « Du tabac ! »

sans âme qui vive, sinon ce flot de troupes en désordre, là, sur la route, encore plus à plaindre qu'eux.

Une lueur d'espoir brilla. Le bruit courut que « Le Kébir », désespérant de recevoir des ordres, était allé en chercher lui-même, à Stonne, où était l'Empereur.

Du village, entouré de troupes lasses, on découvrait, dans leurs mamelonnements boisés, les vallées de l'Aisne et de la Meuse, et tout à l'horizon confus, la forêt noire des Ardennes. Carte géante où se mouvaient les colonnes en marche, page encore vide, où allait s'inscrire l'inconnu de l'histoire. Autour de la mairie où les grands quartiers de l'Empereur et du maréchal étaient installés, les chevaux de l'état-major et les voitures impériales s'entassaient. Écarquillant les yeux, les habitants avaient vu avec méfiance arriver le cortège. D'abord, c'avait été la calèche fermée, précédée des piqueurs galonnés, puis le break et les voitures de la suite, les cent-gardes, les gendarmes des chasses, les officiers de bouche, avec les marmitons et les valets. Il avait fallu deux heures pour décharger la batterie de cuisine, les provisions et le vin de Champagne. Les vieilles femmes branlaient la tête, les vieux, avertis par les rumeurs colportées des villages voisins, s'attendaient à voir s'éloigner en hâte ces passants dorés, ces troupes boueuses, qui s'en allaient, revenaient, partaient encore, comme des marionnettes tirées par un fil invisible. C'était pourtant ces milliers d'hommes, dont les visages trahissaient la fatigue et l'insécurité, qui étaient chargés de les défendre, eux et la terre.

Quand, ayant piqué des deux avec le colonel de Galliffet, qu'il prenait en route, Margueritte arriva dans la grande salle de la mairie, tout l'état-major y était réuni, devisait des événements. Dans une pièce voisine, Napoléon III et Mac-Mahon causaient. On introduisit le général.

L'Empereur avait encore vieilli. Son mal ne lui laissait aucun répit : courbé en deux, il gémissait, seul, pendant des heures. Plus encore, l'anxiété de son destin le tourmentait. Une tristesse infinie flottait dans ses yeux troubles, sous les paupières lourdes. Les moustaches cirées se maintenaient seules, dans l'affaissement du visage, où parfois errait, bien morne, l'ombre de son sourire de bonté. Il n'avait plus à son côté l'enfant dont la jeunesse était comme un

espoir dans le lendemain, l'héritier de son empire précaire : depuis deux jours, le Prince Impérial, sous bonne escorte, avait été dirigé précipitamment sur Mézières. Départ qui en disait long.

Au bout de deux heures, quand, initié au plan de campagne, emportant enfin des instructions, Margueritte sortit, regagnant avec Galliffet la division, les deux hommes étaient soucieux. Ils venaient d'apprendre qu'on allait les nommer, l'un divisionnaire, l'autre brigadier; mais en un tel moment, c'était pour eux peu de chose : comment penser à soi, dans cette approche de cyclone? Qu'allait-on devenir? Ceux qui avaient en main le sort de tous se rendaient-ils seulement compte? Dans la salle de la mairie, au lieu de faire la besogne, — ordres à préparer, renseignements à recevoir, à contrôler, — on n'avait parlé que d'une chose : de quelle façon ferait-on cuire deux oies qu'on venait d'acheter? Chacun vantait sa recette.

A la nuit close, pendant que des partis bivouaquaient en avant de Sommauthe, bride au bras, et que des patrouilles rayonnaient à travers bois, les chasseurs d'Afrique redescendaient vers la Berlière, où, dans une grande prairie marécageuse, près du château, les tentes se dressèrent. Défense d'allumer les feux. A la corde, énervés, transis, les chevaux hennissaient et ruaient. La tribu, ce soir-là, sous la toile raidie et qu'on avait eu du mal à tendre, les piquets ne tenant pas dans la terre molle, dîna de biscuit mouillé et d'un morceau de lard, que Cambroche, infatigable, avait découvert à la ferme. Au milieu des six hommes, cérémonieusement, une selle servait de siège à M. Taillefer, que Livournet avait été querir. L'auberge était à sec et, sans leurs hommes, les officiers se fussent serré le ventre. Plus d'une fois, depuis Doncourt, ils avaient ainsi partagé la soupe du peloton, au hasard des gîtes. Chaque matin, Pirard portait à M. Taillefer, quand le lieutenant ne s'approchait pas lui-même du cercle, un quart de café fumant, soigneusement passé au filtre d'un morceau de ceinture. Solidarité touchante, plus étroite d'heure en heure, avec les privations et le péril. Officiers et soldats, dans l'acceptation du malheur, l'échange de leur affection et de leurs services, partageaient.

Par l'ombre épaisse, il était à peine huit heures, Robert dut se relever pour enfoncer les piquets de tente déracinés. Une forme élégante le croisa. C'était le capitaine qui regagnait le bivouac; il venait du village, où il était allé trouver le curé, pour lui demander de dire une messe. Depuis la veille, M. de Marles avait devant les yeux l'officier prussien qu'il avait tué, en se défendant dans la bagarre. Soldat, il n'avait fait que son devoir; chrétien, un scrupule, presque un remords, le poursuivait. Afin de mettre sa conscience en règle, il avait prié pour le repos de cet inconnu, qui était mort en brave; une messe, dite à son intention, achèverait d'arranger tout. Lui-même, de tempérament mystique, se croyait voué à une fin prochaine. Tout en attristant le gentilhomme, cette idée, loin de l'affaiblir, le fortifiait dans son rôle : tant de soins à donner à tous, une abnégation de chaque minute...

La nuit, sous les rafales, fut longue. Les tentes s'abattaient, les chevaux fous brisaient leurs entraves, traînaient les cordes. Ils s'échappaient par bandes, courant à travers le camp, pour se mordre et se battre. Le régiment, bien avant l'aube, fut debout; un soulagement le délivra quand les trompettes sonnèrent : « *A cheval!* » On était trempé, boueux, perclus. Mais on marchait, c'était l'essentiel.

Par la route rocailleuse, au travers des convois énormes qui débouchaient de toutes parts, par les chemins de traverse et les champs défoncés, la division trotta. De longues attentes parfois l'immobilisaient, entre des colonnes. Puis, on se faisait jour, et le serpent fumant se déroulait, dans l'ondulation des chevaux et des hommes, au bruit cadencé des sabots, au tonnerre sourd de la batterie d'artillerie, récemment adjointe. On gagnait le débouché sur la Meuse, le pont de Mouzon. Des villages se succédèrent, tous emplis de troupes crottées. La Besace, Flaba, Yonc, Autrécourt, Pourron. Les « chass' d'Af » reprenaient leur entrain. Au-dessus des escadrons, à mi-voix, les chansons voletèrent :

Nos bras sont forts
Et nos lames sont fines,
Bone et Constantine
S'en souviennent encore!

On reprenait au refrain, gaiement :

Chasseurs d'Afrique, à l'avant-garde!

Dans un chemin montant, le peloton dépassa les artilleurs. Assise sur le caisson de tête, une jeune fille de Flaba, ses deux bras noués à la taille des servants, pour ne pas tomber, tenait lieu de guide. Livournet redressa sa moustache, cria :

— Ohé! la jolie fille... venez avec nous! Vous monterez un beau cheval arabe!

— Vous verrez comme ils sont doux! — jeta Cambroche, en désignant Pistolet, qui, narquois, secouait sa houppette.

Et d'un bout à l'autre du peloton, un rire insouciant et fort s'éleva, de cette troupe musclée, nerveuse, aux figures tannées, sous les taconnets blancs.

IV

Précédée dans le vide par la division Margueritte, qui atteignait Mouzon sans rien trouver devant elle, l'armée, sous l'aube pluvieuse du 29, s'était levée sans courage des camps où la veille au soir elle s'était laissée tomber. A la journée de malaise démoralisant, où elle s'était traînée, sentant qu'autour d'elle l'ennemi actif exploitait son piétinement dans la boue, — une journée d'angoisse succédait.

Le péril croissant à droite, Mac-Mahon, docile, inclinait à gauche. Au lieu de se porter sur Stenay, occupé déjà, on traverserait la Meuse à Mouzon, en aval. Ensuite, si l'on pouvait, par Carignan, on se rabattrait vers l'est et le sud : — la chimère de Metz! — Mais d'abord, il fallait sans retard mettre la rivière entre les poursuivants et soi et que, le lendemain 30, plus un homme ne restât sur la rive gauche. Ordre au 1er corps d'atteindre Raucourt; au 12e, de franchir les ponts; au 7e et au 5e, de remonter, l'un à la Besace, l'autre à Beaumont. Quant à la division Bonnemains, inemployée depuis Reichshoffen, elle flanquerait le 1er corps, du côté tranquille. Elle n'avait pas encore vu l'ombre d'un uhlan.

La première moitié de l'armée put parvenir au but. Encore

l'arrière-garde de Ducrot était-elle harcelée par des coureurs. L'autre moitié demeurait en panne : Douay, ne s'ébranlant qu'à dix heures du matin, tant son corps était exténué, disséminé, n'atteignait pas la Besace, campait à Oches, à la nuit tombante. Il avait mis neuf heures pour faire quatre lieues, s'arrêtant au moindre bruit, faisant front. Les vedettes allemandes, visibles, le suivaient à la trace, escorte insolente, marchant, s'arrêtant avec lui. Des cavaliers forçaient l'arrière-garde à se déployer, comptaient à loisir la division Liébert; d'autres débouchaient sur l'avant-garde, qui stationnait, tiraillait. Des paysans disaient avoir vu la garde prussienne à Buzancy, compté quatre-vingts canons dans la forêt de Dieulet. Même, un moment, le bruit se répandit qu'un corps de trente mille hommes était à Belval, allait attaquer... C'était Failly!

Seul des trois commandants de corps, il n'avait point reçu les nouveaux ordres de Mac-Mahon qui, portés par un unique messager, le capitaine de Grouchy, lui prescrivaient de se détourner de Stenay vers Mouzon, en ralliant Beaumont le soir même. Le capitaine de Grouchy avait été sabré, enlevé avec ses cavaliers par une patrouille de uhlans. Ils capturaient ses dépêches, — tout le dispositif de la marche du 29! — Les Allemands n'avaient plus qu'à suivre, à livre ouvert. Dans tous les détails, la fatalité s'acharnait.

Ne sachant rien, Failly s'en tenait aux instructions de la veille, continuait vers l'est. A peine ses colonnes sortaient-elles, tardivement, de leurs bivouacs, la canonnade éclatait des hauteurs de Nouart, les refoulait. Jusqu'à quatre heures, les troupes en ligne entretenaient le feu, qui bientôt cessa, mais la journée était perdue. Le 5e corps, harassé par tant de contre-marches, l'âme déprimée, les forces à bout, — depuis plusieurs jours, pas une distribution régulière n'avait été faite, — en était au point qu'il allait camper là, sur le plateau de Bois-des-Dames. Mais un autre aide de camp de Mac-Mahon apporte l'ordre, — douze heures en retard, — de rallier Beaumont, puis Mouzon. Sac au dos! On n'en peut plus et il faut repartir! Dernier coup qui achève de briser tout ressort. Sur les six kilomètres qui séparent Belval de Beaumont, des milliers d'hommes cheminent en désordre. De huit heures du soir jusqu'à trois heures du matin, la

déroute coule, afflue, elle emplit Beaumont, où l'on mendie de porte en porte. Les rues sont couvertes d'hommes couchés dans la boue. Ce n'est qu'à l'aube que des campements se dressent, confus, dans l'entonnoir, au pied des collines, en un entassement de bétail. Et tous se rendorment, sans même placer de sentinelles, sans reconnaissances ni grand'-gardes.

Ainsi, le matin du 30, tandis que le 12e corps et la division Margueritte étaient seuls de l'autre côté de la Meuse, le gros de l'armée se trouvait encore sur la rive gauche, Ducrot à Raucourt, rompant déjà, et le 7e et le 5e corps, très en arrière, Douay n'ayant pu coucher sur la position prescrite et partant d'Oches, avec huit kilomètres à rattraper ; Failly, affalé à Beaumont.

— Hein! — dit Cambroche, — ça fait du bien, ce petit soleil!

Une tiédeur baignait au loin le magnifique paysage. La lumière dorée séchait les habits, réchauffait les cœurs. Du plateau de Vaux, entre Meuse et Chiers, où les bivouacs de la division étaient encore debout, on dominait la vieille petite ville de Mouzon avec son église à deux tours fléchetées d'ardoises, la boucle bleue de la Meuse franchie la veille, le chapelet sans fin des collines. Les bois profonds de l'Argonne, qu'on venait de quitter, barraient d'une ligne de verdure sombre l'horizon clair. Au sud, vers Beaumont, la vue s'élargissait, jusqu'aux noirs taillis de la forêt de Dieulet. Toute cette terre se soulevait et se creusait, paisible avec le lacis de ses routes, ses rubans d'eau, ses toits de ferme au flanc des croupes chevelues. Le soleil et les nuages étendaient leurs nappes d'ombre changeante et de clarté. On distinguait, en face de soi, le mont de Brune, et, sous la tache fraîche du bois Givodeau, les maisons blanches de Villemontry.

Robert ne pouvait détacher ses regards de ce panorama, où çà et là de longues colonnes ondulaient vers la rivière avec des étincellements d'armes, un grouillement poudreux. Bien souvent, dans ses excursions de chasse, il s'était arrêté à cette même place. Brévilly n'était pas à deux lieues de là : mélancoliquement la façade de briques rouges, les pelouses descendant jusqu'à la Chiers, tout le cadre heureux de sa jeunesse

surgit. Il savait les siens depuis deux mois au bord de la mer, chez leurs cousins de Pommailles. Mais le château était là. Qui sait? Peut-être y passerait-il demain?... Demain? Hélas!... Limité à son étroite vision, Robert subissait comme tous le grand malaise. Une crainte vague lui fit souhaiter que le mouvement des lentes colonnes s'accélérât. Il interrogeait la fuite mystérieuse des bois, ce rideau lointain derrière lequel les uhlans fourmillaient. Il cherchait à reconnaître l'endroit où, trois jours avant, on avait donné la chasse à la patrouille saxonne... Ces diables de uhlans! Hier, en traversant Mouzon, on avait appris qu'ils venaient de s'y montrer, arrivant de Stenay. Bien la peine de franchir l'eau, pour les retrouver toujours! Pourquoi n'être pas tombés dessus tout de suite?... Ils étaient encore là, bons premiers, ne quittant pas d'une semelle, infestant les bois à une portée de fusil, caracolant dans les villages!

— Ils sont à trois kilomètres, — déclara Wahl qui rentrait de la distribution, son sac plié sous le bras, parfumé encore de l'odeur du café. — C'est Brunaud qui me l'a dit!... Hier, quand les hussards, en réquisition à Moulins, sont entrés dans le village, les uhlans filaient par l'autre bout!

Les grand'gardes, maintenant, étaient dures. Un perpétuel qui-vive, le doigt sur la gâchette. Pas de nuit où l'on ne brulât sa cartouche.

— Il faut ouvrir l'œil, et le bon! dit Livournet.

Il désigna la lisière des bois qui les séparaient de Stenay:

— Ça grouille, là dedans!

Mais un bruit de voix les fit se retourner. Sur la ligne des fourneaux bordant un chemin, une charrette venait de s'arrêter. Un monsieur, penché, questionnait les cuisiniers, accroupis près des marmites.

Robert eut un sursaut. Cette tête hâlée à moustache blanche, cette veste de velours brun... Pas possible! C'était Dubart, le régisseur de Brévilly... Robert fut à la fois contrarié et joyeux, craignant les moqueries : « Ohé! l'aristo, le fils à papa!... » Ravi tout de même, car l'apparition de Dubart, c'était son adolescence ramassée devant lui, le compagnonnage des libres journées, mieux encore, la présence et le sourire des siens, un passé dont pour la première fois il

sentait tout le prix. Il courut à l'excellent homme, causa longtemps de la maison, du pays, des choses... Tout allait bien, on avait de bonnes nouvelles de ses parents... Et Flora, la jument de chasse? Elle était aux prés. La chienne, Tombelle, venait d'avoir des petits... Dubart, aidé par Cambroche avec une merveilleuse obligeance, transportait devant la tente, sous les yeux ébahis et luisants du peloton, un lourd panier où vingt-quatre bouteilles dressaient leurs panses poudreuses, leurs goulots cachetés de rouge; il y avait aussi, dans une serviette, un énorme rosbif froid, et deux poulets dorés à point... Le régisseur, ému, ne pouvait s'éloigner. Robert lui montra Corsaire, les chevaux de la tribu; il fut triste quand le vieux lui serra vigoureusement la main et partit, se retournant dans sa charrette, pour prolonger l'adieu.

Le festin durait encore. M. Taillefer, invité, achevait de savourer une aile, — on avait même fait largesse au peloton, — lorsque, tonnant vers le sud, le canon sourdement roula. Tous se levèrent, écoutèrent. Le bruit ne cessait pas. Alors, Cambroche, prudent, bourra son bissac avec les reliefs du rosbif et les carcasses des poulets. Bien lui en prit, car soudain on vit M. de Marles accourir; de toutes parts les trompettes sonnaient. Gerboz, vite, embouchait la sienne :

— *A cheval!*

En un clin d'œil, les tentes étaient abattues, les chevaux bridés et sanglés. Wahl et Pirard détachaient les cordes; Cambroche, sans perdre la tête, cassait net les goulots de trois bouteilles qui restaient, vidait le flot glougloutant dans les peaux de bouc. Par enchantement, l'escadron était formé, le régiment s'assemblait.

Le canon, vers le sud, tonnait plus fort. En colonne de route, le long de pentes rapides, couvertes des camps du 12e corps, la division descendit. Autour d'elle, c'était comme une fourmilière en émoi. Les corvées remontaient de la ville, au pas de course. Les officiers s'agitaient, les hommes renversaient les faisceaux. Sur la large rampe encombrée, on croisa les cent-gardes et l'escadron des guides, qui tranquillement, sans tourner la tête, s'en allaient préparer le logement de l'Empereur, à la ferme de Baybelle. La rumeur grondante, où les détonations se précipitaient, se répercuta de colline en

colline. Des bruits coururent : le général de Failly est vainqueur!... On prétendit même, — tant ces grandes masses sont crédules, flottent à l'aveugle, livrées à tous les souffles de défaite, de trahison, de victoire, — qu'une armée allemande venait d'être anéantie sous Metz, dans les carrières de Jaumont, écrabouillée par les mitrailleuses, et que Bazaine arrivait... Chacun tendait le cou, essayait de voir. Des femmes au seuil des fermes, pleuraient, criant :

— Voilà les Prussiens... voilà la bataille!...

Failly, dans l'entonnoir de Beaumont, s'était laissé surprendre.

Ses hommes sortaient à peine de leur lourd sommeil. Ils allumaient les feux, étendaient au soleil leurs habits mouillés ; les chevaux hennissaient, réclamant l'avoine. Les corvées se répandaient au loin. Mac-Mahon, inquiet du retard du 5e et du 7e corps, venait de traverser Beaumont, d'ordonner qu'on se hâtât de reprendre la marche. Mais Failly montrait ses troupes éreintées : il ne pourrait partir que l'après-midi. En attendant, on ferait la soupe, on démonterait les armes, pour les nettoyer. Par tous les camps, on sifflotait, on vaquait à ses besognes, comme un jour de repos, aux manœuvres. Pas une pièce n'était attelée. Les chevaux de l'artillerie, tous ensemble, allaient à l'abreuvoir. Sécurité parfaite. Pas un avant-poste vers ces bois qui surplombent. Quantité d'hommes circulaient de village en village, afin de suppléer aux distributions. Le général déjeunait à l'auberge, avec son état-major, qui rabrouait, refusait de recevoir les porteurs de renseignements. Ils arrivaient de toutes parts. Un cultivateur accourt de Beaulieu, une fermière de la Tuilerie ; des habitants de Sommauthe annoncent que les uhlans pillent leurs maisons. Les aides de camp haussent les épaules : c'est impossible! A un tambour-major, qui traversant les bois dans une charrette de paysan, en flânant aux vivres, avait vu les taillis pleins de soldats ennemis marchant vers le camp, un général répondait : « Vous n'êtes vraiment bon qu'à faire un tambour-major!... Vous voyez tous des uhlans partout!... » Vous aurez pris pour des Prussiens des arbres de la forêt!...

A ces mots, un coup de canon part : l'obus éclate au milieu

du camp. Vingt autres pleuvent. Le 5e corps, éperdu, voit la forêt frémir : de chaque tronc un soldat se détache, sur chaque éminence des pièces sont braquées. Toute la lisière s'éclaire de rouge et floconne. Un court silence, puis une clameur : dans un tohu-bohu sans nom, les camps tourbillonnent; les chevaux nus s'échappent et galopent. Généraux, officiers s'élancent, — vers la débandade qui piétine les marmites, les faisceaux et les tentes, erre en tous sens, balayée par une irrésistible panique. Beaumont bouillonne, dans un tumulte d'attelages, de fantassins, de paysans, de cavaliers qui se cognent, se démènent, rués vers les routes du nord, Mouzon, la Meuse.

A la faveur des bois, les avant-gardes du Prince de Saxe débouchaient, sans attendre le gros qui s'amassait derrière, volait au canon. Elles ne trouvaient de résistance que dans une poignée de braves, bientôt accrue, qui longtemps tint tête. Devant ce qui restait de leurs régiments, 11e et 86e de ligne, les colonels de Behagle et Berthe sont frappés; alors les brigades Saurin et de Fontanges, qui se sont bravement ralliées, lâchent pied; les brigades de seconde ligne, Abbatucci et Nicolas, se dispersent. Beaumont, où les incendies s'allument, les camps avec leur immense matériel, sept canons, les tentes emplies de blessés tombent aux mains des Allemands.

Failly, ahuri, avait rejoint la brigade Maussion, intacte sur le plateau de la Harnoterie où par bonheur elle campait, de l'autre côté de Beaumont. En vain, les pièces de réserve et celles qu'on est parvenu à atteler ripostent : sous le demi-cercle de feu des cent cinquante canons de l'ennemi, les divisions Guyot de Lespart et Goze, la brigade Maussion reculent. De front, le IVe corps, d'Alvensleben, qui a entamé l'action; à droite, le XIIe corps saxon, qui barre jusqu'à la Meuse; à gauche, le Ier corps bavarois, poussent devant eux la cohue qu'une ligne de vaillants, à l'arrière-garde, protège. D'Yoncq au bois Givodeau, puis du mont de Brune à Villemontry, par deux fois, de position en position, le combat se prolonge. Toute la journée s'effondre en cette triste bousculade et ces héroïques arrêts; il est huit heures quand les débris du 5e corps, pêle-mêle, sont rassemblés devant Mouzon, achèvent de passer le pont dans une confusion affreuse.

Failly venait de perdre dix-huit cents hommes tués et blessés, trois mille prisonniers, quarante-deux canons. Déjà il n'était plus le chef de cette déroute : à cette minute, pour le remplacer, arrivait du fond de l'Algérie, après un court arrêt à Paris, où il s'entretenait avec Palikao, un vieux général d'Afrique, Wimpffen. Ses efforts désespérés ralliaient à peine quelques milliers d'hommes, de tout ce corps épars, anéanti, jonchant les cabarets et les routes.

Qu'avait fait le reste de l'armée qui toute avait tressailli, tendait anxieusement l'oreille? Au 1er corps, lorsque «le brutal» avait grondé, le passage de la Meuse, aux ponts de bois de Remilly, était presque terminé. Ducrot, qui déjà atteignait la Chiers, y massait ses divisions, envoyait aux ordres. Au bout d'une demi-heure, l'aide de camp rendait compte. Il venait de rencontrer le maréchal : tout allait bien... Ducrot, rassuré, campait à Douzy, à Carignan.

Avec le 7e corps, Douay, parti d'Oches, atteignait à peine la hauteur de Stonne. Stimulé par le maréchal qui lui avait intimé de passer la Meuse coûte que coûte, au premier bruit il montait sur le plus haut mamelon, observait à la longue-vue. Concentrer ses troupes, les lancer au secours de Failly, un moment il y songe, mais ses convois, protégés par la division Conseil-Dumesnil, couvrent la route, de Stonne à Beaumont : jamais il n'arrivera à temps, ne percera cet encombrement! Talonné lui-même par un ennemi qui le canonne, il préfère obéir aveuglément, franchir la Meuse. Au reste, Failly n'est-il pas déjà en retraite? Et, se persuadant de son impuissance, Douay hâte ses colonnes. Un singulier hasard l'engageait malgré lui : la seconde brigade de la division Conseil, au lieu de prendre un chemin qui remontait au nord, et que suivait devant elle la première brigade, se fourvoyait sur Beaumont, était écrasée bien avant, à Warniforêt, où le général Morand était tué. Les fuyards se rabattaient vers Raucourt. Et tout le 7e corps, ébranlé, partie traverse la rivière, à Villers-devant-Mouzon, partie s'écoule, en désarroi, le long de la rive gauche, jusqu'au pont de Rémilly.

Seul, au 12e corps, Lebrun, dès midi et demi, mettait sur pied tout son monde, se portait résolument à la rescousse. De la rive droite, la division Lacretelle et la réserve d'artil-

lerie, garnissant les pentes, prenaient en écharpe le corps saxon. La brigade de Villeneuve, puis, au soir, la brigade Cambriels passaient sur la rive gauche, soutenaient inutilement le 5e corps. C'est alors que se voyant écrasé à Mouzon, débordé sur sa droite, Failly avait fait appel aux cuirassiers de Béville alignés sous le feu. Le colonel du 6e avait refusé d'obéir; celui du 5e s'était dévoué. Comme leurs frères à Reichshoffen, les cuirassiers de Contenson partirent à la charge. L'infanterie prussienne les hache de feux de salve; un chemin creux s'ouvre : les escadrons désunis foncent en furieux, s'évanouissent dans la fumée; ils tombent, colonel en tête, sans presque atteindre les rangs ennemis. Rejetés vers la Meuse, les survivants trouvent les ponts incendiés, traversent à la nage; beaucoup se noient.

Cependant la nuit s'était faite, et, de toute cette armée de Châlons, sauf le 1er corps intact, il ne restait, le long de cette Meuse, où, loin de précéder l'ennemi, elle s'était vue acculer, que des troupes désorganisées : le 5e corps réduit à rien, le 12e entamé, le 7e mutilé et fourbu. A cette heure, ses premiers régiments, sur les ponts chancelants, vers Rémilly, se pressaient, tandis que dans l'ombre trouée d'un flamboiement de torches, au ras de l'eau tremblotante, que deux vastes brasiers écaillaient d'or, les cuirassiers de Bonnemains, pareils dans leurs manteaux gris à de grands fantômes, semblaient marcher sur la rivière, défilant en silence, mornes, puissants, inutiles.

Dans les prairies qui bordent la Chiers, entre Sailly et Blagny, la division Margueritte, couverte par ses grand'gardes, veillait tout entière. A la tête des chevaux qui, débridés, mâchonnaient l'avoine, d'un broiement las, dans leurs musettes, se tenaient debout les officiers et les hommes. Défense de dresser les tentes et d'allumer les feux. Rien, parmi le grand silence, que le pas proche des patrouilles, et, très loin, vers Sedan, un piétinement de foule, des roulements de voitures, rumeur confuse d'écluses rompues, d'eaux grosses, dans les ténèbres. On attendait les ordres.

Robert, sa tête sur l'encolure de Corsaire, s'appuyait à la selle, somnolant par instants. Puis un éclat de voix, la sensation

brusque d'une chute l'arrachaient à son engourdissement. Il revoyait, avec l'intensité mouvante du rêve, les péripéties de cette journée d'attente stérile. D'abord la descente vers Mouzon. Par le hasard d'une formation, son peloton s'était trouvé en tête. De la route en lacets, ils avaient aperçu le pont surchargé d'hommes, les rues obstruées de chevaux, de canons et de voitures. Soudain, comme on arrivait aux premières maisons du faubourg, apparut, au pas de chevaux magnifiques, un groupe compact d'officiers et de généraux, en tête desquels, silencieux, s'avançaient le maréchal et l'Empereur. Le régiment s'arrêtait, se rangeait sur la gauche. Robert, à quelques mètres de lui, vit les hauts personnages immobiles. L'Empereur avait l'air accablé, mais paisible... Que de chemin pourtant depuis la galopade de Doncourt à Verdun! Son regard glacé se posait sans voir. Le maréchal était impassible. Robert avait entendu l'Empereur, dont Margueritte et Galliffet s'approchaient, leur dire, à voix haute : « Tous mes compliments!... Enchanté, messieurs, de vous avoir nommés. » La promotion avait été signée le matin, à Raucourt. — Wahl, dans la soirée, avait aussi raconté, le tenant de son compatriote Jean Wurtz, l'ordonnance du Kébir, que, croisant celui-ci, avant la rencontre près du pont, un aide de camp du maréchal avait levé, au passage, trois doigts, indiquant ainsi les trois étoiles, le grade nouveau. Tout l'état-major les avait félicités.

Puis, ç'avait été la remontée sur le plateau. — « Impossible, inutile d'ailleurs de traverser! » avait déclaré le maréchal. — Robert, à ce demi-tour, avait eu un crève-cœur. Ce n'était pas encore pour cette fois, la grande bataille! Du moins, puisqu'on n'avait pas besoin d'eux, sans doute les choses n'allaient pas mal... Mais les allées et venues, jusqu'au soir, ne l'avaient guère rassuré. Longues pauses sur le sommet du plateau, d'où ils voyaient en face le vaste horizon peu à peu s'assombrir, voilé de fumées qui çà et là étaient rouges. Service de grand'gardes qu'installait lui-même, dans la brigade des chasseurs d'Afrique, en signe de prise de commandement, le général de Galliffet. Tous se réjouissaient de le conserver ou de l'avoir comme chef celui que, jeune colonel, pour son entrain légendaire, ses succès de cour et ses prouesses de

guerre, en Crimée, en Algérie, au Mexique, son régiment suivait avec autant de confiance qu'en inspirait Margueritte même.

Un moment, Robert s'était diverti, tout joyeux à la nouvelle de l'arrivée du 4e chasseurs d'Afrique, qui, disait-on, bivouaquait près d'eux. Parti de Mostaganem et de Sidi-bel-Abbès, trop tard pour rallier l'armée de Metz, le 4e chasseurs s'était vu incorporer à celle de Châlons, ralliait seulement la division. Déjà, le 28, il l'avait aperçue à Stonne et ç'avait été, dans les rangs, un échange de saluts à l'arabe, de signes d'amitié. Même, alors, Robert avait ri, en les voyant sous la pluie, avec leurs couvre-nuque trempés, déployés comme au grand soleil. Il avait reconnu de loin son cousin Xavier de Pommailles, un compagnon de noces... Ce soir, ils étaient là, près d'eux, et cette présence faisait plaisir à chacun, nouait d'un lien plus étroit le faisceau grossi. Mais va te promener! Ils arrivaient justement un jour de tralala! Pas moyen de s'échapper, de fraterniser un brin. Robert retombait au sommeil, les pieds dans l'herbe humide, la gorge prise par la brume qui montait de la Chiers. Qu'attendait-on ainsi? Anxieux, il écoutait la rumeur de fuite qui là-bas continuait. Des heures passèrent...

Un aide de camp de Margueritte était à la recherche de Mac-Mahon. Rôles intervertis : les ordres ne venant pas, il fallait en envoyer querir. Cependant l'Empereur, apprenant enfin, dans la soirée, le désastre de Beaumont, sur le conseil pressant de Ducrot gagnait Sedan, atterré. Le maréchal, à qui toute l'étendue de son malheur se révélait, renonçait alors à prolonger l'éternelle marche vers Montmédy, donnait, après de longues hésitations, l'ordre de se replier vers Sedan: l'armée se reformerait à l'abri de ses murs. Le 7e corps était en train de franchir les ponts à Rémilly, quand la nouvelle de la retraite vers l'Ouest lui parvint. Douay aussitôt suspendit le passage, et, confiant au général Doutrelaine les troupes déjà sur la rive droite, se dirigea avec le reste sur la rive gauche, vers Sedan. Il y trouvait les portes closes, et comme le portier-consigne refusait l'entrée, il dut crier : « Je vous somme d'ouvrir au général Douay et aux débris du 7e corps! » Wimpffen, et ce qu'il avait pu ramasser du 5e, marchait toute la nuit, n'arrivait qu'à l'aube, précédant ses autres régiments

confondus qui se traînaient, rejoignaient tard, isolés, maraudant. Le 12e corps, faisant étape dans les ténèbres, s'orientait de même vers la petite place forte, s'établissait, le matin, à Bazeilles. Et c'étaient ces milliers d'hommes foulant les chemins, ce roulement de canons et de voitures, ce fleuve de chevaux cahotant dont le tapage sourd, s'élevant à travers la nuit, venait bruire aux oreilles de Robert, comme un murmure d'eau qui coule.

Mais un ordre se propageait à voix basse : on montait à cheval. Margueritte venait de se concerter avec Ducrot, à qui le maréchal avait laissé liberté de mouvement. Livrés à eux-mêmes, les deux généraux avaient décidé de marcher parallèlement, par la route de la montagne, moins encombrée de voitures, moins menacée ; ils gagneraient le calvaire d'Illy, bonne position à proximité de Sedan, y camperaient, attendraient des ordres. En même temps rentrait l'aide de camp envoyé à la recherche du maréchal. Mac-Mahon notifiait la retraite, s'en fiait, pour la protéger, aux inspirations de Margueritte. Aussitôt les bagages de la brigade Tilliard et du 4e chasseurs d'Afrique filaient en avant. Et, comme deux heures sonnaient à la petite église de Blagny, Robert, secouant de froid ses épaules, mit Corsaire en marche, d'une pression de jambes.

La fantasmagorie des choses, dans l'ombre, se leva. Le moutonnement des petits chevaux, blancheur confuse, se déroulait entre des formes mystérieuses, un décor mobile, où un pont, des cheminées de fabrique, des rideaux de peupliers et d'ormes se découpaient, images étranges. Puis des heures et des heures, il fallut patienter dans des champs de pommes de terre et de betteraves, dont les chevaux, fatigués, dédaignèrent les pousses vertes. Du 5e corps et du 12e, des troupes allongeaient devant eux, interminablement, un défilé de cauchemar. Quand le jour parut, on repartit. La colonne depuis longtemps coudoyait deux des divisions de Ducrot, les deux autres ayant été directement dirigées sur Douzy, par Mac-Mahon, qui n'en prévenait même pas le commandant du 1er corps.

De cinq heures du matin à cinq heures du soir, l'étape dura, éreintante, coupée de haltes. Constamment les fantas-

sins marquaient le pas ; la division faisait face en arrière, ses pointes extrêmes harcelées par les uhlans à la piste. Par les prairies délicieusement vertes, sur le sol rougeâtre semé de ruisseaux et d'étangs, par les ravins ombreux, les hauteurs hérissées de sapins et de frênes, le moutonnement blanc sinuait. Sur la gauche, vers Bazeilles, le canon retentissait. Maintenant on y était fait : à peine si l'on tournait la tête. A midi, après Osnes, Messincourt, Escombres, Pourru-aux-Bois, dans la chaleur accablante, on abreuvait les chevaux au filet d'eau de la Magne, on débouclait un côté du mors, pour donner l'avoine.

Puis, soufflant aux montées, trébuchant aux descentes, les petits *arbis* écumants se remirent en route. Au clapotis des sabots, où de loin en loin cliquetaient les fers des bêtes forgeant, les croupes ondulaient, échelonnant du jaune au gris toutes les nuances innombrables du blanc. Quelques robes foncées çà et là faisaient tache. Les encolures se balançaient d'un rythme engourdi. Les longues queues nouées en tordions, machinalement, fouettaient les mouches.

La tribu ployait le dos ; Cambroche même restait sans voix. Pas une chanson ne s'élevait du rang. A Francheval, — il était trois heures, — on distribua du pain ; au pied des chevaux qui baissaient la tête, les hommes se couchaient, ronflaient. M. de Marles, dont jamais pourtant le ton ne s'élevait, dut se fâcher. M. Taillefer secoua durement Pirard. Wahl, si résistant, s'endormit, le nez dans sa barbe. A Villers-Cernay, des cantiniers désolés crièrent que le convoi des bagages avait été coupé, les fourgons et les chevaux de main enlevés. Courte alerte : on se formait en bataille, mais il était trop tard ; et bientôt, harassante, la marche reprit, le moutonnement blanc sinua.

Un instant, Margueritte avec ses brigadiers rencontra Ducrot, qui redressait sur un lourd cheval sa stature géante. L'ancien commandant de Strasbourg tourna vers eux son visage énergique. On le savait un vaillant, un des rares qui eussent su prévoir : bien avant la guerre, il avait averti, conseillé l'Empereur.

— Il faut nous dépêcher de gagner Mézières, dit-il ; sinon, nous serons entourés comme des grillots !

Le chef du 1er corps, sentant alentour grandir le péril, pensait que mieux valait rétrograder tout de suite jusque-là, ne pas perdre une minute à Sedan, ville dominée de toutes parts, sans défense avec ses fortifications vieillottes ; il l'avait même insinué au maréchal. Mais un ordre lui parvenait, fixant impérativement son bivouac sous Sedan. Par le fond de Givonne, la division gagnait Illy, campait près du calvaire.

Quand la nuit du dernier jour d'août tomba dans l'épaisse brume, toute l'armée de Châlons, meurtrie à Beaumont, s'étendait auprès de Sedan, sur le triangle que dessinent au nord-est de la ville les trois lignes d'eau de la Meuse, élargie par ses inondations, de l'étroite Givonne et du Floing : le 1er corps, de Givonne à Daigny, face à l'est ; le 12e, de la Moncelle à Balan, face au sud, maître de Bazeilles et du pont, — d'où, après un combat des plus vifs, il avait rejeté les Bavarois de Von der Tann, lancés à la poursuite ; — le 7e, de Floing à Illy, face au nord, — flanqué, à gauche, de la division de Bonnemains, bivouaquée au bord de la Meuse, à droite, de la division Margueritte, tenant Illy ; — au centre, tassé dans le vieux camp, sous le canon du château de Turenne, le 5e corps en désordre était parqué.

A la sous-préfecture, où il était descendu, l'Empereur, le matin, avait rédigé une proclamation. Ses mots vides sonnaient, non comme un tocsin, mais comme un glas. On les commentait à peine ; beaucoup même ne les connurent jamais. Avec son état-major, ses piqueurs, ses cent-gardes et cet encombrant cortège de voitures vertes timbrées d'or, l'Empereur comptait si peu qu'il semblait, malgré sa gênante présence, comme absent, étranger à lui-même. C'étaient les paroles d'un mort.

Une lourde angoisse étreignait cette foule. Les généraux couchèrent au milieu de leurs hommes. La nuit était pleine d'embûches. Rétrécissant l'étreinte, les deux armées du Prince de Saxe et du Prince Royal cheminaient silencieusement. Ducrot, sombre, désespéré de son impuissance, montra au docteur Sarrazin une carte, de son doigt décrivit un cercle, écrasa le crayon :

— Voilà Sedan, voilà Givonne, Balan, Bazeilles ! Ici,

l'armée française; là, les Prussiens; et demain, ils seront là, là, là! Nous sommes dans un pot de chambre. Nous y serons em....!

Douay disait à Doutrelaine :

— Il ne nous reste qu'à succomber avec honneur.

Wimpffen, sur la terre, inquiet, attendait le jour.

Au pied du calvaire d'Illy, dans un champ de luzerne, à l'abri d'une charrette, Margueritte douloureusement songeait. Il avait fait tout à l'heure, après un dîner sommaire, tirer de son bissac un vieux képi, avait enlevé lui-même les deux étoiles noircies qu'un sellier poinçonnait au turban galonné de Galliffet. Il songeait aux félicitations de la veille : pauvres gens qui se préoccupaient de cela! Il eût voulu pouvoir dormir. Il regardait sa division installée, les chevaux au piquet, les hommes étendus le long de leurs paquetages. Tilliard n'avait qu'une brassée de joncs, les colonels qu'une botte de paille.

Nuit de brouillard, nuit épaisse, où, l'oreille tendue, les yeux fixes, il guettait l'approche de l'inconnu. Dans sa rêverie, lentement il remonta toute sa carrière. Il se revit enfant, hardi compagnon des Arabes, puis simple cavalier comme ceux qui, s'en remettant à lui, aujourd'hui sommeillaient là. Plébéien obscur, qui s'était formé seul, n'ayant jamais été à l'école, élevé par son travail et l'exercice d'une volonté tenace à la maîtrise d'une âme lumineuse et bonne, ce divisionnaire de quarante-sept ans, que dix-neuf citations à l'ordre de l'armée avaient placé au premier rang, envisageait sans peur, mais avec tristesse, la responsabilité de cette heure cruelle. Pourtant ce fut avec un serrement de cœur qu'il s'apparut, jeune officier, par les douars, les campements du désert, menant la vie large, mouvementée, féconde, de la conquête et de la pacification. Ses grandes chasses au lion, à l'autruche, lui apportèrent une bouffée brûlante, un regret d'air libre. Puis ce furent les chevauchées du Mexique, le long labeur quotidien, toute une existence vouée à la seule patrie, au désir de la voir toujours plus glorieuse, meilleure. Et cet Empire dont à travers la mer et le soleil, tout à son devoir militaire, il n'avait vu que la façade, voilà qu'il s'écroulait, entraînant la France avec lui. Avec quelle rapidité,

en quelques semaines, on glissait au gouffre! Et personne pour les retenir sur la pente. Ces affreux Prussiens, comme ils étaient forts! Quelle leçon! comme il faudrait travailler ensuite!... Des hennissements au loin s'élevèrent. Quelques chevaux avaient rompu leur corde. Les gardes d'écurie couraient après. La pensée de la division le ressaisit tout entier. D'un geste mâle, il écarta le souvenir des siens, la douceur profonde de sa vie intime. Deux mille braves, dans cette tourmente, lui étaient confiés. Il se devait à eux. Quoi qu'il arrivât, il donnerait l'exemple.

Cependant le maréchal, logé près de la sous-préfecture, lançait son dernier ordre. Tout le jour, sourd aux représentations de Wimpffen, de Douay, de Ducrot, il avait hésité. On l'eût dit hypnotisé. Il déclarait au capitaine de Sesmaisons, un aide de camp de Vinoy, — dont le 13e corps, formé depuis quelques jours, s'était avancé jusqu'à Mézières, — que sa ligne de retraite sur cette ville était assurée, qu'au demeurant les positions étaient bonnes. Et tandis que les avant-gardes du Prince Royal s'emparaient précisément, entre Mézières et Sedan, sous les murs mêmes de la place, du pont de Donchery, tandis que les colonnes du Prince de Saxe sillonnaient les bois, barrant l'est entre la frontière belge et la Meuse, tandis que se resserraient enfin les tenailles noires des deux armées, le maréchal, placidement, dictait les instructions du lendemain, 1er septembre :

« Aujourd'hui, repos pour l'armée entière. »

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

(A suivre.)

LORD ROSEBERY

I

Archibald Philip Primrose, cinquième comte de Rosebery, pair d'Écosse et du Royaume-Uni, chevalier des ordres de la Jarretière et du Chardon, né à Londres, le 7 mai 1847, est d'origine écossaise. Sa noblesse est de date récente. En 1646, un Primrose — modeste légiste, clerc du Conseil privé — reçut le titre de chevalier en récompense de son dévouement à Charles Ier, qu'il servait les armes à la main dans la guerre civile, où ce roi défendait sa couronne et sa vie. Soixante ans plus tard, un de ses fils, membre du Parlement écossais, où il s'était fait le défenseur zélé du gouvernement de Guillaume et Marie, était créé comte de Rosebery et pair d'Écosse, avec le titre héréditaire de lord Dalmeny et Primrose. Ce titre n'est cependant pas celui qui donne au chef de la famille le droit de siéger au palais de Westminster. En acceptant l'union avec l'Angleterre, l'Écosse a perdu son Parlement particulier, et ses pairs ne sont représentés au Parlement anglais que par seize d'entre eux. La règle constitutionnelle qui interdit aux autres de se faire élire à la Chambre des communes leur enlève toute possibilité de prendre part d'une manière active à la politique. Ce sort malencontreux eut pu être celui de lord Rosebery, si un titre nouveau n'avait été accordé à sa famille. En 1828, son grand-père, le quatrième

comte de Rosebery, était fait pair du Royaume-Uni, avec le titre de baron Rosebery, de Rosebery, Midlothian, qui lui assurait un siège héréditaire à la Chambre des lords. La mort prématurée de son père, survenue en 1851, fit du jeune Archibald Philip l'héritier direct de la pairie. Son grand-père étant mort en 1868, il prit place dès sa majorité parmi les membres de la Chambre haute.

Son grand-père et son père avaient défendu, l'un à la Chambre des lords, l'autre aux Communes, les idées libérales. Le jeune pair suivit leur exemple. Il s'enrôla dans le parti que conduisait alors avec une si belle vaillance M. Gladstone. S'il faut en croire lord Rosebery, l'enseignement qu'il avait reçu à Eton, puis à Oxford, ne l'avait que bien imparfaitement préparé à sa tâche de futur législateur. « Eton, a-t-il dit non sans une certaine nuance de regret, élève, je crois, un grand nombre de nos législateurs; je doute fort cependant qu'ils y trouvent quelque instruction spéciale relative à leurs devoirs futurs[1]. » A Oxford, il n'avait fait que passer, et le peu de temps qu'il y était resté avait été consacré bien plus aux sports qu'à l'étude. Il était passionné pour les courses de chevaux et il rêvait déjà de gagner le Derby. A la suite de démêlés sur ce sujet avec les autorités de l'Université, il se décida, plutôt que de délaisser son écurie, à abandonner ses études avant même d'avoir pris aucun grade. Entré dans la vie politique, il s'efforça de regagner le temps perdu. Il étudia et il voyagea. Il parcourut l'Europe et se rendit plusieurs fois au Canada et aux États-Unis. Plus d'une riche héritière américaine rêva sans doute de faire sa conquête pour pouvoir se parer du titre fascinant de pairesse d'Angleterre. Le jeune comte ne se laissa pas séduire, et, en 1878, il épousait une Anglaise, miss Hannah Rothschild, fille unique du baron Meyer de Rothschild, qui, orpheline, apportait à son mari une fortune considérable.

Sa situation sociale, sa richesse, son talent d'orateur mis en lumière par quelques habiles discours, semblaient devoir rendre facile à cet homme heureux la réalisation de l'ambition qui lui était venue de jouer un rôle dans la politique de

1. A Glasgow, 30 septembre 1894.

son pays. Les faveurs mêmes dont le sort l'avait si libéralement doté faillirent y mettre obstacle. Ce titre de pair, si envié, lui interdisait l'entrée aux Communes et l'obligeait à rester membre de la Chambre des lords; il n'a cessé de regretter l'obligation qu'il lui a imposée de demeurer membre de la Chambre haute. Lord Rosebery s'est plaint souvent des difficultés que cet excès de fortune lui a causées au cours de sa carrière politique : « Un homme qui, après avoir été à la Chambre des communes, entre à la Chambre des lords et continue à s'intéresser aux affaires publiques, est comme un invalide avec une jambe de bois qui voudrait courir avec d'autres hommes,... mais le pair infortuné auquel le sort n'a pas permis de siéger aux Communes est pareil à un homme qui aurait deux jambes de bois[1]. » Bien que réduit à se servir de béquilles, lord Rosebery n'en devait pas moins faire un chemin merveilleusement rapide.

Un événement inattendu lui fournit l'occasion de se mettre en évidence. Les massacres de Bulgarie avaient fait sortir en 1876 M. Gladstone de la retraite où il était entré, après l'échec de son parti en 1874. Les élections générales devaient se faire en 1880. Ne voulant pas se présenter de nouveau à Greenwich, où, lors des élections précédentes, il n'avait été élu qu'avec difficulté, le vieux chef du parti libéral cherchait une circonscription nouvelle. Son choix se fixa sur celle de Midlothian, en Écosse, et, dans les derniers jours de 1879, il se rendit à Édimbourg pour prendre contact avec ses futurs électeurs. Lord Rosebery, dont le château de Dalmeny est voisin de cette ville, fut l'hôte de M. Gladstone, et mit à son service l'influence que lui assurait sa position de grand propriétaire écossais.

Les élections de 1880 furent une victoire éclatante pour les libéraux. Lord Beaconsfield dut céder la place à son rival, auquel la reine, s'inclinant devant la volonté populaire, confia pour la seconde fois le poste de premier ministre. M. Gladstone offrit à lord Rosebery une situation officielle dans son ministère, mais celui-ci, prétextant son inexpérience, refusa. Peu de temps après, cependant, en juin 1881, il acceptait les

1. A Édimbourg, 13 novembre 1885.

fonctions de sous-secrétaire d'Etat au ministère de l'Intérieur. Aucun membre du ministère n'était à cette époque spécialement chargé des affaires intéressant l'Écosse. Les représentants de ce pays réclamaient une administration particulière ; en attendant que pleine satisfaction pût leur être donnée, il fut décidé qu'un nouveau sous-secrétaire d'État, au Home Office, centraliserait les questions écossaises. La nationalité de lord Rosebery le désignait naturellement pour ce poste. Sa nomination fut bien accueillie. Moins de deux ans après, il se voyait pourtant obligé de se retirer. Ce désagrément était une conséquence de sa situation de membre de la Chambre des lords : c'était aux Communes que les affaires qu'il avait à traiter rendaient surtout sa présence nécessaire, et l'entrée de cette Chambre lui était interdite.

Lord Rosebery profita de sa liberté involontairement recouvrée pour visiter l'Australie qu'il ne connaisait pas encore. Il en rapporta sa foi dans l'impérialisme, dont il devint dès lors un des plus ardents ouvriers. La politique étrangère était de tous les sujets celui auquel il accordait le plus d'attention. C'étaient ses discours sur les affaires d'Orient, dans les derniers jours du gouvernement de Beaconsfield, qui avaient commencé à appeler l'attention sur lui. Habitué à regarder au delà de la « ceinture d'argent » qui sépare du reste du monde les Iles Britanniques, il s'était intéressé de bonne heure au développement de ces colonies que le parti libéral avait hardiment dirigées vers la pratique du self government. Dès 1881, il s'était fait recevoir membre du *Royal Colonial Institute*. C'est dans ce milieu sans doute que son attention fut éveillée sur le péril que pourrait faire courir à la Grande-Bretagne la politique du laissez-faire colonial dont étaient partisans la grande masse des libéraux. Son voyage en Australie le confirma dans ce sentiment. Il y recueillit des expressions de dévouement à la couronne qui le frappèrent ; il y répondit en promettant de faire tous ses efforts pour essayer de conserver l'union des colonies à la métropole [1]. A son retour à Londres, il prêta son appui à M. W. E. Forster pour la création de la « Ligue pour la Fédération impériale », dont

1. A Melbourne, 10 janvier 1884.

il devint président en 1886, après la mort de son fondateur[1].

Les affaires d'Égypte portèrent un coup dangereux à l'administration de M. Gladstone. Malgré sa répugnance, celui-ci avait dû agir. La nouvelle de la mort de Gordon, succombant dans Khartoum prise d'assaut par les troupes du Mahdi, souleva la colère de la population anglaise. On put croire un moment que le gouvernement serait balayé par l'orage. Lord Rosebery n'avait jamais caché la divergence d'opinion où il était avec M. Gladstone relativement à la question d'Égypte. Il trouvait que son chef avait manqué de décision. Au moment du péril, il oublia ces dissentiments et n'hésita pas à entrer dans le ministère, où sa présence devait rassurer ceux qui redoutaient les conséquences de l'indifférence témoignée par les libéraux en général à la politique étrangère. Le 11 février 1885, le lendemain du jour où avait été annoncée officiellement la mort de Gordon, lord Rosebery acceptait les fonctions de lord du sceau privé, et devenait membre du cabinet. Il ne resta au pouvoir que quatre mois, mais ce fut une période très troublée, pendant laquelle l'Angleterre, entravée en Égypte, se vit menacée d'une guerre avec la Russie, sur les frontières de l'Inde, à propos de la question d'Afghanistan. Lord Rosebery se montra partisan d'une attitude de résistance déterminée. En même temps, il négociait avec succès un rapprochement avec la Triple Alliance, et obligeait ainsi le gouvernement russe à se montrer plus conciliant. Peu de temps après, au commencement de juin, le gouvernement libéral, mis en minorité aux Communes, se retirait, et les conservateurs revenaient au pouvoir sous la conduite de lord Salisbury.

Les élections générales qui eurent lieu en novembre donnèrent encore une fois la majorité aux libéraux. La situation importante acquise par lord Rosebery dans le monde politique était maintenant publiquement reconnue. A un banquet donné en son honneur par les libéraux écossais, le comte d'Aberdeen le salua, en présence de M. Gladstone, comme « un des futurs chefs du parti libéral[2] ». Lorsque, au mois

1. L'*Imperial federation league* s'est dissoute le 31 décembre 1893.

2. A Édimbourg 13 novembre 1885.

de février 1886, la reine appela M. Gladstone à former un ministère, personne ne fut étonné de voir le premier ministre confier à lord Rosebery le portefeuille des Affaires étrangères.

La troisième administration de M. Gladstone fut presque entièrement absorbée par la question irlandaise. Pendant cette période, le premier ministre concentrant toute son attention sur son projet de *home rule*, lord Rosebery eut la haute main sur la politique extérieure. Il joignit ses efforts à ceux des autres puissances européennes pour maintenir la paix en Orient, que faillit troubler la turbulence de la Grèce. Avec la Russie, il fut moins heureux qu'en 1885; il dut accepter la violation par cette puissance des stipulations du traité de Berlin relatives au port de Batoum. Après la défaite de son projet de *home rule* aux Communes, M. Gladstone demanda à la reine l'autorisation d'en appeler au pays. Les élections ayant donné la majorité aux conservateurs, il leur céda aussitôt le pouvoir.

Le projet de *home rule* pour l'Irlande avait amené une scission dans le parti libéral. Un certain nombre de ses membres, partisans du maintien de l'union, avaient combattu, sous la conduite de lord Hartington et de M. Chamberlain, la politique de M. Gladstone. Lord Rosebery était demeuré fidèle à son chef. Sa situation, à présent que son parti était dans l'opposition, avait beaucoup d'analogie avec celle d'un officier en disponibilité. C'est aux Communes que se livrent les grandes batailles politiques; les membres de la « Chambre dorée » se bornent le plus souvent à des passes d'armes académiques, et les débats intéressent peu le public.

Pendant cette période, une occasion s'offrit à lord Rosebery de solliciter enfin les suffrages populaires. La réforme de l'administration de Londres et la création, en 1888, d'un Conseil de comté pour la métropole, dont les membres devaient être élus par les habitants, lui en fournit le moyen. A ces élections, qui n'avaient aucun caractère politique, son titre de pair ne l'empêchait pas de se présenter. L'expérience était grave; le Conseil était investi de pouvoirs étendus, et l'usage que ses premiers membres allaient en faire devait avoir un résultat important sur les suites de la réforme. « Il me parut que c'était le devoir des hommes de pensée, de loisir et d'af-

faires, si nombreux à Londres, de se mettre en avant, de donner le meilleur de leur énergie à cette œuvre intéressante et d'en faire un succès. Mais je sentis que je ne pouvais attendre des autres plus que ce que j'étais disposé à faire moi-même; c'est pour cette raison que je me portai candidat[1]. » Lord Rosebery mena allègrement sa campagne électorale. Il fut élu par la Cité et, à leur première réunion, ses collègues le choisirent pour président. Il avait accepté le programme des progressistes qui contenait un certain nombre de mesures très démocratiques; il s'appliqua à les réaliser. Une année durant, il présida aux travaux du Conseil, très assidu à l'étude des nombreuses questions à résoudre. Un événement douloureux, la mort de la comtesse de Rosebery, en novembre 1890, vint l'arracher à cette tâche intéressante.

Très affecté, malade lui-même, lord Rosebery abandonna pour un temps les affaires publiques. Il occupa cette retraite à écrire une biographie de William Pitt, le jeune, qui parut à la fin de 1891, et qu'il dédia tristement à la mémoire de sa femme.

Au commencement de 1892, devaient avoir lieu les secondes élections du Conseil de comté de Londres, dont les membres sont élus pour trois ans. Des sollicitations nombreuses furent adressées à lord Rosebery pour obtenir de lui qu'il se représentât. Après quelque hésitation, il accepta la candidature que lui offrirent les délégués de la circonscription ouvrière de East Finsbury, en l'assurant qu'il n'aurait pas de campagne électorale à faire. Élu à une forte majorité, ses collègues le portaient de nouveau à l'ouverture de la session à la présidence. Le retour des libéraux au pouvoir l'obligea, au bout de quelques semaines, à donner sa démission.

Dans cette administration, la quatrième de M. Gladstone, l'opinion publique désignait lord Rosebery comme le ministre des Affaires étrangères nécessaire. Un vif étonnement, auquel s'ajoutait pour beaucoup une certaine inquiétude, se manifesta dans le public quand le bruit se répandit qu'il hésitait à reprendre ces fonctions. On cherchait les raisons. On raconta que, souffrant depuis quelque temps du manque de sommeil,

1. Aux électeurs de East London, 6 février 1892.

il était allé à Paris consulter un médecin célèbre pour savoir s'il pourrait supporter la fatigue des affaires. A son retour, au lieu de se rendre à Londres pour prendre part aux conférences préparatoires à la formation du ministère, lord Rosebery alla s'enfermer dans son château de Mentmore. Il accepta enfin, sur l'intervention même de la reine, a-t-on dit. Que ce détail soit exact ou non, il appréhendait d'entrer dans le cabinet en formation. Jamais il n'avait été en complet accord avec M. Gladstone au sujet de la politique étrangère, et il craignait de ne pouvoir donner à celle-ci l'impulsion vigoureuse qui lui paraissait nécessaire dans une administration où il devait avoir pour collègues sir William Harcourt et M. John Morley. Il voulait, avant d'y entrer, imposer ses conditions. Son concours était indispensable; force fut de se soumettre à ses exigences. L'article principal du programme du ministère était la réalisation du *home rule* pour l'Irlande. M. Gladstone, absorbé par cette idée, accorda à lord Rosebery la liberté qu'il réclamait pour la direction des affaires étrangères. Lord Rosebery s'était toujours montré opposé à l'abandon de l'Égypte; il travailla donc, au lieu de préparer l'évacuation, comme le réclamaient encore certains radicaux, à consolider l'occupation anglaise. Bien plus, il imposa à ses collègues des mesures préparatoires à une extension territoriale sur la côte orientale d'Afrique. Une compagnie de colonisation anglaise avait essayé de s'établir dans l'Uganda ; elle rencontra de nombreuses difficultés et demanda l'appui du gouvernement. L'avis presque unanime du cabinet était d'abandonner ce territoire; seul, lord Rosebery s'y opposait. Il menaça de se retirer si ses collègues persistaient dans leur opinion, et il fit prévaloir sa volonté. Dans le courant de 1893, un désaccord éclata entre l'Angleterre et la France au sujet de leurs possessions situées dans le bassin du Mékong supérieur. Grâce à l'attitude amicale de lord Rosebery, les négociations aboutirent à un accord satisfaisant pour les deux pays.

Représentant du gouvernement à la Chambre haute, lord Rosebery dut y défendre le *home rule bill* que la ténacité et l'éloquence de M. Gladstone avaient enfin arraché à la Chambre des communes. Toute son habileté devait fatalement échouer contre l'hostilité des pairs, dans une assemblée

où les libéraux, depuis la désastreuse scission de 1886, ne comptaient plus qu'une poignée de partisans. Peu de temps après l'échec du projet sur la réalisation duquel il avait fondé de si grandes espérances, M. Gladstone remettait sa démission entre les mains de la reine et abandonnait la conduite du parti libéral. C'est à lord Rosebery qu'échut sa glorieuse, mais lourde succession. Le 5 mars 1894, il abandonnait le portefeuille des Affaires étrangères pour les fonctions de premier lord de la trésorerie et de président du Conseil. C'était le plus jeune premier ministre, à l'exception de Robert Peel, qu'eût vu l'Angleterre depuis la grande réforme électorale de 1832. M. Gladstone avait cinquante-neuf ans quand il forma son premier ministère; Disraeli en avait soixante-trois lorsque pareil honneur lui échut; lord Rosebery n'avait pas encore quarante-six ans.

II

Avant de voir lord Rosebery dans son rôle de premier ministre et de chef de parti, il nous faut examiner les idées qu'il avait défendues jusqu'alors.

L'enseignement d'Eton et d'Oxford n'a pas, nous l'avons vu, laissé une forte empreinte sur l'esprit de lord Rosebery. Ses idées politiques ont bien plutôt pour origine les impressions laissées par le spectacle de l'Angleterre de 1870 à 1885, et les réflexions que ce spectacle lui a suggérées. Ce fut la vraie période de sa formation intellectuelle. A cette époque se produisirent en Angleterre des changements considérables. A l'intérieur, la puissance politique échappait aux classes supérieures pour passer aux classes populaires. La seconde réforme électorale de 1867 faisait sentir ses premiers effets quand lord Rosebery aborda la politique, et il prit part lui-même, à côté de M. Gladstone, à la campagne qui aboutit à une nouvelle extension de la franchise en 1884. A l'extérieur, la Grande-Bretagne, depuis plus d'un demi-siècle, dominatrice incontestée du monde, voyait s'élever rapidement de nouveaux empires, avides comme elle d'expansion, et qui se préparaient à lui disputer la suprématie politique et économique.

C'est devant un Congrès des sciences sociales que lord Rosebery a prononcé son premier grand discours[1]. Il y marquait nettement l'importance qu'avaient à ses yeux les questions ouvrières : « Je ne puis concevoir de sujets plus intéressants que ceux qui ont pour objet le bien-être de notre population ouvrière... Leur bien-être est une question vitale, parce que de la solution donnée à cette question dépendent la suprématie commerciale, la solidarité politique, l'existence même de notre Empire. » Bien que, depuis, il se soit laissé attirer plus particulièrement par les problèmes de la politique extérieure, les questions sociales n'ont jamais cessé de l'intéresser. La réforme de 1884 ne lui paraît pas la dernière étape dans la voie de l'extension de la franchise, et il ne s'effarouche pas des conséquences que doivent entraîner ces augmentations successives de la population électorale. « Les nouveaux électeurs ont formulé leurs nouveaux désirs et leurs nouvelles demandes... désirs qui me paraissent équitables et justifiés... Notre démocratie n'est pas une démocratie farouche, mais elle demande à être reconnue comme une démocratie ; elle veut que, l'ayant instituée, vous ne l'ignoriez pas, et que votre gouvernement issu du peuple soit un gouvernement par le peuple et pour le peuple[2] ». Or, les questions qui intéressent le plus ces nouveaux électeurs, issus de plus en plus des classes pauvres, sont celles qui ont trait directement à leur bien-être. Lord Rosebery, pendant qu'il était au Conseil de comté de Londres, n'a pas reculé parfois devant des solutions dont le caractère démocratique soulevait dans son entourage de nombreuses critiques. Il a fait quelque peu, à Londres, du socialisme municipal. Il ne semble pas qu'il l'ait regretté. Rappelant, quelque temps après qu'il l'eut quitté, l'œuvre du Conseil, il disait : « Après tout, ce que le Conseil de comté de Londres a fait pour vous-mêmes, pour vos demeures et pour votre confort, ne sera pas, pour l'historien, la plus grande partie de son œuvre. Je regarde comme la partie la plus importante de ses travaux l'influence qu'il a exercée sur la politique d'aujourd'hui et de demain quant aux questions

1. A Glasgow, 30 septembre 1874.

2. A Édimbourg, 12 mai 1892.

ouvrières[1] ». Les ouvriers ont témoigné à lord Rosebery leur reconnaissance de la manière la plus flatteuse. En 1893, alors qu'il était pour la seconde fois ministre des Affaires étrangères, une grève considérable éclata dans les charbonnages anglais ; il fut choisi par les ouvriers mineurs comme arbitre entre eux et les patrons.

C'est donc sans répugnance et sans une trop grande appréhension que lord Rosebery voit les aspirations des classes populaires. C'est aussi sans étonnement qu'il les voit demander à leur tour l'aide de la loi, comme l'ont fait si souvent les privilégiés d'autrefois, pour réaliser plus vite leurs désirs et leurs rêves. Mais, ici, elles se heurtent à des intérêts puissants qui trouvent un abri presque inexpugnable dans les vieilles formes de la constitution anglaise. La Chambre des lords, presque uniquement composée de membres héréditaires, est le refuge des forces de résistance aux mesures démocratiques ; par son droit de veto, elle peut empêcher, ou du moins retarder, les réformes nécessitées par les transformations sociales. Et il s'est produit un fait singulier et dangereux, que lord Rosebery a fort bien expliqué : « Chacune des réformes qui ont eu pour résultat de rendre plus puissant l'élément populaire aux Communes a eu pour contrepartie une diminution de l'élément populaire dans la Chambre des lords. Jusqu'à la dernière loi électorale de 1884, il y avait à la Chambre des lords une sorte d'équilibre entre conservateurs et libéraux... Mais, en 1886, cette Chambre a changé de caractère. La proposition du *home rule* pour l'Irlande aliéna à cette époque la presque totalité des derniers pairs libéraux ou whigs, et, depuis, l'équilibre des partis a été rompu à la Chambre des lords ; il n'y a plus, en face d'un nombre toujours croissant de tories et d'unionistes, qu'une poignée de libéraux[2]. » En sorte que « sous un gouvernement libéral nous avons deux Chambres », la Chambre des lords repoussant inexorablement tous les projets de loi qui lui viennent des Communes, et « sous un gouvernement conservateur nous n'avons plus qu'une Chambre[3] », les lords enre-

1. A Londres, Saint-James' Hall, 21 mars 1894.
2. A Bradford, 27 octobre 1894.
3. A Édimbourg, 17 mars 1894.

gistrant sans discussion les bills que la majorité de l'autre Chambre leur envoie. La constitution se trouve de la sorte faussée dans un de ses organes les plus importants. La nécessité s'impose donc de réformer la Chambre haute. Cette conviction, lord Rosebery l'a eue de bonne heure. Dès 1884, aussitôt après l'extension de la franchise, il déclarait que la Chambre des lords devait se réformer elle-même, si elle voulait éviter quelque jour un sort plus dur[1], et, en 1888, il présentait une résolution pour demander la création d'un comité chargé de faire une enquête « sur les réformes à introduire dans la constitution de la Chambre des lords [2] ». Il exposa ses idées dans un discours. Les pairs héréditaires n'auraient plus qu'un nombre de sièges déterminé, où ils enverraient des représentants choisis entre eux par élection; par contre, la règle constitutionnelle qui interdit aux pairs de siéger aux Communes serait abrogée. Enfin, un élément nouveau serait introduit dans la Chambre reconstruite : des pairs élus, soit directement par la population, soit au second degré par les Communes. Et pour éviter à l'avenir tout conflit insoluble entre les deux Chambres, celles-ci seraient appelées en cas de désaccord, sous la réserve de certaines conditions, à se réunir pour voter conjointement sur la question en litige. Cette proposition de lord Rosebery ne rencontra aucun succès auprès de ses collègues, et, lorsqu'il devint premier ministre, il trouva devant lui, intacte et toujours hostile, la même Chambre des lords.

Plus encore que les questions sociales et que les questions constitutionnelles, celle de la fédération impériale a passionné lord Rosebery. « Je puis dire du fond de mon cœur que la fédération impériale est la passion dominante de ma vie publique[3] », disait-il en 1888. Depuis lors, cette passion est allée toujours grandissant, au point qu'elle a fini par absorber presque entièrement son activité. Quand lord Rosebery est entré dans la vie politique, le parti libéral ne s'intéressait que fort peu aux questions coloniales. Ce parti avait fait

1. A Liverpool, décembre 1884.

2. 19 mars 1888.

3. A Leeds, 11 octobre 1888.

donner aux colonies de population blanche des institutions libérales grâce auxquelles elles s'étaient rapidement développées. Il croyait avoir assez fait pour elles, et laissait à leur instinct et à la connaissance de leur intérêt bien entendu le soin de décider la continuation de leur allégeance à la couronne. Qu'eût gagné la métropole à vouloir resserrer les liens qui les unissaient à elle? L'Angleterre se sentait assez forte pour repousser seule toute attaque et protéger son commerce. D'autre part, l'École de Manchester ne lui avait-elle pas enseigné que « le commerce ne suit pas le drapeau », et les faits ne venaient-ils pas chaque jour confirmer cette vérité?

Après 1870, cependant, un mouvement se dessina qui devait avoir en un quart de siècle, grâce aux changements politiques et économiques survenus pendant cette période dans le monde entier, une fortune inattendue. En 1868, un étudiant de l'Université de Cambridge eut l'idée, rare alors, de compléter son instruction par une visite aux possessions britanniques. Sir Charles Dilke rapporta de son voyage un livre dans lequel il rappelait à ses compatriotes l'existence d'un empire qu'ils paraissaient avoir oublié, d'une « Plus-Grande-Bretagne » où il avait rencontré, à son étonnement, à côté d'un profond sentiment d'autonomie, la persistance d'une loyauté fidèle envers la couronne, et le désir chez un grand nombre de colons de voir la mère-patrie prendre un intérêt plus actif au développement des terres lointaines peuplées par ses enfants. Quelques années plus tard, en 1875, un membre important et respecté du gouvernement libéral, M. W. E. Forster, appelait l'attention de ses concitoyens sur l'utilité de maintenir l'unité de l'Empire. « Ce qui est nécessaire à présent, — disait-il, — c'est de nous pénétrer nous-mêmes et de convaincre les colonies du désir que l'union doit durer, que l'Empire ne doit pas être brisé; c'est de remplacer l'idée de l'indépendance éventuelle, qui signifie la désunion, par celle de l'association sur des bases égales, qui signifie l'union, » et il entreprenait la fondation de la « Ligue pour la fédération impériale ». Lord Rosebery, nous l'avons vu, s'associa à cette œuvre au retour de son voyage en Australie. Il prit la parole à la réunion publique qui donna naissance à la ligue. « Cette réunion, dit lord Rosebery, me paraît devoir

marquer une date dans l'histoire de la Grande-Bretagne, parce qu'elle est la preuve que l'opinion publique s'éveille à ce qui sera une des questions les plus importantes de l'avenir... De deux parties du monde, de l'extrémité de l'Océan occidental et de l'extrémité de l'Océan du sud, deux grands Empires tendent les mains avec une loyauté passionnée vers le pays d'où ils sont issus. Si nous ne profitons pas de ce sentiment à présent, le temps viendra où nous le regretterons amèrement[1] ». Il lui paraissait que l'Empire britannique ne pouvait continuer à exister dans la position mal définie où il était. Les liens si lâches qui en rattachaient à la métropole les différentes parties devaient fatalement se détendre encore avec le temps, jusqu'à se dénouer tout à fait, si l'on n'y prenait garde. Le moment était venu de s'occuper de cette question. L'heure de la politique passive était passée.

Par malheur, nulle question politique n'offre peut-être de difficultés plus nombreuses et plus graves que celle-là, et lord Rosebery, pas plus que ceux qui s'y sont intéressés après lui, n'y a encore trouvé une solution pratique. A l'origine, il lui avait semblé possible d'introduire dans la Chambre des lords des délégués des colonies pour donner au Parlement métropolitain une apparence impériale. Il aperçut très vite les objections nombreuses qui empêchaient la réalisation de ce plan, et dont la principale était que les colonies elles-mêmes s'en désintéressaient complètement[2]. Lord Rosebery s'est contenté d'une solution d'attente, espérant de l'avenir la solution définitive. En 1887, une conférence coloniale réunit pour la première fois à Londres les hommes d'État de la mère-patrie et ceux des colonies autonomes. A cette conférence, la question même de la fédération ne fut pas abordée, on se contenta d'étudier en commun les moyens de défense de l'Empire. C'est de conférences analogues que, à défaut d'autres moyens, lord Rosebery espère voir sortir l'organisme fédéral futur. « J'ai toujours pensé que la fédération impériale a été inaugurée par la conférence coloniale de 1887... J'ai toujours cru depuis cette époque que la solution de la question qu'on appelle la fédé-

1. A Londres, 29 juillet 1884.
2. A Londres, 18 novembre 1884.

ration nationale ou impériale dépend du renouvellement ou de la continuation périodique de ces conférences... Leur tâche ne sera pas d'élaborer des statuts, mais de présenter des recommandations... et si quelque forme plus étroite de fédération doit jamais être réalisée, elle ne peut prendre naissance que dans des conférences de ce genre[1]. » Jusqu'à présent, au moins, lord Rosebery ne paraît pas croire davantage à la possibilité d'une union douanière impériale[2].

Une idée générale domine dans l'esprit de lord Rosebery. Il croit que, seule, une décentralisation étendue permettra à la Grande-Bretagne de résoudre toutes les questions actuelles : question sociale, question irlandaise, question de la fédération impériale[3] : « Je crois que la conservation de l'Empire ne peut pas être obtenue par la centralisation ; elle ne peut l'être que par la décentralisation. » Lord Rosebery n'a jamais été, il est vrai, un fanatique du *home rule*. Il ne s'est lancé dans cette lutte, qui devait être fatale au parti libéral, qu'à son corps défendant. Sa fidélité envers son chef l'a emporté en 1886 sur ses sentiments personnels ; il n'a pas voulu déserter au moment du combat suprême. Mais il croyait qu'il était nécessaire pour le bon renom de son pays d'apporter enfin quelque soulagement aux maux de l'infortunée Irlande. « C'est un reproche pour notre Empire, pour notre gouvernement et pour notre Parlement que, tandis que nous convoitons la moindre parcelle inoccupée du globe, il y ait encore au cœur même de notre Empire, et il y ait eu pendant sept ou huit siècles, un problème dont nous avouons l'existence, mais auquel il semble impossible que nous puissions jamais trouver une solution[4]. » Enfin et surtout, il voyait dans le *home rule* une extension du gouvernement local, l'aboutissement logique du mouvement de décentralisation qui va s'accentuant chaque jour. La Chambre des communes succombe sous le travail dont elle est chargée. Que de questions le Parlement de Westminster pourrait avantageusement abandonner à des corps locaux, tandis que, prenant enfin le caractère véritable qui lui appar-

1. A Londres, 15 novembre 1889 ; 1er mars 1893.
2. A Londres, 15 novembre 1889 ; à Manchester, 1er novembre 1897.
3. A Glasgow, 8 octobre 1890.
4. A la Chambre des lords, 7 septembre 1893.

tient, remanié, recevant une représentation élargie, envoyée de toutes les parties de l'Empire, il ne conserverait plus dans ses attributions, avec une sorte de juridiction suprême, que la connaissance des questions impériales, de celles qui intéressent au même degré tous les membres de la grande famille britannique.

III

Le choix de lord Rosebery pour succéder à M. Gladstone ne fut pas sans causer quelque surprise dans le monde politique, plus particulièrement parmi les radicaux qui forment l'extrême gauche du parti libéral. Sa puissance politique en Écosse, sa popularité auprès des classes ouvrières, lui assuraient sans doute une situation prédominante dans son parti, mais ses idées ne s'accordaient pas entièrement avec les principes traditionnels des libéraux, et sa fidélité à M. Gladstone ne suffisait pas à masquer les divergences d'opinion qu'il était facile aux clairvoyants d'apercevoir. Jusqu'où l'entraîneraient ses idées impérialistes? A beaucoup, lord Rosebery semblait être dans une voie dangereuse. N'avait-il pas déclaré, quelques mois plus tôt seulement, rappelant le merveilleux développement de l'Empire britannique au cours du dernier quart de siècle, que la période d'expansion ne lui paraissait pas encore close : « On dit que notre Empire est assez grand. Cela serait vrai si la terre était extensible; malheureusement, elle ne l'est pas, et nous sommes occupés, à l'heure actuelle, à nous créer pour l'avenir des droits sur les territoires encore vacants. Nous devons considérer, non pas nos besoins présents, mais nos besoins futurs. Nous devons nous souvenir que c'est une partie de notre responsabilité et de notre héritage de veiller à ce que le monde reçoive, autant qu'il sera en notre pouvoir, notre empreinte, et non celle d'une autre nation[1]. » En outre, sa qualité de pair devait être pour lui une gêne considérable. La grande force du parti libéral est

1. A Londres, au *Royal Colonial Institute*, 1er mars 1893.

à la Chambre des communes, et l'entrée de cette Chambre était interdite à lord Rosebery.

A peine la retraite de M. Gladstone connue, aux premiers bruits avant-coureurs du choix de lord Rosebery pour lui succéder, M. Labouchère avait écrit à M. Marjoribanks, le whip du parti libéral, pour l'informer que les radicaux n'accepteraient pas un pair comme premier ministre, et qu'ils regardaient les titres de sir William Harcourt à ce poste comme supérieurs à ceux de toute autre personne. Que se passa-t-il au juste? M. Gladstone indiqua-t-il à la reine lord Rosebery comme l'homme le plus apte à le remplacer [1]? Ou la reine choisit-elle d'elle-même? La seconde opinion paraît plus vraisemblable. La reine Victoria ne goûta jamais M. Gladstone, et les idées politiques de sir William Harcourt, demeuré obstinément fidèle aux vieux principes libéraux, devaient lui causer plus d'appréhension que celles de lord Rosebery. Quoi qu'il en soit, le 5 mars 1894, lord Rosebery prêtait serment à la reine comme premier ministre. Le parti libéral tout entier acceptait ce nouveau chef, et sir William Harcourt consentait à remplir sous ses ordres les fonctions de leader à la Chambre des communes.

Lord Rosebery conserva dans son ministère ses collègues du ministère Gladstone. Dans une réunion des membres du parti tenue au Foreign Office le jour de la rentrée du Parlement, il annonça qu'il ne ferait pas de déclaration formelle relativement à la politique du nouveau gouvernement : « Nous sommes aujourd'hui ce que nous étions hier. Il n'y a aucun changement dans notre programme ; il n'y a qu'un changement des plus désastreux dans les hommes. Ce qui est arrivé se borne à ceci : en une semaine nous avons perdu notre chef, mais ses seize collègues demeurent et ils sont tous décidés à continuer la politique qu'il leur avait tracée [2]. » Le soir du même jour, il déclarait de nouveau à la Chambre des lords qu'il acceptait le programme tout entier de M. Gladstone. Cependant, parmi les mesures énumérées dans le discours du trône comme devant être soumises au Parlement au cours de

1. A Manchester, le 26 juin 1886, il avait signalé en lui « l'homme de l'avenir ».

2. 12 mars 1894.

la session, aucun projet de *home rule* pour l'Irlande ne figurait. Aux critiques que lui adressa l'opposition à ce sujet, lord Rosebery répondit sans ambages qu'il croyait, comme le marquis de Salisbury, le chef de ses adversaires, qu'avant que le *home rule* irlandais pût être présenté de nouveau avec quelque chance de succès au Parlement, il fallait que l'Angleterre, « membre prédominant de l'association des trois royaumes, fût convaincue de la justice de cette mesure ». Cet aveu souleva une explosion de colère parmi les radicaux et les Irlandais alliés du parti libéral. Ils accusèrent lord Rosebery d'abandonner délibérément la cause du *home rule*, et le premier ministre fut obligé, quelques jours plus tard, de commenter sa pensée pour l'atténuer [1], afin de ne pas perdre l'appui des nationalistes, indispensables à sa majorité. Commencée sous de si fâcheux auspices, l'administration de lord Rosebery ne promettait guère d'être brillante. Au sein même du cabinet, deux clans se formèrent. D'un côté, le premier ministre, ayant pour unique appui, ou à peu près, M. Asquith, jeune politicien de talent et d'avenir; de l'autre, les vieux lieutenants de M. Gladstone : sir William Harcourt, John Morley, Campbell-Bannerman. Ceux-ci, attentifs surtout aux questions de politique intérieure, désiraient faire aboutir les réformes démocratiques et donner satisfaction à l'Irlande, tandis que lord Rosebery, attiré par la politique étrangère, tendait de plus en plus à faire dériver vers elle l'activité du pays. En dépit des résistances de ses collègues, il leur imposait la proclamation du protectorat sur l'Uganda. Par contre, sir William Harcourt, chancelier de l'Échiquier, introduisait dans son budget, malgré les répugnances de son chef, dit-on, cette fameuse réforme des droits de succession dont il profitait pour introduire ouvertement l'impôt progressif dans le système fiscal anglais, et qu'il présentait à la nation comme la réserve financière destinée à fournir les ressources pour réaliser les grandes réformes démocratiques futures.

Le gouvernement voyait peu à peu s'affaiblir sam ajori té aux Communes. Lord Rosebery essaya en vain de ranimer l'enthousiasme des libéraux et d'unir les diverses fractions

1. A Édimbourg, 17 mars 1894.

du parti en leur présentant comme la réforme nécessaire la plus urgente la réforme de la Chambre des lords[1]. Le 22 juin 1895, après une série de votes sur des questions secondaires où le gouvernement avait été mis en minorité, il remettait sa démission à la reine. Son administration avait duré seize mois à peine.

Un mois après, se faisaient les élections générales. Lord Rosebery donna à son parti pour cri de ralliement la réforme de la Chambre haute. Il demandait aux libéraux de la mettre au premier plan, sans rétracter aucun de leurs anciens engagements, sans oublier leur promesse de la constitution d'un Parlement pour l'Irlande, du désétablissement des Églises nationales d'Écosse et du pays de Galles, de la lutte contre l'alcoolisme. Mais l'apparence même de l'union, si difficilement maintenue tant que le parti était resté au pouvoir, avait disparu depuis le jour où il avait été rejeté dans l'opposition. Lord Rosebery ne réussit pas à convaincre sir William Harcourt ni M. John Morley de la nécessité de la campagne contre les lords. Dans ces conditions, les libéraux ne pouvaient espérer le succès; les élections furent pour eux une désastreuse défaite.

Gêné par sa dignité de pair pour exercer ses fonctions de chef pendant qu'il était au pouvoir, lord Rosebery le fut bien davantage quand il se trouva dans l'opposition. Tenu éloigné du champ de bataille, incapable de suivre de près la lutte, il se trouvait obligé de laisser une plus grande latitude encore à son représentant aux Communes, sir William Harcourt. Celui-ci, par la force des choses, devenait de plus en plus le chef apparent du parti. Les divergences initiales ne pouvaient aller qu'en s'accentuant. Le moment devait venir où lord Rosebery, réduit aux fonctions de chef honoraire, ou à peu près, ne pourrait plus continuer à accepter une situation chaque jour plus pénible pour son amour-propre. La réapparition inattendue de M. Gladstone sur la scène politique lui fournit l'occasion cherchée depuis quelque temps déjà de faire une retraite honorable.

Pendant les derniers jours de son ministère, lord Rosebery

1. A Bradford, 27 octobre 1894.

avait reçu d'Asie Mineure des nouvelles inquiétantes : les Musulmans se livraient impunément en Arménie à la chasse contre l'infidèle, brûlant, tuant, violant sous les yeux mêmes des autorités turques qui présidaient aux massacres avec une paternelle bienveillance. Lord Rosebery avait adressé des observations au sultan, mais il avait abandonné le ministère avant d'avoir eu à décider la conduite à tenir. En 1896, les massacres, un instant ralentis après les premières représentations des puissances, recommencèrent plus violents encore que l'année précédente. Aux cris de détresse, aux appels de secours poussés par les Arméniens, un frisson de pitié avait secoué l'Europe, mais aucune nation ne paraissait décidée à leur prêter une aide efficace, et les cabinets européens se contentaient de faire des menaces platoniques au sultan. Lord Salisbury n'osait pas agir seul, et lord Rosebery, tout en se plaignant que le gouvernement n'eût pas fait tout ce qui était en son pouvoir, reconnaissait que le temps des croisades était passé, qu'une intervention isolée de l'Angleterre était dangereuse, et que l'entente entre les grandes puissances, si difficile qu'elle fût à réaliser, était le seul moyen de mettre le Turc à la raison.

Subitement, au milieu du silence de l'Europe retombée dans son indifférence, une voix éloquente s'éleva, qui reprochait au « grand assassin » ses infâmes cruautés et demandait à ses compatriotes de prendre en mains, seuls s'il le fallait, la cause des opprimés. C'était la même voix qui, vingt ans plus tôt, avait soulevé l'indignation de ses concitoyens au récit des « atrocités bulgares ». La divergence de vues entre M. Gladstone et lord Rosebery était trop grande pour pouvoir être conciliée; le dernier se retira devant son ancien chef. Le 6 octobre, lord Rosebery écrivait au principal whip du parti libéral : « Le cours récent des événements fait une nécessité d'éclaircir les choses. Je me trouve en dissentiment avec une masse considérable du parti libéral et en conflit d'opinion avec M. Gladstone qui doit nécessairement exercer toujours une autorité suprême dans le parti, tandis que je ne reçois que de rares personnes un faible soutien... Cette question est au-dessus des considérations personnelles. Si je parle, je dois parler suivant mon opinion. Dans ces conditions, il vaut

mieux pour le parti et pour moi-même que je ne parle pas comme chef[1]. »

La raison donnée par lord Rosebery pour motiver sa retraite n'était que le prétexte cherché depuis longtemps. Après les dernières élections générales, il avait remis sa démission à ses collègues, « pour qu'ils pussent s'en servir quand ils jugeraient que l'unité du parti le rendrait nécessaire[2] ». Les vrais motifs de sa retraite, il les a fait connaître — au moins en partie — au public : « Je ne prétends pas que ma démission ait pour cause unique la différence d'opinion qui existe entre moi et d'autres membres du parti au sujet de la question arménienne. Ce n'est là, somme toute, que le dernier acte d'une série d'incidents. Je ne crois pas que vous ayez pu jamais vous rendre entièrement compte de la position d'un chef du parti libéral qui est en même temps un pair. Il est, parlementairement parlant, presque impuissant et sans appui. Il est enfermé dans une assemblée perpétuellement hostile, avec une seule poignée de fidèles. Sa voix, dans les circonstances les plus favorables, ne peut être entendue dans la Chambre des communes, le siège de la puissance, qu'à travers la bouche d'un autre. Au moment d'une élection générale, quand sa fortune et son avenir aussi bien que ceux de son parti sont en jeu, il est condamné au silence absolu... Un homme dans cette situation n'a aucune chance de réussir dans la direction du parti libéral, à moins qu'il ne reçoive un soutien, une loyauté, une coopération exceptionnels du parti, à l'intérieur du Parlement et au dehors, pour compenser ses propres insuffisances... Des difficultés intérieures, je dirai qu'elles n'étaient pas moindres que les difficultés extérieures... Je ne pouvais parler aux Communes que par intermédiaire, et il est bien difficile, sinon presque impossible, de trouver l'espèce particulière de jumeaux politiques qui peuvent agir d'accord comme leader de la Chambre des lords et leader de la Chambre des communes, quand le pair est premier ministre et que l'autre ne l'est pas ». Le sacrifice était pénible; serait-il du moins utile au parti? Lord Rose-

1. Lettre à M. Ellis, 6 octobre 1896.

2. A Édimbourg, 9 octobre 1896.

bery n'avait que peu d'illusions à cet égard : « Je souhaite que ma démission ramène l'union parmi vous. Si elle ne vous unit pas, le sacrifice aura été fait en vain. Je me permettrai de vous donner un conseil : choisissez votre chef avec toute la précaution, tout le soin, toute la délibération possible. Quand vous l'aurez choisi, serrez vos rangs autour de lui et suivez-le, car un parti uni derrière un chef inférieur est plus fort qu'un parti désuni derrière le chef le plus habile qui se puisse trouver[1] ».

Le conseil de lord Rosebery ne devait pas être suivi. Sir William Harcourt fut proclamé chef du parti libéral. Il fut victime, de même que son prédécesseur, des dissensions intérieures du parti. Après deux ans à peine d'exercice, il se démettait à son tour, en février 1899, de ses fonctions de leader, dans lesquelles sir Henry Campbell-Bannerman était appelé à lui succéder.

IV

Lord Rosebery emportait dans sa retraite une popularité qui ne l'avait pas abandonné. Parmi les libéraux, beaucoup espéraient que son absence ne serait que temporaire. Lord Rosebery l'espérait aussi, sans doute, et peut être comptait-il sur la nécessité où seraient les libéraux d'avoir recours à lui pour leur imposer sa volonté. C'était une illusion : il allait être entraîné peu à peu loin de ses anciens frères d'armes. Des circonstances extérieures hâtèrent l'évolution qui depuis longtemps déjà se faisait dans ses idées.

Retiré de la lutte politique, lord Rosebery essaya de se faire une place au dehors et au-dessus des partis. Il devint « l'orateur de l'Empire ». Délivré de la contrainte que lui imposait sa situation de chef du parti libéral, il s'abandonna complètement à ce sentiment d'impérialisme que l'âge et la pratique des affaires n'avaient fait qu'accentuer en lui. La mort de M. Gladstone, au printemps de 1898, enleva le dernier obstacle moral qui pouvait le retenir encore. Tant que

1. A Édimbourg, 9 octobre 1896.

son vieux chef vivait, un sentiment de gratitude l'empêcha, sans doute, de l'affliger par une exposition trop nette de ses nouvelles idées, dont le résultat, pour tout homme clairvoyant, devait être une scission nouvelle dans le parti libéral.

Au commencement de 1899, lord Rosebery, s'adressant aux libéraux, prit pour sujet de son discours la nécessité de rétablir l'union dans le parti ; mais si le parti, disait-il, voulait reconquérir la victoire, il lui fallait tenir compte du courant d'idées impérialistes. « Jusqu'à ce que le parti libéral se retrouve tel qu'il était avant 1886, — reconstitué sous une forme ou sous une autre, — ou jusqu'à ce qu'un nouveau parti se soit créé qui renfermera tous les éléments qui existaient dans le parti libéral avant 1886, vous ne retrouverez jamais cette prédominance qui semblait être, quand j'abordai la vie politique, l'apanage du parti libéral. Mais un changement important s'est produit, non pas seulement depuis 1886, mais antérieurement même à cette date, qui a affecté l'ancien parti libéral, aussi bien que l'ancien parti conservateur, et qui a matériellement changé l'aspect de la politique britannique. C'est ce sentiment d'une fierté plus grande de l'Empire, qu'on appelle l'impérialisme... Si l'ancien parti libéral, tel qu'il était avant 1886, doit revivre, ou si un nouveau parti doit s'édifier sur ses ruines, une idée doit dominer dans l'esprit de ceux qui dirigeront ce mouvement : l'idée de l'impérialisme[1]. » Peu de temps après, faisant un pas de plus, il disait : « Ni Hansard, ni Dodd, ni le speaker ne connaissent encore de parti qui s'intitule libéral-impérialiste. Cependant, je crois — dans dix ans, peut-être, vous vous rappellerez ma prophétie — que le parti libéral-impérialiste présidera un jour aux destinées de ce pays[2]. » Les paroles fatales étaient prononcées ; la séparation définitive n'était plus qu'une question de temps.

Quelques jours avant ce discours demeuré célèbre, les petites Républiques sud-africaines, harassées par la politique impérieuse de M. Chamberlain, perdant confiance dans l'appui qu'elles avaient espéré trouver auprès du parti libéral pour

1. A Londres, *City liberal Club*, 5 mai 1899.

2. A Bath, 27 octobre 1899.

soutenir la justice de leur cause, jetaient fièrement le gant à l'Angleterre. Le lendemain de la réception de cet ultimatum inattendu, lord Rosebery indiquait à la nation la conduite qu'elle devait tenir : « Un ultimatum, qui est une véritable déclaration de guerre, nous a été adressé par la République sud-africaine. En face de cette attaque, la nation, je n'en doute pas, resserrera ses rangs et renverra à une époque plus convenable les querelles de parti [1]. » Dès le début, il caractérisait cette guerre comme devant être pour l'Angleterre une grande guerre, parce qu'elle était une lutte pour la prédominance de race dans l'Afrique du Sud ; parce que, aussi, pour la première fois, des troupes de toutes les parties de l'Empire allaient combattre côte à côte sous les plis de l'Union Jack pour affirmer à la face du monde entier la suprématie de la race impériale [2].

L'attitude agressive de M. Chamberlain avait soulevé de vives protestations de la part des vieux membres du parti libéral, mais la masse même du parti était hésitante. L'ultimatum des Républiques fit cesser toute hésitation : l'Empire tout entier se groupa autour du drapeau national. Pour profiter de l'enthousiasme soulevé, lord Salisbury décida, sur le conseil de M. Chamberlain, d'avancer les élections générales, qui eurent lieu au mois de septembre 1900. Elles surprirent le parti libéral en plein désarroi. A l'aile gauche, de vieux libéraux comme sir William Harcourt, John Morley, James Bryce, protestaient contre l'origine même de la guerre, la déclaraient injuste et demandaient qu'un accord sur des bases équitables y mît fin le plus tôt possible. A l'aile droite, un groupe dirigé par sir Edward Grey, sir Henry Fowler, M. Haldane [3], qui, prétendait-on, prenaient leur mot d'ordre auprès du chef retiré, lord Rosebery, soutenait le gouvernement. Hésitant, craignant par une attitude trop nette de provoquer une rupture définitive à un moment aussi inopportun, le chef du parti libéral, sir Henry Campbell-Bannerman, louvoyait. Ce fut ce moment que lord Rosebery choisit pour apporter son adhésion aux idées soutenues par l'aile droite du parti [4]. Grâce à l'énergie

1. Lettre publique du 11 octobre 1899.
2. A Bath, 27 octobre 1899.
3. Ce groupe a fondé au mois d'avril 1900 le *Liberal imperial council.*
4. Lettre à M. Hedworth, 22 septembre 1900.

de sir Henry, les élections de 1900 ne se transformèrent pas en déroute pour le parti libéral ; l'opposition ne perdit pas de siège; sa situation cependant était encore plus mauvaise qu'auparavant, par suite de l'aggravation de ses dissensions intérieures. Sir Henry comprit la nécessité de mettre enfin lord Rosebery en demeure de se décider : rompre définitivement ou rentrer dans le giron du parti libéral. « A notre grand regret, dit-il, lord Rosebery s'est retiré il y a quatre ans de la vie publique. Aucun de nous n'a jamais compris exactement pourquoi. Le désir du parti libéral à cette époque était de le voir demeurer à sa tête. Depuis, les libéraux ont toujours désiré le voir revenir au milieu d'eux. Notre politique envers lui est la politique de la porte ouverte. La porte est toujours restée ouverte pour le retour de lord Rosebery[1]. » Cet appel demeura sans réponse.

Depuis lors, le parti libéral s'est de plus en plus désorganisé. S'abritant derrière la popularité de lord Rosebery, les partisans du nouvel impérialisme libéral ont essayé de miner l'autorité de sir Henry. La netteté de ce dernier, qui, abandonnant enfin une hésitation dangereuse, a revendiqué hautement les vieux principes du parti libéral, a fait avorter le complot. Le parti tout entier a adhéré au vote de confiance décerné à son chef[2]. Lord Rosebery, hors d'Angleterre à ce moment, ne s'était pas prononcé pendant cette dernière crise; mais, au lendemain de la réconciliation, plus apparente, sans doute, que réelle, il a cru devoir proclamer les causes profondes de l'impuissance du parti libéral. « Les libéraux ne pourront redevenir forts que lorsqu'ils auront pris parti sur les questions impériales qui sont en ce moment liées à la guerre. L'Empire britannique tout entier a pris parti pour la guerre, et quelle est l'attitude du parti libéral? C'est la neutralité et la liberté des opinions à ce sujet. Eh bien, je déclare que c'est une attitude insoutenable... Il y a une école, aveugle à mon sens au développement du monde, qui se déclare hautement insulaire. Il y en a une autre qui adopte comme premier article de sa profession de foi la responsabilité et la

1. Sir Henry Campbell-Bannerman à Dundee, 15 novembre 1900.

2. 9 juillet 1901.

conservation de notreEmpire libre et bienfaisant. Le parti ne peut absolument pas contenir ces deux écoles et être en même temps un instrument efficace... [1] »

V

Nous avons vu ce qu'a été la carrière de lord Rosebery. Le moment est venu d'essayer de pénétrer l'homme lui-même pour marquer ensuite où il en est aujourd'hui, quelles sont ses visées et ses espérances.

Peu d'hommes politiques ont joui d'une popularité semblable à celle de lord Rosebery. Choyé par l'aristocratie, applaudi par le peuple, il a été l'homme de la cour et de la ville. Nul n'est mieux accueilli que lui dans le grand monde. Pendant son passage au ministère en 1886, alors que la comtesse de Rosebery vivait encore, les réceptions de Lansdowne House furent vite célèbres et devinrent le centre des réunions mondaines du parti libéral. Il est aussi populaire dans l'East End que dans le West End, et les victoires remportées par ses chevaux au Derby, en 1896 et en 1897, ont été applaudies avec le même enthousiasme par toutes les classes de la population. Vrai grand seigneur, lord Rosebery est aussi simple et affable avec les humbles et les pauvres qu'avec ses égaux, et son accueil courtois, son sourire bon enfant lui ont gagné la sympathie de plus d'un radical de faubourg. Esprit fin, délicat, ouvert à toutes les curiosités intellectuelles, il est peu de problèmes qu'il n'ait abordés, peu d'opinions qu'il ne se soit efforcé de comprendre. Artiste, il aime à s'entourer de belles choses, tableaux de maîtres, tapisseries anciennes, œuvres d'art de tous temps et de tous pays. Orateur, ses discours, qu'égaye de temps à autre une pointe d'humour joyeuse, sont toujours d'une forme excellente et d'une extrême simplicité. Rarement il se laisse entraîner à l'emphase, mais rarement aussi il rencontre la grande veine d'éloquence qui entraîne et subjugue les auditeurs. Il aime mieux faire appel au

1. Manifeste du 17 juillet 1901.

raisonnement qu'à la passion : il est bien plus *debater* qu'orateur populaire. Il a cependant le don qui, dès les premières paroles, met l'orateur en communication sympathique avec son auditoire : sa voix, qui n'a pas un fort volume, a une très grande souplesse, et son timbre clair et musical lui permet d'être entendue même dans les plus grandes salles. Écrivain à ses heures, il a publié des essais sur Pitt le jeune, Robert Peel et Napoléon. Ce n'est pas en historien professionnel qu'il a abordé l'étude de Pitt et de Peel ; c'est en homme d'Etat, curieux d'examiner de près quelques-uns de ses prédécesseurs sur la scène politique, et qui veut tirer de la connaissance de leur vie et des difficultés au milieu desquelles ils se sont débattus des enseignements pour lui-même et pour ses contemporains. Son dernier ouvrage sur Napoléon à Sainte-Hélène a été moins heureux ; il n'a pas su mettre en lumière la vraie physionnomie de son héros, mais, avec une sincérité courageuse, il a flétri l'indigne conduite des geôliers de l'Empereur.

Comment un homme doué d'aussi nombreuses qualités a-t-il si complètement échoué comme chef de parti? Faut-il croire que son échec a été dû uniquement à des circonstances extérieures : à sa qualité de membre de la Chambre des lords, aux ambitions personnelles qui s'agitaient autour de lui? Son insuccès n'a-t-il pas été dû plutôt à une cause plus profonde et qui réside en lui-même? Parlant des qualités de M. Gladstone, lord Rosebery a mis en évidence deux traits qui le distinguaient particulièrement, « l'infinie variété et la multiplicité des questions qu'embrassait son esprit, curieux de toutes les choses intellectuelles, — et son énorme pouvoir de concentration[1] ». La première de ces qualités, son disciple la possède également à un rare degré; mais la seconde, indispensable à un chef de parti, lui a fait défaut. L'esprit critique domine toujours en lui ; au moment où le chef pour entraîner ses troupes doit s'abandonner un instant lui-même à la passion, lui conserve son sang-froid et ses facultés d'analyse. « Les Anglais, a dit Pitt, aiment un homme d'État qu'ils comprennent ou croient comprendre[2] ». Malgré sa popularité,

1. A la Chambre des lords, 1898.

2. *Pitt*, p. 51.

lord Rosebery n'a pas été compris de la masse; c'est que, comme le remarque un de ses critiques[1], les différences sont considérables qui distinguent lord Rosebery de l'Anglais moyen. Celui-ci est « homme d'action, il est doué d'une poésie sentimentale inconsciente, mais n'a que peu de sentiment artistique; il est d'esprit positif et rempli de préjugés. Lord Rosebery, au contraire, possède à un degré extrême le tempérament critique ».

De ses insuffisances comme chef de parti, lord Rosebery a-t-il conscience? Hier encore, il affirmait de nouveau sa volonté de ne pas redescendre dans l'arène de la politique active : « Je crois qu'il y a une place utile et peu convoitée dans la politique pour quelqu'un qui a occupé des fonctions élevées et qui n'a aucun désir de les occuper de nouveau. Je crois qu'il y a une place d'où l'on peut dire tout ce qu'on pense avec une indépendance absolue[2]. » C'est de cette « place » isolée qu'il prétend prêcher aux libéraux le nouvel évangile impérialiste. A dire vrai, il espère bien cependant voir se grouper autour de lui ceux que convertira sa parole : « Pour le présent, au moins, je dois labourer seul mon sillon. C'est mon sort, agréable ou non; mais, avant que j'arrive au bout de mon sillon, il est possible que je ne sois plus seul[3]. » Le désir de former un parti libéral-impérialiste n'a fait que s'accentuer en lui; pour y arriver, il n'hésite pas à conseiller au parti libéral de rejeter de son sein « tous les éléments antinationaux qu'il renferme », et de rappeler à lui « ces libéraux-unionistes qui sont plus libéraux que quelques-uns de leurs représentants, et qui ne croient pas avoir perdu le droit de s'appeler libéraux, ou que leur fonction consiste uniquement à soutenir un gouvernement tory. »

Lord Rosebery a certainement raison lorsqu'il dit au parti libéral que ce serait une aveugle folie de ne pas tenir compte du sentiment d'impérialisme qui s'est développé peu à peu en Angleterre au cours de ce quart de siècle. Ce sentiment a des sources profondes. Il doit sa naissance à la crainte vague

1. Norman Hapgood, *Contemporary Review*, février 1897.

2. Manifeste du 17 juillet 1901.

3. A Londres, *City liberal Club*, 19 juillet 1901.

qui s'est emparée de la population anglaise à la vue de la croissance rapide de quelques grands Empires en ces dernières années[1]. Dans leur émoi, les Anglais de la métropole se sont tournés vers leurs frères puînés du Canada et de l'Australie, si longtemps laissés à leurs propres forces. Invoquant cet orgueilleux sentiment de race qui lie comme une chaîne indestructible tous ceux qui se parent du titre d'Anglo-Saxons, ils leur ont demandé de se joindre à eux pour défendre la suprématie anglo-saxonne menacée. « La conservation de l'Empire britannique » doit être aujourd'hui un des principaux articles du programme de tout parti politique.

Lord Rosebery a raison aussi lorsqu'il invite les libéraux à prêter plus d'attention à la politique extérieure de l'Angleterre, et lorsqu'il déclare que cette politique ne peut plus être qu'une politique coloniale. « Notre grand Empire nous a tirés pour ainsi dire par les basques de notre habit hors du système européen, et, quoique, avec notre grande prédominance, notre influence morale et notre puissante flotte, avec nos traditions en Europe et notre volonté de maintenir la paix sur le continent, nous ne puissions jamais nous retirer entièrement du système européen, nous devons reconnaître que notre politique étrangère est devenue une politique coloniale et est en réalité dictée de nos jours beaucoup plus des extrémités de l'Empire que de Londres même[2] ». C'est pour cette raison qu'il a si souvent demandé que la politique étrangère fût placée en dehors des luttes de partis et que le Foreign Office fût « neutralisé ».

Lord Rosebery a-t-il également raison lorsqu'il déclare que le libéralisme des Gladstone et des Bright a fait son temps ? Ce libéralisme a réalisé, il est vrai, les réformes constitutionnelles pour lesquelles il avait été créé. Le parti libéral a été l'ouvrier qui de l'Angleterre aristocratique d'hier a fait l'Angleterre démocratique d'aujourd'hui. Mais ne lui reste-t-il donc plus rien à accomplir? N'est-ce pas à lui que revient naturellement la tâche de cette réforme de la Chambre des lords à laquelle lord Rosebery attachait, il y a peu de temps encore, une si grande importance? N'est-il pas désigné pour

1. Voir le discours de lord Rosebery à l'université de Glasgow : *Questions of Empire*, 16 novembre 1900.

2. A Londres, au *City liberal Club*, 1893.

diriger l'œuvre législative qui se prépare, plus difficile peut-être que celle qu'il a déjà accomplie? La démocratie arrivée au pouvoir veut user de la force qu'elle a conquise pour hâter la réalisation de ses désirs et de ses rêves. « La politique du présent et plus encore la politique de l'avenir, a dit lord Rosebery, sera la politique des pauvres[1]. » Les passions soulevées par la guerre s'éteindront, l'enthousiasme pour l'impérialisme diminuera, mais dans l'Empire tout entier, partout, fortes de leur puissance, les classes ouvrières réclameront la solution des questions économiques et politiques, et le rôle de l'homme d'État à venir sera de les guider dans l'exercice dangereux du pouvoir.

Lord Rosebery n'oublie pas sans doute les réformes intérieures qui restent encore à effectuer, mais elles n'occupent plus la première place dans ses préoccupations. Il a perdu sa foi dans la démocratie. Il n'a pas échappé au changement de caractère que presque toujours l'âge amène avec lui et qu'il décrivait avec une si grande clairvoyance il y a quelque vingt ans : « Il est facile au printemps de la vie, quand on se sent plein de vigueur et d'énergie, d'être attaché aux principes libéraux. Le temps de la lassitude vient à mesure qu'on avance en âge, que le pouls bat plus lentement, et que nous devenons de simples politiciens de cabinet. J'espère sincèrement, si je dois vivre de nombreuses années, que je ne serai jamais un apostat de cette cause[2]. » L'âge est venu, et, si lord Rosebery ne renie pas encore ouvertement les principes du libéralisme, il s'est engagé sur la route qui conduit à l'apostasie. Il ne s'intitule plus fièrement comme jadis « un libéral sans épithète[3] »; il est devenu « libéral-impérialiste ». Son impérialisme d'aujourd'hui n'est même plus celui qu'il défendait autrefois, alors qu'il reconnaissait la presque impossibilité d'unir en un organisme centralisé les membres épars de l'Empire, et déclarait que les liens de sentiment étaient plus forts que toutes les combinaisons constitutionnelles que pourraient inventer les hommes d'État. Il en est arrivé à regarder

1. A Glasgow, 8 octobre 1890.

2. A Dundee, 1881.

3. A Édimbourg, 29 juin 1885.

avec complaisance la guerre sud-africaine. « Ce que cette guerre a fait, si elle n'a rien fait d'autre, c'est de prouver que l'Empire est une réalité, qu'il a la solidité et la cohésion d'un roc, et qu'il ne se compose pas seulement de membres épars autour du monde... Si, avec tous nos revers, nous avons acquis seulement la preuve que notre Empire est un empire uni, et par suite sera à l'avenir un facteur dominant dans la balance du monde, nous avons tiré un bénéfice suffisant de la guerre[1]. »

Aucune adhésion formelle n'est encore venue du parti libéral à lord Rosebery, mais il en viendra sans aucun doute. Une scission nouvelle est fatale. Le parti compte dans son sein des hommes qui pensent comme lord Rosebery, qui sont comme lui des impérialistes militants; mais la masse du parti, quoique affectée aussi par le sentiment impérialiste, redoute le caractère belliqueux que lui donnent la plupart de ses défenseurs, et elle craint de voir l'Angleterre, entraînée de plus en plus dans la politique mondiale, négliger les réformes sociales que les libéraux prétendent maintenir au premier plan de leur programme. De cette scission qui se consommera, lord Rosebery aura été le principal artisan.

Le parti libéral verra encore plusieurs des siens l'abandonner, mais il continuera de vivre, après s'être modifié sans doute. Lui seul peut réaliser les réformes démocratiques dont il a été l'initiateur. Ce qui lui manque, pour le moment, c'est un chef jeune, croyant aux réformes qui s'imposent et capable d'inspirer confiance aux masses populaires. Certains voient déjà ce chef en M. Asquith, qui semble peu désireux de continuer avec les libéraux-impérialistes le flirt dangereux auquel il a failli succomber.

Quant à lord Rosebery, il inclinera fatalement de plus en plus vers les idées conservatrices. C'est lui qui aurait dû reconstituer le parti libéral en lui donnant un programme rajeuni, mais principalement établi sur les idées démocratiques dont ce parti ne peut s'écarter sans se condamner lui-même à mort; il s'est laissé séduire par le mirage de l'impérialisme. Il faut souhaiter qu'il conserve de l'Empire la conception qu'il

1. A Chatham, 23 janvier 1900.

en avait, il y a peu de temps encore. Elle est préférable à celle qu'en a M. Chamberlain. Pour celui-ci, l'Empire n'est au fond qu'un trust gigantesque qui permettrait à la race anglo-saxonne de s'assurer la suprématie économique sur le monde entier. Suivant lord Rosebery, « l'Empire ne peut pas être seulement regardé comme un moyen pour peindre en rouge[1] la plus grande partie possible de la carte du monde, ou comme un simple emporium commercial. Les Empires fondés uniquement sur le commerce doivent fatalement tomber en poussière, mais l'Empire britannique est sacré parce qu'il est le plus noble exemple connu jusqu'à ce jour de l'espèce humaine d'un gouvernement libre, juste, et aisément adaptable à des conditions diverses[2]. » Ces idées du noble lord semblent bien éloignées de celles de M. Chamberlain, et pourtant, si l'alliance des libéraux-impérialistes et des libéraux-unionistes se fait, comme le désire lord Rosebery, il n'est pas impossible qu'il se retrouve un jour dans un « ministère impérialiste » à côté de son ancien collègue, M. Chamberlain, transfuge comme lui du parti libéral. Pareille aventure serait redoutable pour lord Rosebery : dans une semblable association, c'est vainement qu'il se flatterait de pouvoir être le chef. Il n'est pas de trempe assez forte pour résister à l'âpre volonté de l'homme qui n'a pas hésité, pour réaliser cette fédération impériale, sur laquelle il a voulu fonder sa gloire, à mettre en action la devise de Bismarck : « Par le fer et par le sang. »

ACHILLE VIALLATE

1. Le rouge est la couleur dont les cartographes anglais se servent pour indiquer les colonies et les possessions anglaises.

2. A Édimbourg, 22 octobre 1898.

LE GAMIN TENDRE

I

Dans la cour de l'hôtel, le ballon vola, jeté vers un mur. Il y rebondit, et trois petites filles, vêtues de rose, le poursuivirent de mots anglais.

Pour l'attraper, elles luttèrent corps à corps, mêlant des jambes mignonnes et des bras nus, tandis qu'auprès d'elles, un jeune homme souriait, heureux comme un adolescent peut l'être lorsqu'il joue avec des enfants jolies, un soir d'été, dans les montagnes où le vent qui glisse apporte la fraîcheur des neiges.

A l'angle d'un bosquet, sur le chemin qui tourne, un omnibus parut, jaune, large, hissé par deux chevaux. Il s'arrêta au perron : une femme sortit de la voiture, puis un homme âgé, puis un autre, le mari, sans doute, car il surveilla le transport des malles.

— Eh! Jean, viens jouer...

Les fillettes entouraient leur ami : de nouveau, contre le mur, il jeta le ballon, et ce fut comme une fuite d'oiseaux qui piaillent et se battent, à la chasse d'une mouche habile en ses voltes et ses bonds imprévus.

Sur la route que l'omnibus avait parcourue, un vieux monsieur et une vieille dame cheminaient, gras, essoufflés, portant une valise. A l'angle du bosquet, le vieux monsieur

s'arrêta, regarda le jeune homme, les fillettes, s'épongea le front, et dit à la vieille dame :

— Tu vois, Josépha, comme Jean s'amuse !

— Il s'amuse, oui ! — répliqua Josépha ; — mais je parie qu'il est en sueur... Vraiment, Riquet, il ne devrait pas courir ainsi.

Josépha était une femme imposante. Elle avait une face charnue, des cheveux blancs, un petit chapeau. A son cou, la graisse débordait, sanglée par ailleurs dans une robe grise. Habillé d'un « complet » à rayures marron, Riquet, semblable à une pelote de laine, montrait un ventre en forme de poire sous un gilet fleuri de lilas.

Riquet souffla dans ses mains unies :

— Hou ! hou !... Hou ! hou !...

A ce bruit familier, le jeune homme prêta l'oreille, se retourna, lâcha le ballon qu'il tenait, leva les bras au ciel ; Riquet fit de même, et aussi Josépha :

— C'est nous !

— C'est vous !

— Tu ne t'y attendais pas, hein ?

— Bonjour grand-père ! bonjour grand'mère !

Les fillettes s'étonnèrent des baisers qu'elles entendirent.

— Il a maigri, Riquet !

— Mais non, poulette, il est plus gras,.. Ah ! rien de mieux que le climat de nos Alpes pour vous refaire une bonne santé !

Riquet embrassait à pleine bouche son petit-fils. Jean Lagier était imberbe, étroit des épaules, un peu vacillant et maladif. Il avait enlevé son chapeau : on voyait ses cheveux cendrés qui couvraient à demi son front.

— Grand-père, tu ruisselles ! — dit-il, échappant à l'étreinte du vieillard.

Riquet, vexé, se frotta les joues :

— C'est la faute de ta grand'mère..., elle n'a pas voulu prendre l'omnibus...

— Prendre l'omnibus !... Eh ! certes non ! les places coûtent un franc... Il n'y a pas de petites économies, monsieur Piot, je vous l'ai souvent répété... mais autant en emporte le vent !

Parce que Josépha lui avait dit « vous », M. Piot eut peur, passa sa canne dans les courroies de la valise et la souleva pour se donner une contenance. Cependant le concierge accourait : ils le suivirent vers l'hôtel.

Comme ils allaient y pénétrer, une des fillettes se campa devant eux.

— Tu ne veux plus jouer, toi ?...

Riquet prit la fillette dans ses bras :

— Non, mademoiselle, dit-il, non ; Jean ne joue plus, il va rester avec nous, mais on vous le rendra demain... si vous êtes bien sage !...

— Comment, « demain » ?... vous ne restez qu'un jour, ici, grand-père ?

— Oui, mon petit : tu comprends, il faut que je rentre à mon étude... N'est-ce pas, chérie ?

Il chercha des yeux son épouse, mais on l'avait déjà conduite vers des chambres, et, comme Riquet avait coutume de laisser à Josépha les soucis de la vie matérielle, il se réjouit d'éviter une corvée.

— Si nous allions nous promener?

Ils traversèrent un vestibule, une galerie, et se trouvèrent dans le parc.

Il s'étage par terrasses successives ; des sentiers le parcourent, bordés de rosiers en fleurs. L'hôtel domine la vallée du Léman, Clarens et Montreux. Il est posé aux flancs de ces montagnes qui semblent soutenir les Alpes Vaudoises. A leurs pieds, le Rhône coule et prolonge ses alluvions sous l'eau bleue du lac. C'est un paysage topographique et maniéré. De ses pointes brillantes, la Dent du Midi fixe toujours un nuage sur le ciel. Les premières ondulations du Jura roulent, à l'horizon, comme des vagues.

Admirant toutes choses, M. Piot sautillait, joyeux de vivre :

— Ah! nos Alpes !... Est-ce beau, hein?... Dis-moi, Jean, es-tu assez couvert, la nuit?

— Oui, grand-père.

— Bien, bien... Regarde un peu cette barque, là-bas : on dirait une mouette... Tu n'as pas eu de migraines ?

— Pas une seule !

— Bravo!... Quel ciel admirable !... As-tu des amis à l'hôtel?

— Pas encore...

— Ah !... La saison est à peine commencée, d'ailleurs... On a tort de venir si tard dans nos montagnes... Nous avons voyagé avec une famille charmante : une jeune femme, son père et son mari...

— Je les ai vus : ils ont pris l'omnibus, eux!

— Sans doute, sans doute. Ta grand'mère est absurde avec ses économies!... Nous avons rencontré cette famille sur le bateau, la jeune femme est fort jolie, et son père est un homme distingué, un archéologue!... Ah! comme on voit bien Montreux...

Tout à coup, derrière eux, la voix de Josépha éclata. La vieille dame était de fort méchante humeur : elle avait trouvé le lit mauvais, la fenêtre mal close, les parquets humides... M. Piot calma son épouse, puis, montrant les villes de la côte, qu'il nomma les unes après les autres, il s'écria, pris d'enthousiasme patriotique :

— C'est un beau pays, mon pays!

Madame Piot avait d'autres idées en tête : bonne ménagère, elle voulait compter le linge de son petit-fils; elle entraîna Riquet vers l'hôtel.

Sur le perron, ils rencontrèrent l'homme âgé qui, tout à l'heure, était sorti de l'omnibus, et M. Piot dit à voix basse:

— C'est le savant dont je t'ai parlé, le docteur Jansen...

Puis, faisant un large salut :

— Eh bien, monsieur, êtes-vous dans vos meubles?... Oui?... Tant mieux !... Je vous présente mon petit-fils.

Le docteur Jansen plia sa longue taille, sourit gracieusement, agita sa longue barbe grise, et s'extasia sur la beauté de la vue.

— Vue magnifique! fit Riquet.

Et il commençait à décrire le paysage, quand Josépha, impatientée, l'interrompit :

— Allons, Riquet, viens-tu?

Elle détestait les étrangers, l'affirma en termes violents, puis, comme Jean était retenu dans le vestibule par les fillettes, ses amies, elle murmura :

— Henri, vas-tu lui parler maintenant de la lettre de son père ?

— Si ça ne te fait rien, je ne lui en parlerai pas aujourd'hui, — répondit Riquet.

Et il soupira, subitement attristé, baissant la tête comme un écolier pris en faute.

Madame Piot avait soupiré, elle aussi, mais elle pinça les lèvres et reprit :

— Je te conseille de lui en parler à présent ; mieux vaut en finir !

— A présent?... Oh ! Josépha, je t'en prie, permets-moi de ne lui en parler que ce soir, avant de nous coucher !

— Comme tu voudras ! Tu es le maître... Chut ! Le voici...

Et Josépha se mit à compter le linge de son petit-fils, tandis qu'effondré sur une chaise, M. Piot observait la vallée et clignait les yeux.

Il était notaire à Genève. Sa famille avait donné, jadis, des syndics à la cité huguenote ; orgueilleux de telles gloires, les Piot, depuis un siècle, s'étaient mariés entre eux, et ces unions aristocratiques, mais dangereuses pour la santé d'une race, furent la cause des drames qui troublèrent l'existence du couple obèse et débonnaire.

Jean-Louis-Henri Piot épousa sa cousine Josépha Piot. Ils eurent deux enfants, deux filles. Irène, l'aînée, naquit avec une jambe trop courte ; la cadette, Maud, fut toujours mélancolique ; à l'âge de la puberté, son état nerveux donna de graves inquiétudes. On consulta le médecin. Celui-ci, le docteur Lagier, était un ami de Riquet depuis le collège ; mais madame Piot le traitait comme un être inférieur, car aucun de ses ancêtres n'avait été syndic. Il conseilla de marier Maud. Il avait un fils ; il l'amena chez les Piot : six mois plus tard, malgré l'opposition de Josépha, qui refusa de doter sa fille, mademoiselle Piot devint la femme du peintre Frédéric Lagier, — mésalliance dont s'inquiéta l'aristocratie genevoise.

Riquet se réjouit de ce mariage, mais il ne devait pas s'en féliciter longtemps : un jour, en effet, on apprit que Maud était devenue folle. Cette catastrophe n'étonna personne : la famille Piot était habituée à la démence. Josépha fit une

scène terrible à son époux que, seule, défendit Irène, la fille aînée, laide, boiteuse et romanesque. Frédéric Lagier pensa mourir de chagrin : il adorait sa femme ; et sa douleur s'accrut encore quand il s'aperçut que Maud était enceinte. Au troisième mois de la grossesse, brusquement, la malade guérit. Elle accoucha d'un fils, fut sa nourrice, puis, dans la semaine où l'on sevra l'enfant, redevint folle.

Ce cas pathologique fut interprété dans les salons de la ville par un certain pasteur Maubel, cousin germain de Josépha, qui déclara « impie » le mariage avec une démente, cita l'Ancien Testament, les congrès d'hygiène, — et l'on applaudit à ces discours.

Quelques années passèrent ; le docteur Lagier mourut, laissant à peine dix billets de mille francs en héritage à Frédéric ; M. Piot recueillit son gendre, Irène s'improvisa garde-malade. C'est alors qu'une nouvelle grossesse, qui amena la répétition des mêmes phénomènes, — guérison et rechute, — fit bondir d'horreur les dévots et le consistoire. Le clan des Piot tint conseil : il délégua auprès de Josépha le pasteur Maubel, qui persuada à sa cousine, au nom de la morale et de la religion, qu'il fallait enfermer Maud, pour la séparer de son mari.

— Cet homme est un satyre !

Madame Piot promit de parler à Frédéric. Elle lui parla, en effet, mais il s'opposa nettement à ce que l'on internât sa femme ; Irène prit le parti de son beau-frère avec trop de véhémence ; Josépha se fâcha, prononça des paroles hautaines : l'âme de ces syndics qui ont régné sur Genève ressuscita dans son âme autoritaire, revécut dans sa voix. Enfin, après trois semaines de lutte, Frédéric quitta la maison de madame Piot et jura de n'y plus revenir. Comme il n'avait pas d'argent et qu'un peintre ne peut réussir en province, il emmena sa femme à Paris ; mais, cédant aux supplications de son beau-père, il laissa ses deux fils à Genève.

Pour se venger de l'insulte que ce départ avait jetée à son orgueil, madame Piot rendit la vie insupportable à sa fille aînée. Le pasteur Maubel aida sa cousine dans cette œuvre. Parce qu'Irène n'allait jamais au temple, il la détestait. Il insinua que l'affection de la jeune femme pour Frédéric était

trop violente pour n'être pas un péché. Des calomnies coururent la ville, et, tout en les réfutant avec indignation, Josépha s'en fit l'écho. Riquet essaya en vain de protester : « Tais-toi ! tu es seul responsable », lui répondait son épouse ; et il se taisait, incapable de secouer le joug, heureux presque de le subir.

Persécutée, haïssant Genève, Irène, un matin, après une discussion plus tragique qu'à l'ordinaire, s'enfuit sans savoir ce qu'elle faisait, et rejoignit son beau-frère à Paris.

Devant cette nouvelle catastrophe, M. Piot versa de chaudes larmes.

— Pourquoi pleures-tu ? — fit Josépha. — Nous n'avons jamais eu de filles, nous avons deux fils !

Et, peu à peu, parce qu'il aimait la bonne chère et son bureau confortable, Riquet admit que sa femme avait raison. Il reporta toute son affection sur les deux enfants laissés à sa garde.

Le premier-né, Étienne, garçon robuste, devint le favori de Josépha. Quand il eut seize ans, on l'envoya au *Polytechnicum* de Zurich, afin qu'il se préparât au métier d'ingénieur. Son frère cadet, Jean, avait une santé délicate ; de continuelles migraines l'empêchaient de fixer longtemps son esprit sur le même sujet ; il était chétif, aimable et tendre ; M. Piot l'adorait : c'était vraiment son petit-fils, l'enfant de sa faiblesse.

A Paris, Frédéric Lagier luttait contre la misère : ses toiles ne se vendaient pas, la maladie de sa femme le troublait dans son travail. Il eut encore deux filles jumelles, qui naquirent idiotes à demi. Après leur naissance, Maud fut lucide pendant treize mois ; mais, guérie, elle semblait plus triste que lors des crises où parfois la gaieté illuminait ses yeux vagues. En secret, M. Piot écrivait à son gendre et lui envoyait un peu d'argent, — ce qu'il pouvait économiser sur les bénéfices de son étude, car Josépha tenait les clefs du coffre-fort. — En secret aussi, M. Piot parlait de Maud et de Frédéric ; mais il le faisait de telle sorte que Jean croyait entendre un conte de fée. Heureux, choyé, aimé, le petit pensait rarement à son père, comme à un étranger qu'il rencontrerait un jour, peut-être...

Le pasteur Maubel, devenu l'ami intime de madame Piot, obtint pour Étienne un emploi d'ingénieur à la *Société des Explosifs français*. Étienne quitta la Suisse; Josépha s'occupa davantage de Jean, et les deux époux s'efforcèrent si bien d'éviter à leur petit fils toute tristesse que jamais il n'avait souffert avant d'échouer à son baccalauréat.

Il voulut se représenter à la session d'octobre; sa santé s'altéra ; bientôt les médecins l'envoyèrent à la montagne, lui défendant d'ouvrir un livre, et c'est là, dans cet hôtel qui domine le lac de Genève, que venaient le rejoindre M. et madame Piot. La veille, ils avaient reçu une lettre de leur gendre ; elle les attristait tellement que Josépha elle-même avait envie de pleurer.

— Qu'est-ce que vous avez? — fit Jean, qui entrait dans la chambre.

— Rien! — répondit M. Piot.

— Mais si, vous avez quelque chose... Tu n'es pas malade, grand-père?

— Non, mon petit, je ne suis pas malade... Je suis heureux d'être ici, avec toi, bien heureux...

— Et moi, donc !... Voilà huit jours que nous sommes séparés... Huit jours, c'est long...

— La blanchisseuse vole! — annonça Josépha. — Il manque une chemise de nuit, c'est honteux!

Et Jean dut s'occuper de son linge.

Riquet demeurait assis, les jambes allongées vers la fenêtre ; un rayon de soleil les chauffait, et, malgré son chagrin, le notaire aima la vie. Ses pouces tournèrent d'un mouvement machinal. M. Piot subissait les volontés de son corps, et son corps était ordinairement joyeux : on peut expliquer ainsi la faiblesse des hommes obèses, arthritiques et beaux mangeurs.

Les vibrations pesantes d'un gong ébranlèrent les murs.

— Qu'est-ce? fit Riquet, en sursautant.

C'était le signal du dîner : monsieur et madame Piot rentrèrent chez eux afin de procéder à leur toilette ; Jean s'habilla non sans une certaine coquetterie, et, quelques minutes plus tard, il retrouva ses grands-parents au vestibule de l'hôtel.

Ce vestibule était vaste, divisé en deux parties : l'une donnait accès aux bureaux, l'autre formait salon et ses portes s'ouvraient sur une galerie vitrée, jardin d'hiver ou promenoir pour les jours de pluie. Des rideaux rouges voilaient les fenêtres, filtrant une lumière gaie qui animait le teint des femmes : on dînait à sept heures et le soleil n'était pas encore couché.

Le vieillard à la belle barbe grise, le docteur Jansen, salua M. Piot. Des paroles courtoises furent échangées. Un homme malingre arriva.

— Mon gendre, M. Robert Berlier...

D'une voix maussade, laide comme ses moustaches jaunes et ses yeux d'albinos, M. Berlier dit :

— Elle n'est pas encore descendue... naturellement ?

Et, sur un signe négatif de son beau-père, il haussa les épaules et se hâta vers la salle à manger.

Josépha brûlait de le suivre, elle battait du pied les mosaïques du sol ; mais M. Piot ne la voyait point : il entretenait le docteur Jansen des archives qui se trouvent au pays de Gex. M. Piot s'efforçait de parler aux gens comme s'il eût partagé leurs sentiments, leurs goûts intimes.

Cependant une jeune femme s'avançait. De loin, Jean vit qu'elle avait les hanches assez fortes, la taille étroite dans une robe blanche ; quand elle s'approcha, son visage parut d'une extrême finesse : les traits d'une vierge sur un vitrail d'église.

— Tu es en retard, Madeleine ! — murmura le docteur Jansen.

Oubliant les Piot, il prit le bras de sa fille et s'éloigna.

— Jolie, hein ? dit Riquet.

— Allons-nous dîner, maintenant ? fit Josépha.

Dans la salle à manger, des sommeliers se hâtaient vers des buffets ; autour des tables brillantes, les vêtements des convives traçaient des lignes, et le cliquetis des fourchettes s'unissait en notes hautes au ronflement des voix. Jean était assis entre M. Piot et le docteur Jansen ; la barbe grise du savant, une barbe soignée, admirable, passait à chaque instant devant le profil de madame Berlier.

Madeleine tenait ses yeux baissés : les cils augmentaient de

leur ombre le cerne des paupières. Jean se plut à la regarder. Depuis une semaine, il vivait une vie nouvelle. Un peu timide parmi la foule des touristes, mais heureux d'être libre, il écoutait les propos des uns et des autres, ne contredisant personne, admirant la désinvolture des hommes et la beauté des femmes. Il avait sur la beauté des femmes des pensées très pures, poétiques, mêlées de romances et de sonnets; il aimait le bruit de leurs robes, les parfums qui les enveloppaient et, de leur seule présence, il était joyeux, bien qu'il ne trouvât que peu de mots à leur dire.

Après le dîner, les habitants de l'hôtel se dispersèrent. M. Piot, fatigué par le voyage, s'étendit dans un fauteuil, au vestibule. Madame Piot monta dans sa chambre, afin de surveiller la servante qui faisait les lits, afin surtout d'exercer un peu son activité infatigable.

Riquet dit quelques phrases à son petit-fils, puis s'assoupit comme il avait coutume aux heures qui suivaient les repas. Il soufflait doucement, baissait la tête; quand son menton heurtait sa poitrine, il promenait autour de lui un regard étonné, puis se rendormait aussitôt. Alors Jean sortit, gagna les jardins : les senteurs du soir étaient venues jusqu'à lui, provocantes, par la porte de la galerie.

Sur le ciel, trois étoiles faisaient un triangle; les gorges boisées se comblaient de brumes; un son de cloche monta d'une église, lent et plaintif, et, pour mieux l'entendre, Jean se dirigea vers les terrasses.

Il s'assit sur une chaise qu'il avait portée là, l'autre jour, et se mit à rêver ses désirs. Cet adolescent désirait beaucoup de choses. Quand la nuit tombe, on est héroïque, on adore les femmes sans aucune timidité; on est courageux, hardi, et l'on possède ce que l'on souhaite. Jean posséda ce qu'il souhaitait, il écouta les cloches. Elles se turent, leurs voix persistèrent dans sa mémoire : la sensation mourait en lui par étapes; elle était dans son âme la pierre dans l'étang.

Il se souvint qu'il avait échoué à son baccalauréat : il détesta les professeurs qui lui avaient posé des questions ineptes, regretta les heures perdues à flâner, envia son frère Étienne pour la belle énergie dont il faisait preuve, et se plaignit lui-même. Il eut une angoisse, sans cause précise,

sans point douloureux qui se fixe ; il se vit condamné à passer toute sa vie entre monsieur et madame Piot, qu'il aimait infiniment et qui pourtant ne suffisaient plus à son cœur, dans cette ville de Genève, propre et jolie, mais qui ne savait pas fournir à ses yeux les décors rêvés. Il fut triste. La tristesse s'évanouit comme le son des cloches ; le ciel planait, des brumes glissèrent, et Jean, à voix basse, récita les vers de Musset :

Un soir, nous étions seuls, j'étais assis près d'elle...

Tandis que le saule, le clavecin, les marronniers se groupaient devant ses yeux, il aperçut une robe blanche sur le chemin, et, malgré qu'il reconnût la fille de M. Jansen, ce fut comme un fantôme : l'héroïne de Musset...

Accoudée au mur, devant la plaine et les rives du lac qui se déroulaient, pailletées de flammes, Madeleine Berlier songeait à cette île de Stalimène, que son père avait visitée, l'an dernier, pour y chercher les ruines d'un temple. Elle se rappelait encore les heures passées auprès de la grève et des petites vagues de l'Archipel, avec Paul Brémond, son amant-fiancé. Là, durant deux mois, Madeleine avait vécu le roman attendu depuis si longtemps, depuis la première nuit de son mariage : car il y avait eu alors, entre elle et son mari, une de ces ruptures que la hâte impérieuse de l'homme provoque souvent. De cette rupture, M. Berlier ne s'était point ému : il était orientaliste, et la gloire de son beau-père, archéologue fameux, lui fut une suffisante compensation. C'est pourquoi Madeleine avait espéré comme une revanche l'aventure dont Paul Brémond fût le héros. Madeleine pourtant ne devint pas sa maîtresse : elle craignit une déception nouvelle ; et il se plut à l'aimer sans violence devant l'horizon de cet Archipel lyrique. Mais leurs bouches se connurent et leurs jeux puérils furent de telles voluptés qu'on ne pouvait en imaginer de plus belles... Accoudée au mur et regardant la plaine, Madeleine Berlier pensait à Paul Brémond qui était mort si tristement en Italie, avant qu'elle lui eût appartenu, — et aux lèvres de la jeune femme montèrent les strophes :

Un soir, t'en souvient-il, nous voguions en silence...

Tandis qu'elle murmurait les quatrains mélodieux, Jean

achevait les vers du *Saule*, et contemplait le fantôme penché vers la vallée où les rives du lac se déroulaient, pailletées de flammes...

— Madeleine, où es-tu?

C'était la voix du docteur Jansen : Madeleine se tourna pour répondre. Au même instant, sur le perron de l'hôtel, Josépha criait :

— Jean!... Jean!...

Il se leva: Madeleine le vit, eut un geste effrayé et s'enfuit, irritée contre le témoin de sa tristesse.

— Hou! hou!... Hou! hou! — faisait M. Piot, soufflant dans ses mains unies.

— Voilà, grand-père!...

Et Jean rejoignit les deux vieillards.

Il ne pensait plus à son baccalauréat, ni à son frère Etienne, et, gaîment, se moqua de Riquet:

— As-tu bien dormi, grand-père?

A cette plaisanterie, qui se répétait chaque jour, M. Piot avait coutume de répliquer: « Ce n'est pas vrai, je n'ai pas dormi! » mais, ce soir-là, il se tut, et Josépha prononça, solennelle :

— Nous avons à te parler, mon petit... Viens avec nous dans notre chambre, nous y serons mieux pour discuter de choses sérieuses.

— Des choses sérieuses, grand'mère?...

— Oui, des choses très sérieuses, très graves même...

Du regard, Jean interrogea M. Piot; mais Riquet lui fit signe d'obéir à Josépha, et ils traversèrent le vestibule, où, devant des verres et des bouteilles, Robert Berlier discourait avec un savant allemand, Alex Claudius, l'inventeur de la « dégénérescence latine ».

Sur les marches de l'escalier, Jean se demandait ce que sa grand'-mère voulait lui dire : sans doute, il s'agissait de leçons pour préparer le baccalauréat, ou encore d'une cure que les médecins allaient lui imposer.

Après avoir allumé les bougies de sa chambre, madame Piot dit à Riquet :

— Maintenant, il faut lui parler!

Alors M. Piot prit dans la poche de son veston un gros

portefeuille, il en tira une lettre, mit sur son nez des lunettes cerclées d'or, toussa deux fois, se renversa en arrière contre le dossier d'une chaise, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire pour recevoir ses clients, et, d'une voix un peu tremblante, il commença :

— Mon chéri, quand nous sommes arrivés, aujourd'hui, je n'ai pas voulu gâter ce moment par de tristes paroles. Il est un temps pour tout, comme on a coutume de le dire, avec raison du reste...

Pendant ces préambules, Jean s'était occupé d'une fêlure qui déparait l'ongle de son pouce. Aux mots : « tristes paroles », il releva la tête ; les visages de M. et madame Piot étaient si singuliers qu'il s'en inquiéta.

— Tu vas avoir dix-huit ans bientôt... Ton père nous écrit...

Jean avait froncé les sourcils : le notaire s'arrêta.

— Tu sais, — reprit M. Piot, — que ta mère souffre d'une maladie qu'il est difficile de qualifier... Cette maladie... cette maladie....

Jean pensa : « Je sais, ma mère est folle... » Et il regarda Josépha. Elle vint au secours de son mari :

— La maladie nerveuse de ta mère, Jean, a ceci de particulier, de surnaturel, dirais-je — bien que les médecins prétendent le cas bizarre, mais non inconnu, — a ceci de surnaturel qu'elle cesse à la naissance d'un enfant pour recommencer à la date du sevrage. Ton père, nous écrit pour nous annoncer l'arrivée d'un pauvre petit être, qui est né avant-hier, et M. Lagier prend prétexte de cet événement pour nous demander de te rendre à ses soins, cet automne, après ton séjour dans les Alpes.

— Ah ! fit Jean.

— Hélas ! soupira M. Piot.

Et madame Piot continua :

— Oui... Tu as déjà compris, sans doute, que nous ne vivons pas en bonne intelligence avec ton père. Sa conduite nous a paru peu chrétienne ; nous lui avions donné après ta naissance des conseils qu'il n'a suivis ; il nous a manqué de respect, et ta tante Irène nous fut enlevée, en cette occurrence, par une sympathie exagérée pour son beau-frère, sympathie vraiment inconvenante, scandaleuse...

— A quoi bon ces détails, Josépha ? — interrompit Riquet, — tu reviens sur des querelles trop vieilles ; voici la situation...

Et M. Piot s'efforça de narrer le drame en termes prudents, mais il s'aperçut qu'il est difficile de raconter en peu de mots une histoire, et les yeux de Jean, des yeux blonds, fixés sur lui, augmentèrent encore son émotion. Il s'attendrissait, sa voix devenait chevrotante, il dut s'arrêter, et Josépha en profita :

— Le caractère de Frédéric est intolérable ! C'est un homme altier, plein de morgue, et qui méprise la loi du Seigneur !... Songe un peu, Jean, que, grâce à lui, notre fille Irène nous a dit des paroles outrageantes quand nous avons conseillé de mettre ta mère dans une maison de santé...

— Josépha !

M. Piot était indigné contre son épouse. Jean serrait les lèvres comme s'il avait envie de pleurer.

— Eh quoi ! — fit Josépha, — tu n'arrives pas à t'expliquer... Il faut cependant...

— Écoute, poulette, si je lisais la lettre de Frédéric, ce serait peut-être le meilleur moyen...

Madame Piot acquiesça. Riquet sortit la lettre de l'enveloppe, la déplia : une grande écriture à paraphes la couvrait ; au bas de la page, il y avait une tache d'encre.

Frédéric Lagier racontait la naissance de son dernier enfant. Il parlait d'Irène, la bonne compagne, l'amie dévouée, des deux sœurs idiotes que Jean ne connaissait pas.

Puis des phrases violentes, déclamatoires, attaquèrent les Piot, le christianisme, les protestants, le pasteur Maubel ; et ces tirades s'achevaient en un paragraphe bref où Frédéric Lagier annonçait qu'il avait vendu un tableau et qu'il désirait garder son fils auprès de lui :

« *Maud aura encore trois ou quatre mois de lucidité* », écrivait-il, « *et notre servante Marthe est assez habituée à soigner sa maîtresse pour que je puisse m'absenter sans crainte. Nous irons en Suisse, Irène et moi, dans une quinzaine de jours. Là, je verrai Jean, et, s'il ne s'y oppose pas, je compte l'emmener à Paris, au mois d'octobre : j'ai vraiment besoin de sa gaieté. Je*

serais heureux de vous voir, vous aussi, cher monsieur, mais je tiens à vous avertir que je me refuse absolument à rencontrer madame Piot... »

A ces mots, Josépha bondit hors de son fauteuil, et cria, serrant de ses deux mains sa grosse poitrine :

— Les misérables !... Est-ce que je leur ai jamais fait aucun mal ?... Est-ce que je n'avais pas raison ?... Ah ! la belle idée vraiment de garder chez soi une folle incurable !...

— C'est ta fille, Josépha, — fit M. Piot, — c'est ta fille !

— Eh ! c'est justement parce qu'elle est ma fille !... On m'a désobéi, qu'en est-il résulté ?... Maud a eu trois enfants : pauvres créatures qui souffriront toute leur vie... Mon gendre attaque le pasteur Maubel !... Eh bien, il avait raison, le pasteur Maubel : ce n'est pas la place d'une vierge, cette maison habitée par la folie, et quelle folie !... une folie impudique !

M. Piot se dressa, faisant face à son épouse :

— Tais-toi, Josépha ! N'as-tu pas honte de parler ainsi ?

Il y eut un silence. Josépha et Riquet regardèrent leur petit-fils que bientôt ils ne verraient plus.

Jean s'était pris la tête à deux mains : il lui semblait que des grincements de roue labouraient son cerveau. Les mots à demi compris qu'il avait entendus dans les années précédentes, les confidences de M. Piot lui revenaient à la mémoire. Jusque-là, il savait que sa mère était folle, mais il se l'imaginait très poétique : une Ophélie couronnée de fleurs. Elle était si belle, avec ses cheveux blonds et ses yeux glauques, dans ce tableau où son mari l'avait peinte, près d'un étang, sous un ciel gris ! Et maintenant, Jean apprenait que sa mère était folle d'une folie honteuse... Honteuse, pourquoi ?... Il ne savait, mais la voix de madame Piot avait été si méprisante !...

Il serra plus fort sa tête dans ses mains ; il avait grande envie de pleurer, de faire beaucoup de bruit, pour être soulagé, comme autrefois, par des sanglots.

M. Piot se mit à genoux devant son petit-fils. Jean voulut sourire. Madame Piot murmura :

— Il ne faut pas t'affliger, mon garçon... Tu vois ce que dit

ton père : si tu ne veux pas le suivre, tu pourras rester avec nous... et nous en serions heureux, va, je t'assure...

— Oh! oui, — fit M. Piot.

Jean se leva :

— Non, grand'mère, dit-il, je te remercie... tu es très bonne, mais je suivrai papa... il est trop malheureux... Je te demande pardon de te faire de la peine...

Et il partit, gagna sa chambre, y pleura comme un enfant.

Quand la porte se fut refermée, M. Piot murmura :

— Il a raison... C'est un brave cœur!

Madame Piot, qui défaisait péniblement sa robe, toisa M. Piot.

— Tais-toi! dit-elle. Tu es responsable de tout!

Et Riquet ne répondit pas.

II

— Engourdies par l'hypnose que leur procure le passé, vos races se meurent, oui, messieurs, elles se meurent!...

Dans la cour de l'hôtel, incommode mais ombreuse, Alex Claudius, l'inventeur de la « dégénérescence latine », réfutait longuement une théorie de M. Berlier. En l'écoutant, M. et madame Piot attendaient le départ de l'omnibus; Jean contemplait Madeleine; elle regardait les pointes de ses souliers blancs où, tout à l'heure, une goutte de café avait imprimé sa flétrissure.

— Mais, monsieur Claudius, les mots que vous employez là sont peu précis, et il conviendrait de les définir! — interrompit Berlier.

Dans un groupe proche, des rires fusèrent, gammes de « ah! ah!... » Madame Piot, choquée de cette joie bruyante, fit volter son buste pour dévisager les coupables, et, se penchant vers son petit-fils :

— Dis-moi, quelle est cette dame? Elle rit de stupide façon!

— Madame Chauvelin, grand'mère.

Madame Chauvelin, en effet, s'amusait infiniment. Trois

hommes lui tenaient des propos scabreux, et la gaîté rendait plus étrange le contraste de ses cheveux blancs et de son visage puéril.

— Est-elle seule ici? — interrogea madame Piot, en souhaitant que madame Chauvelin ne fût pas une femme honnête.

Jean dut montrer à sa grand'mère M. Chauvelin, dont les traits fatigués essayaient une grimace complaisante, et, comme Josépha s'obstinait, il lui conta l'aventure de ce couple bizarre.

— En vérité! — dit-elle, — à soixante ans, il a épousé une fille mineure... Est-ce Dieu possible!...

Dominant les rires, la voix d'Alex Claudius et celle de Berlier se mêlaient, criardes. A la première accalmie, le docteur Jansen murmura, si bas qu'on l'entendit à peine :

— J'ose dire, messieurs, que vous défendez fort mal des thèses inexactes. Il faut se garder de prendre parti dès le début d'une discussion. Tous deux, vous avez pris parti avant même que de réfléchir, oui, et cela est fort naturel...

Quelques minutes encore, M. Jansen parla. Quand il se tut, Alex Claudius et Berlier se levèrent, quittèrent la cour afin de ne pas être gênés dans leur querelle. M. Jansen n'essaya pas de les retenir.

Madeleine feuilletait un livre, ses doigts glissaient entre les pages, et Jean se rappelait certaines attitudes hiératiques où les mains de la vierge Marie s'attardent à la tige d'une rose que contemple l'enfant Jésus.

Madame Piot, ayant consulté sa montre, dit :

— Nous partons dans cinq minutes!... Je vais donner les pourboires.

Et, comme elle se dirigeait vers l'hôtel, M. Piot s'approcha de son petit-fils :

— Si tu savais, mon chéri, comme je suis triste!... Pour la première fois, je regrette d'être notaire : j'ai deux testaments à rédiger, cette semaine... Enfin... nous reviendrons, et nous passerons huit jours avec toi...

Jean serra la main que lui tendait M. Piot.

— Grand-père, dit-il, je suis malheureux...

— Il ne faut pas, mon chéri!

— Si, si... Je suis malheureux, parce que je n'ai pas assez de chagrin... Hier, en vous quittant, j'ai pleuré, mais je n'ai

pas pleuré très longtemps, et maintenant je pense à autre chose... Je ne suis pas sérieux ; c'est très vilain d'être ainsi, et je voudrais me corriger.

— Mais non... c'est de ton âge ! — fit Riquet, ému jusqu'aux larmes. — Je ne veux pas que tu t'affliges : tu as une santé délicate... Soigne-toi pendant que tu es jeune, mon petit ; tout s'arrangera, je te le promets !....

Jean secoua la tête : il se reprochait son insouciance et d'avoir admiré les mains de Madeleine.

— Je t'aime beaucoup, grand-père, beaucoup... plus que je ne peux le dire.

— Mon cher petit !...

Au perron, Josépha jaillit de la porte :

— En route, Riquet, en route !

M. Piot prit congé de M. Jansen et de Madeleine, étreignit son petit-fils, que Josépha embrassa. Le couple monta dans l'omnibus, avec quelque peine. Le concierge salua, les chevaux s'ébrouèrent en ruant.

— Au revoir, au revoir ! à bientôt !

Et la voiture disparut derrière le bosquet.

Quand il se retrouva seul dans la cour, Jean eut d'abord une impression de solitude, presque un effroi, puis tout à coup il se sentit joyeux : les chagrins, les inquiétudes étaient partis avec les deux vieillards ; M. Lagier n'arriverait pas avant quinze jours... Quinze jours ! l'éternité pour un adolescent. Mais il se reprocha ces pensées ingrates. Afin d'être sérieux, il s'assit auprès du docteur Jansen.

Henrik Jansen était Norvégien, mais depuis vingt ans il avait quitté son pays, chassé par le froid et par une acariâtre épouse. Quand elle mourut, M. Jansen était rentré dans sa ville natale. Il fut heureux de voir sa fille plus belle qu'il ne s'y attendait, et point semblable aux vierges décolorées du Nord : il bénit l'aïeule espagnole dont le sang avait bruni les paupières et les cheveux de Madeleine, et repartit avec la jeune fille vers l'Orient. Dès lors ils vécurent ensemble, étroitement unis, et leur tendresse n'avait pas diminué quand Madeleine s'était mariée.

Bienveillant et affable, M. Jansen se plut à causer avec ce

jeune homme, qui était venu s'asseoir auprès de lui comme s'il eût cherché sa protection.

— Votre grand-père doit être un charmant homme, monsieur Lagier?..

— Oh! oui, monsieur!

— Vous regrettez, sans doute, qu'il vous ait quitté?

— Oh! oui, monsieur!

Ainsi répondait Jean aux avances de Jansen, et il enrageait de ne trouver d'autres phrases que ces « Oh! oui, monsieur! » qu'il sentait ridicules : il aurait voulu briller devant le père d'une femme si jolie.

Bientôt M. Jansen reprit sa lecture, et Jean regarda les trois petites filles qui, sur la colline proche, jouaient à la balle. Vers les terrasses, madame Chauvelin s'éloignait, entourée par ses amuseurs.

Jean compara cette silhouette à la beauté de Madeleine. Madame Berlier s'était levée ; elle parlait à son père. Le docteur Jansen se leva lui aussi :

— Monsieur Lagier, dit-il, voulez-vous me faire un grand plaisir?... C'est l'heure où je me promène avec ma fille, mais je suis un peu fatigué aujourd'hui; vous êtes seul : vous seriez tout à fait aimable de tenir compagnie à madame Berlier...

Madeleine rougit, baissa les yeux, traça des lignes sur le sable avec le bout de son ombrelle, et Jean, timide, troublé, proposa de faire une promenade qu'il connaissait, dans un vallon voisin.

— Comme vous voudrez ! — répondit Madeleine.

Et ils traversèrent la cour où de jeunes Anglais avaient installé un *cricket* en miniature.

Les fillettes appelèrent Jean, lorsqu'il passa près d'elles :

— Dis, toi, monsieur, tu ne veux pas t'amuser?

Il fit semblant de ne pas les entendre; il se promenait avec « Lucie », l'héroïne de Musset, et, comme une vieille mendiante tendait la main, il lui donna tout l'argent qu'il avait dans sa poche : trois francs quarante...

La route se perdait dans les champs, se divisait en sentiers. De temps à autre, un bruit de marteau sonnait : sur le coteau, on bâtissait une maison. La robe de Madeleine était

mauve, sinueuse ; à la taille, flottaient deux larges rubans noirs.

Jean avait allumé une cigarette :

— Vous ne craignez pas la fumée, madame?

Madeleine affirma qu'elle ne la craignait pas et montra, sur les rochers, la forme d'un nuage : les ailes et le cou d'un cygne.

Ils entrèrent dans un petit bois. Parmi les broussailles, ils virent des bancs rustiques. Derrière les branches, un hamac profila sa courbe : une belle femme brune qui se balançait dévisagea les promeneurs, et un jeune homme, à côté d'elle, se mit à siffler.

— Est-ce que vous connaissez cette dame? fit Madeleine.

— Oh! non... Elle n'est pas convenable!

— Ah! vraiment?...

— Oui... on l'appelle la dame du hamac... elle est seule ici...

Madeleine allait poser d'autres questions lorsque, tout à coup, il y eut au-dessus d'eux un bruit de crécelle, puis un hurlement, et le funiculaire se hissa par sursauts brusques au long des rails.

Madeleine leva la tête, fit un faux pas,

— Attention! madame, je vous en prie...

Et Jean se mit à marcher au bord du sentier, qui longeait un ravin.

— Mais vous allez tomber!

Il ne répondit que par une bravade, se pencha vers le précipice : elle eut peur ; il lui en fut très reconnaissant et l'assura qu'il n'y avait rien à craindre. Il était déjà moins timide avec elle.

Au loin, après quelques minutes, le lac apparut. A l'embouchure du Rhône, des taches jaunâtres se mouvaient lentement, et, vers le hameau de Meillerie, on voyait, sur l'eau, une plaque d'or triangulaire où s'écrasait un rayon de soleil.

Au passage d'un fourré, la robe de Madeleine s'accrocha dans la fourche d'une branche. Jean se mit à genoux, dégagea l'étoffe, en respira le parfum, et il admira la taille étroite. Un instant, il se rappela que M. Piot lui avait appris hier de tristes nouvelles, mais il lui sembla se souvenir de choses

étrangères : il était né pour vivre de semblables après-midi, pour défendre une femme contre les accidents du chemin.

Madeleine lui parlait de courses dans les montagnes, de pique-niques, de chaussures... Jean aimait ses yeux : ils étaient pâles, humides et lents.

Sur une prairie à peine inclinée, Madeleine se mit à courir. Elle avait fermé son ombrelle et retenait à deux mains son chapeau; Jean la suivit et, derrière eux, il y eut tout un sillage d'herbes foulées.

Un groupe d'arbres tenta les promeneurs par son charme d'oasis : trois sapins et un chêne, disposés en losange. Des bruyères le bordaient; à l'entour, un essaim de corolles blanches s'était posé. Madeleine s'assit. Elle avait chaud : Jean l'éventa avec un mouchoir de batiste fine.

— Un souvenir d'amour? dit Madeleine.

Bien que le mouchoir fut un présent de M. Piot, Jean garda le silence. Alors Madeleine espéra l'aveu d'une idylle.

— Vous êtes discret! reprit-elle.

Jean craignit de l'avoir offensée, confessa la vérité : Madeleine sourit. Elle jouait avec les plis de sa robe.

Son pied dépassa le bord de la jupe; le bas de soie marqua la forme de la cheville : une exquise intimité de femme! Et Jean fut émerveillé par la vue de ces choses.

Il s'était couché sous le chêne. Appuyé contre un rocher, les bras croisés derrière la nuque, il paraissait très grand et vraiment beau, avec ses traits fins, ses cheveux cendrés, divisés en mèches souples, et ses lèvres un peu gercées, enfantines, arrondies, quêtant toujours un baiser. Madeleine aurait voulu caresser d'un geste maternel sa tête gentille.

Ils entendaient des bruits d'abeilles qui butinent, un murmure de source très lointain. Dans le ciel, un nuage se déchira en franges magnifiques; à la cîme du chêne, deux mésanges à tête noire fatiguaient leurs gorges tendues; l'herbe fleurait comme au temps des fenaisons.

— On est bien ici, n'est-ce pas, madame?

— Oui, très bien!... J'aime beaucoup la campagne...

— Moi, je l'adore... Vous n'avez pas froid?

— Oh! froid?... Il fait chaud!...

— C'est vrai!...

— A quoi pensiez-vous?

— A rien... je suis content... Est-ce que vous resterez longtemps à l'hôtel?

— Deux mois; du moins, je le suppose.

— Ah! tant mieux! fit Jean.

Et il s'étonna d'avoir dit ces mots.

Madeleine ne les avait pas entendus. Ses yeux, à l'horizon, dans le brouillard qu'habitait le soleil, voyait l'île de Stalimène, et, mieux encore, la chambre d'hôtel, à Paris, où elle avait reçu la lettre qui lui annonçait si brutalement la mort de Paul Brémond et qu'elle perdait son amour avant même de l'avoir connu.

La mélancolie est contagieuse, elle se propage dans les cœurs. Auprès de Madeleine, Jean oublia sa gaieté: il avait une mère folle, un père si malheureux! Tout ce drame se rapprochait de lui; il y pensa avec angoisse; dans le brouillard, il aperçut le tableau où sa mère était peinte, auprès d'un étang: Ophélie couronnée de narcisses... Quelle était cette folie? comment pouvait-elle être guérie par la naissance d'un enfant?... Et les gestes impudiques dont avaient parlé madame Piot?... Jean se reprocha d'ignorer beaucoup de choses: il avait échoué à son baccalauréat, et le visage impassible d'un examinateur se mêla au tableau de l'étang, une voix annonça : *Monsieur Lagier, ajourné!*... et ces mots vibrèrent si désagréablement que le rêveur dit tout haut, pour s'éveiller du cauchemar:

— Je vous ai fait peur, hier soir, madame?

— Hier soir? répéta Madeleine.

— Hier soir, sur la terrasse...

— Ah! c'était vous... Oui, je me souviens, votre grand'-mère vous appelait... Non, vous ne m'avez pas fait peur...

— Vous êtes si vite partie!... Quelle belle nuit, n'est-ce pas?

— Très belle... Que faisiez-vous là, tout seul?...

— Je vous regardais....

Madeleine sourit, flattée de cette admiration. Jean désira lui raconter à quel instant elle lui était apparue :

— Imaginez-vous que je récitais à voix basse *le Saule*, vous savez : « Un soir, nous étions seuls... »

— « J'étais assis près d'elle... » Vous me demandez si je connais *le Saule*?... mais je sais par cœur presque tout Musset!...

— Moi aussi... Alors je vous ai vue, et j'ai cru que j'avais une hallucination, que je voyais Lucie...

— Oh! je ne lui ressemble pas.

— Si!...

— Mais non!... Vous aimez les vers?

— Beaucoup... tous... n'importe lesquels...

— Moi, j'aime ceux qui font pleurer... Et, tenez, hier soir, pendant que vous récitiez *le Saule*, je pensais au *Lac* de Lamartine : « Un soir, t'en souvient-il... »

— Comme c'est drôle!... Vraiment?

— Oui, j'avais du spleen, et cela guérit le spleen de prononcer ces mots si doux...

— Vous avez du spleen, quelquefois?

— Très souvent...

— Nous nous ressemblons...

Ils échangèrent encore un sourire, un sourire d'amis qui depuis très longtemps se connaissent.

III

Leurs chambres étaient voisines. Quand ils s'en aperçurent, ils imaginèrent volontiers que le destin les réunissait.

Devant les fenêtres il y avait un balcon, divisé par des claies vertes. Sur les treilles de bois, montait le feuillage des capucines jaunes et rouges. Quand le ciel était clair, le matin, on découvrait toute la plaine jusqu'aux coteaux du Jura; le soir, la brume bleue et les lumières des villes, souvent bougeantes, comme le reflet d'astres balancés.

Jean craignit d'abord que Berlier ne partageât la chambre de Madeleine; mais il les vit se séparer sur le palier de l'étage, et, pour la seconde fois, il eut la sensation que cette femme était confiée à ses soins.

Elle fut dès lors son unique pensée; tous les souvenirs antérieurs à la promenade disparurent, la prochaine arrivée de M. Lagier, la folie honteuse, le chagrin des Piot... Jean vécut au jour le jour, et, s'il était triste encore, c'est qu'il devait

imiter Madeleine : il était son ami, elle avait du « spleen », il ne pouvait pas être complètement heureux.

Bientôt ils dirent : « notre balcon » ; ils s'y rencontraient, admiraient ensemble les caprices du couchant, et faisaient des paris sur la beauté du spectacle. Les phrases qu'ils avaient dites restaient, pendant tout le repas, dans la mémoire de Jean : aussi ne savait-il répondre aux questions de M. Jansen.

Madeleine allait sur le balcon, chaque soir, avant de se coucher; mais Jean n'osait l'y rejoindre : la nuit, on ne peut causer en tête-à-tête avec une jeune femme sans la compromettre. Il guettait auprès de la fenêtre, respirait les parfums que la brise lui apportait avec des soupirs : Madeleine soupirait beaucoup; c'était l'heure où elle rêvait à Paul Brémont, mort si tristement en Italie.

IV

Trois fois par semaine, le directeur de l'hôtel offrait à ses pensionnaires le divertissement d'un orchestre médiocre : on dansait dans un salon qui s'ouvrait sur le vestibule. Les musiciens se tenaient dans la galerie et leur jeu était si rude que les vitres tremblaient comme sous l'effort d'un orage.

Ce soir-là, Madeleine portait la robe blanche qu'elle avait mise le jour où Jean l'avait vue pour la première fois. Il dit :

— C'est ma robe...

Madeleine ne voulait pas danser : est-ce qu'il existait un valseur comparable à Paul Brémond ?... Elle s'assit dans l'embrasure d'une fenêtre, à côté de son père; Jean se plaça debout derrière elle, pour regarder le bal.

D'abord, les trois petites anglaises et trois petits garçons italiens, qui avaient le teint olivâtre et les cheveux noirs, trépignèrent une polka. On joua une valse : madame Chauvelin, très décolletée, donna son corps aux étreintes. M. Chauvelin s'épongea le front. La « dame du hamac » invita un jeune homme timide. Les deux couples évoluèrent lentement; les femmes baissaient à demi les paupières et leurs dos se cambraient sous les doigts des hommes. Les musiciens eux-mêmes s'alanguirent. Le docteur Jansen aima cette union rythmique des sexes.

— Pourquoi ne danses-tu pas, Madeleine? dit-il.

Madeleine se leva, se tourna vers Jean, murmura :

— Allons, venez...

Offrant sa main, elle partit comme à regret, la tête haute, avec un peu d'ennui dans les yeux.

La valse mêlait les souffles, les désirs, les bras et les corps, M. Chauvelin changeait de place à tout moment pour mieux voir son épouse dont les gestes lui parurent adultères : elle avait fatigué trois de ses amuseurs et cherchait avec le quatrième un nouveau plaisir. Sur l'épaule de son timide amant, la dame du hamac soupirait d'extase; derrière elle un parfum d'iris s'épandait, et, quand elle eut parcouru toute la salle, ce parfum fut dans les âmes comme un adorable poison de tendresse.

La main de Madeleine frémit dans la main de Jean; ses doigts cherchèrent à se mêler aux doigts du jeune homme; elle avait la bouche entr'ouverte et les yeux humides : jamais il n'avait vu de femme aussi belle. Il sentait à son genou le frôlement de la robe tiède, et, contre son bras, la poitrine de son amie. Quand les musiciens s'arrêtèrent, il resta chancelant, comme pris de honte :

— Qu'avez-vous? fit Madeleine.

Il répondit :

— Rien, la valse me fait tourner la tête...

Madame Chauvelin alors interpella son mari : le vieil homme se mit au piano; et la valse recommença, plus intime, échevelée pour les chastes, lente pour les voluptueux qui savent les émotions que procure une danse habile. Le docteur Jansen rêvait aux temps anciens où lui aussi avait connu de telles joies, et il se rappela une femme qu'il avait aimée durant tout un hiver, en Égypte Madeleine était heureuse : elle revoyait le petit salon de l'hôtel, à Stalimène, où Paul Brémond lui avait appris ce que devient la danse aux bras d'un homme qui vous désire, que l'on adore et à qui l'on n'a jamais appartenu. Comme Jean la reconduisait à sa chaise, elle le remercia, puis valsa de nouveau, et longuement, avec tous ceux qui l'invitèrent.

La dame du hamac s'enfuit brusquement, suivie du jeune homme timide, M. Chauvelin plaqua des accords furieux :

sa femme avait perdu un soulier. Jean le chercha sous les meubles : quand il l'eût trouvé, on applaudit ; madame Chauvelin lui offrit sa taille, puis l'abandonna, et Jean voulut de nouveau danser avec Madeleine.

Elle avait disparu : le docteur Jansen, qu'il interrogea, lui répondit par un sourire lointain, venu d'Égypte... Dans le vestibule, Robert Berlier et Claudius buvaient des grogs.

— Vous n'avez pas vu madame Berlier?

— Non, monsieur! — et, s'adressant à Claudius : — D'après Lucrèce, — dit-il, — les premières danses se rythmèrent au chant des oiseaux.

— Piètre fiction de poète! — répondit l'inventeur de la « dégénérescence latine ».

Madame Berlier n'était pas dans la galerie, elle n'était pas dans les couloirs, ni sur les terrasses. Jean s'affola : il aurait voulu battre ce mari et ce père stupides, qui n'avaient pas d'inquiétudes et restaient béats, l'un devant son grog, l'autre devant son rêve, tandis que Madeleine était perdue.

Jean arpenta les terrasses, dévisagea les promeneurs, suivit des ombres, fouilla les bosquets. Tout à coup il aperçut, à la façade de l'hôtel, une fenêtre éclairée : Madeleine se penchait vers la nuit... Pour la rejoindre, il se précipita dans le vestibule, gravit l'escalier en courant, se glissa dans sa chambre; tout de suite, sans réfléchir à ce qu'il faisait, il fut sur le balcon :

— Bonsoir, madame...

Distraitement, elle répondit :

— Bonsoir, monsieur...

La robe blanche, derrière la treille de capucines, était, comme au premier soir, une apparition romanesque. Jean souhaitait parler, mais il n'osait ; Madeleine demanda :

— Pourquoi êtes-vous monté si vite?

— Je m'ennuyais au salon ! Ils m'agacent tous... dès que vous êtes partie, j'ai eu envie de m'en aller...

— Avez-vous dansé avec madame Chauvelin?

— Oui...

— Est-ce que vous la trouvez jolie?

— Madame Chauvelin?... Non...

— Elle a un grand succès ici... Tous les hommes l'admirent...

— Mais elle n'a aucun charme !

— Je ne suis pas de votre avis... Ce visage si jeune et ces cheveux blancs... Quel âge lui donnez-vous?

— Elle s'est mariée à dix-neuf ans... Il y a six ans, je crois... Elle doit en avoir vingt-cinq... Et vous trouvez qu'elle a du charme ?

— Oui, je trouve... Vous ne devez pas avoir beaucoup d'expérience. Avez-vous aimé déjà ?

— Non... c'est-à-dire, si !... il y a sept mois... une petite aventure.

— Ah !

— Une très petite aventure avec une jeune fille que je ne connaissais pas, d'ailleurs... Chaque jour, elle passait dans le chemin qui borde le jardin de mes grands-parents, aux environs de Genève. Elle était brune et avait un petit chien noir... Je ne lui ai jamais parlé, mais j'étais passionnément épris...

— Ce n'est pas une aventure, cela...

— Pourquoi ?

— Vous ne lui avez jamais parlé !

— Non, puisque je ne la connaissais pas...

Madeleine se moqua. Paul Brémond avait d'autres souvenirs !...

Le bruit du piano montait jusqu'au balcon. Jean murmura :

— Je n'oublierai jamais cette soirée...

Sur la treille des capucines, Madeleine s'appuya. Elle avait compris que Jean l'aimait.

— Pourquoi n'oublierez-vous jamais cette soirée ?

— A quoi bon vous le dire ?

— Quel enfant !...

Ce mot humilia le gamin.

« Roméo a été tendrement aimé, songeait-il, et Madeleine me reproche d'être trop jeune !... »

— Vous êtes triste, monsieur Lagier ?

— Oui, mais cela ne fait rien : je suis un enfant...

— Oh ! vous êtes susceptible !... Pourquoi êtes-vous triste?

— Ce serait trop long de vous le raconter.

— Vous êtes amoureux ?

— Non... J'ai des chagrins de famille...

Jean désirait paraître un homme, et ces mots : « chagrins de famille » devaient le vieillir aux yeux de Madeleine.

Le ciel était noir, mais un rayon de lune séparait deux nuages et tombait sur le lac.

— Voyez comme c'est beau! — fit Madeleine. — On ne devrait pas souffrir devant un pareil décor, et pourtant cela ne change rien...

Cette phrase, elle l'avait dite à voix très basse. Jean répéta :

— Non, cela ne change rien...

Dans le rayon, sur le lac, une barque ouvrait les antennes de ses voiles.

— Moi aussi, je suis triste, — reprit Madeleine, — plus triste que vous... (Elle frissonna : le vent se levait.) Triste, triste à mourir...

Jean voulut lui offrir sa vie; il supplia :

— Madame, si je puis vous être utile... Je suis très jeune... mais il faut avoir confiance en moi.

— J'ai confiance en vous, — répondit Madeleine; — vous êtes le seul auquel j'aie fait l'aveu de ma tristesse...

Entre les capucines, elle lui tendit la main. Il baisa les doigts de Madeleine; il ne savait quelle phrase de reconnaissance il pourrait lui dire, et, soudain, il murmura :

— Je vous aime...

Elle retira sa main, mit un doigt sur ses lèvres :

— Chut! il ne faut pas m'aimer...

Elle ajouta avec un geste d'adieu :

— Bonne nuit, mon voisin... Il fait froid... A demain!...

Elle rentra dans sa chambre, ferma ses fenêtres... Jean se promit de l'aimer toujours.

V

Dans le petit bois qu'ils ont déjà visité, Madeleine et Jean se promènent. Le soleil pèse sur les feuilles des platanes; le sentier est si étroit que les épaules s'effleurent dès qu'on y veut marcher de front pour évoquer à deux les années lointaines.

Madeleine désire parler de Paul Brémond, mais elle est

timide et souhaite que Jean prélude aux confidences. Elle dit :

— Pourquoi étiez-vous triste, hier soir?

— Ne parlons pas de cela... Je vous...

— Chut!... Dites-moi pourquoi vous étiez triste, hier soir?

Il ne veut pas répondre. Il ramasse une noisette, la brise, et montre qu'on peut faire un sifflet avec la coque. Plus loin, ils rencontrent un chat. Jean le caresse, puis le jette dans un ravin :

— Ces bêtes-là retombent toujours sur leurs pattes.

Madeleine s'indigne de cette action cruelle; il lui en demande pardon.

— Je vous pardonnerai quand vous m'aurez dit tous vos chagrins...

Alors il lui raconte les nouvelles que M. Piot apporta. Elle s'étonne de ce drame :

— Pauvre petit! Elle veut savoir chaque détail, et s'il n'est pas très malheureux d'avoir une mère folle et un père qu'il ne connaît pas.

— Très malheureux?... Je devrais l'être, — répond Jean; — mais je suis insouciant... Quand j'étais plus jeune, l'absence de mes parents ne m'inquiétait pas; maintenant, je pense que j'ai encore quinze jours devant moi avant l'arrivée de mon père, et il me semble que ces quinze jours ne se termineront jamais... Je sais que j'ai tort; il faut prendre la vie au sérieux, n'est-ce pas?

Madeleine approuve ces paroles; elle est une amie qui veut donner des conseils utiles.

— Est-ce que vous partirez avec votre père?

— Oh! oui... Il souffre... Quand on m'a parlé de lui pour la première fois, il y a six ans, je n'ai pas compris; j'avais quatorze ans...

— Comme vous êtes jeune! s'écrie Madeleine.

Et Jean regrette de ne pas s'être vieilli davantage; en vérité, il a dix-huit ans.

— Je suis très jeune, — dit-il, — mais les ennuis mûrissent un homme; je suis plus âgé que ceux de mon âge, car j'ai souffert, moi!...

Jean ne s'aperçoit pas qu'il s'est contredit.

— Et que ferez-vous chez votre père ?

— Je ne sais... Il nous écrit qu'il a besoin de ma gaieté ; il ne se doute pas que je suis presque toujours triste.

— Oh ! vous n'êtes pas toujours triste !... Quand nous sommes arrivés à l'hôtel, je vous ai vu jouer au ballon avec les petites Anglaises : vous vous amusiez beaucoup.

— Vous croyez ?... Peut-être... J'oublie parfois, mais la nuit, quand je ne dors pas, je vois l'avenir, et ce n'est pas drôle, je vous assure.

— Pauvre !... Ah ! moi aussi, je parais souvent joyeuse, et cependant, si je vous racontais...

Elle s'arrête. Jean la supplie d'avoir confiance, et il a très chaud à force d'être éloquent. Elle dit :

— Je n'ai pas fait un mariage d'amour, voilà ma grande faute ! J'ai épousé un élève de mon père, un orientaliste... Quand vous serez plus âgé, vous saurez que les femmes ont besoin de tendresse.

Jean se rappelle l'apparence maussade de Robert Berlier, il plaint Madeleine. Elle continue :

— Il y a deux ans, une grande affection a transformé ma vie. Dans une île de l'Archipel où nous passions l'hiver, nous avons rencontré par hasard un jeune Français que mon mari avait connu autrefois. Je m'ennuyais, il était très intelligent, il aimait les vers et la nature. Ensemble nous avons souvent regardé la mer : elle est si belle, et les savants ne la voient jamais... Il devint mon ami. Je l'ai beaucoup aimé... Il est mort, loin de moi, en Italie, et maintenant je ne peux plus être gaie...

Pour la consoler, Jean cherche une phrase ; les mots s'enfuient ; il murmure :

— Pauvre... pauvre...

Cet adjectif veut dire tant de choses !

Madeleine parle encore : les soirées de Stalimène... l'élégance de Paul Brémond... — « Je l'ai beaucoup aimé... » — les promenades qu'elle faisait avec lui sur les golfes étroits !...

Jean l'interrompt :

— C'est pour cela que vous pensiez au *Lac* de Lamartine, l'autre soir ?

— Oui...

Madeleine a des larmes au bord des cils; il lui prend la main :

— Ne pleurez pas, madame, ne pleurez pas, je vous en prie...

— Il était ma vie, et maintenant il n'y a plus rien... Je suis seule au monde...

Elle n'a pas retiré sa main, ses paupières battent, une larme tombe.

— Non, vous n'êtes pas seule, madame; je vous en prie, ne pleurez pas... Je vous aime... c'est-à-dire, non... excusez-moi... je vous suis très dévoué... Voyons! ne pleurez pas!...

Elle retire sa main.

— Vous êtes gentil, vous êtes bon... Nous sommes malheureux, voulez-vous que nous soyons amis ?

— Oh! si je le veux!...

Et sa voix rit et se brise.

Dans les sentiers, ils marchent côte à côte; leurs épaules s'effleurent : Jean est fier d'avoir une amie, Madeleine est moins affligée.

VI

Alex Claudius et Robert Berlier ne se quittèrent plus dès qu'ils eurent appris à se connaître. Dans leurs discussions, ils ne s'écoutaient pas l'un l'autre : aussi s'entendaient-ils à merveille.

La salle de billard leur servait de champ clos: elle était silencieuse, le bruit des billes ne gênait pas les dissertations, et, médiocres joueurs, ils n'apportaient aucune ambition à se vaincre.

Un jour, ils parlèrent des épouses et des maris modernes :

— Monsieur, — disait Claudius, — la femme allemande a créé l'empire germanique. A Paris, toutes les femmes sont adultères, infécondes et perverses; elles s'habillent de soies variées, couvrant d'oripeaux la pourriture de leurs mœurs.

— Monsieur, — répondit Berlier, — je méprise les femmes : qu'elles soient allemandes, françaises, slaves ou

turques, elle ont une intelligence médiocre, inapte aux déductions, et une sentimentalité qui m'inspire le plus profond dégoût. Seule, la maternité les sauve parfois : elles deviennent alors des instruments; elles reproduisent, et méritent nos soins.

— Vous exagérez!... Madame votre épouse est charmante et n'a pas d'enfants...

Claudius remua ses grosses lèvres; c'était un sourire, et il souriait parce que Madeleine Berlier lui déplaisait et qu'il espérait troubler la tranquillité de ce ménage. Berlier mit de la craie à sa queue de billard :

— Monsieur, dit-il, les arguments *ad hominem* n'ont aucune valeur; toute école de logique doit les réprouver.

Et l'orientaliste fit un carambolage.

Alors Claudius divisa les femmes en cinq catégories, parla de madame Chauvelin qu'il mit dans la troisième, et Berlier ne la défendit pas.

VII

Sur le balcon, où chaque jour ils causent de Paul Brémond, Jean dit à Madeleine :

— Vous allez prendre froid, madame.

Elle a beaucoup dansé, ce soir. Elle pose une écharpe sur ses épaules : ce mouvement fait onduler le corsage, et les seins de la jeune femme paraissent aux yeux effrayés de Jean. Il admire, s'étonne, désire baiser un point noir sur la peau blanche, détourne la tête, et maintenant s'irrite contre l'écharpe qui lui cache la poitrine de son amie. Madeleine enlève ses gants : ils sont très longs; à mesure qu'ils glissent, le bras se révèle, nu jusqu'à l'épaule, où la lancette inhabile d'un médecin a laissé une trace. Les mains hors de leurs fourreaux s'agitent, heureuses d'être libres

Jean se souvient que, tout à l'heure, dans la valse, il a serré contre lui ces épaules et cette poitrine : comment a-t-il osé? A présent, il serait incapable d'un tel courage, et pourtant il ne désire que vivre blotti dans ces bras nus.

— Vous dansez bien, monsieur Jean...

— Vous trouvez? J'ai pris des leçons, mais la pratique me fait défaut: mes grands-parents ne sont pas mondains...

S'il était sincère, Jean devrait dire que madame Piot ne lui a jamais permis d'aller au bal.

— Monsieur Brémond, votre ami, était-il un bon danseur?

— Il valsait admirablement... Il donnait cette impression de force, de souplesse et d'assurance qui est délicieuse pour une femme. Ah! il valsait... D'ailleurs, à tous les sports, il était superbe ; à la chasse, par exemple... Et pourtant, voyez comme il m'aimait : je déteste que l'on tue de pauvres bêtes, je le lui ai dit un jour, et, depuis lors, il n'a plus chassé... Ah! mon pauvre Paul, mon chéri...

Jean se reproche amèrement d'avoir lancé le chat dans le ravin ; il affirme qu'il adore les bêtes, et qu'il n'a jamais chassé. Madeleine ne l'écoute pas ; bientôt elle recommence l'apologie de Brémond ; longuement elle énumère ses vertus, puis s'arrête.

— Je ne vous ennuie pas?

— Non... Je suis votre ami...

— Moi aussi, je suis votre amie...

Madeleine tend la main au travers des capucines. Il pose son front sur les doigts brillants de bagues.

— Je vous aime, je vous aime tellement!...

— Il ne faut pas! Je ne peux pas vous aimer, moi...

— Pardon!...

Au pied des capucines, les gants sont tombés ; Jean les ramasse, et Madeleine permet qu'il les garde en souvenir d'elle.

G. BINET-VALMER

(A suivre.)

LE PESSIMISME D'IBSEN

Dans un discours récent, Ibsen s'inscrivait en faux contre le préjugé courant qui voit dans la gloire littéraire un bonheur enviable entre tous et proclame « qu'on ne saurait être que parfaitement heureux, lorsqu'on a été ainsi favorisé par le sort, glorieusement accueilli dans le monde entier ». La mélancolie de ce demi-aveu peut sembler étrange chez un poète dont l'Europe entière fêtait à ce moment le soixante-dixième anniversaire. Elle n'étonnera pas, toutefois, ceux qui ont suivi l'évolution récente de sa pensée et observé le pessimisme croissant dont témoignent ses derniers drames. Alors que Wagner, par exemple, se rassérène avec l'âge et aboutit, après le sombre pessimisme de *Tristan*, à la sereine résignation de *Parsifal*, il semble qu'Ibsen, en dépit des honneurs éclatants qui entourent sa vieillesse, s'achemine, dans les drames postérieurs à *Rosmersholm* surtout et en particulier dans ses trois dernières pièces, *Solness le Constructeur*, *Jean-Gabriel Borkman* et *Quand nous nous réveillons de la mort*, vers une conception toujours plus tragique de l'existence et jette un regard toujours plus désolé sur sa carrière d'artiste, sur la vie présente, sur l'avenir de l'humanité. Je voudrais essayer de noter ici quels sont les signes distinctifs et aussi les limites de ce pessimisme.

* * *

On peut distinguer, je crois, deux formes principales de pessimisme qui, dans la réalité, apparaissent souvent plus ou moins confondues, mais qu'il est assez aisé de séparer par l'analyse : je les appellerai pessimisme mystique et pessimisme réaliste.

Le premier a son origine dans le sentiment, dans la pitié intense pour les maux inévitables de l'humanité, dans la religion de la souffrance humaine. Poussé jusqu'à ses conséquences dernières, il aboutit à l'anéantissement du vouloir-vivre, à l'aspiration mystique vers la bonne mort, vers le nirvâna bouddhique, vers la paix du tombeau. C'est ce pessimisme qui a inspiré à Schopenhauer ses pages admirables sur la mort du désir égoïste chez l'ascète affranchi de l'illusion universelle. C'est ce pessimisme encore qui s'épanche en flots de mélodie au dénouement de *Tristan* ou qui chante dans les harmonies sublimes de *Parsifal*. C'est ce pessimisme enfin dont Nietzsche avec sa terrible clairvoyance a dénoncé les excès et le danger. Certes, la pitié est un des plus nobles sentiments qui puissent remplir une âme humaine, mais elle ne doit pas conduire jusqu'à la peur de toute souffrance : car la douleur volontairement acceptée, recherchée même, a elle aussi sa noblesse, sa grandeur et sa beauté. Nous n'avons pas le droit de la considérer comme un mal en soi, comme « quelque chose qui doit être aboli » ; nous devons savoir souffrir nous-mêmes, par conséquent aussi savoir supporter que d'autres souffrent autour de nous. L'héroïsme, en un mot, avec les dures vertus et les conséquences redoutables qu'il comporte, ne doit pas être sacrifié à la pitié. Puis cette abdication du vouloir-vivre, cette mystique volupté de la mort, ne doit-elle pas, comme le veut Nietzsche, presque toujours être interprétée comme un signe de dégénérescence, de lassitude, un indice de vitalité amoindrie, — bref, comme un symptôme morbide et quelque peu inquiétant ? L'amour de la vie, l'acceptation vaillante et joyeuse de ses luttes et de ses peines sont une preuve de santé morale et d'équilibre physiologique. Partout où apparaît le pessimisme ascétique ou mys-

tique, on est en droit de se demander si cet équilibre ne tend pas à se rompre, s'il n'y a pas un commencement de décadence physiologique.

Or, et c'est là que j'en veux venir, le pessimisme mystique est presque entièrement absent de l'œuvre d'Ibsen. Ce n'est certes pas qu'il lui manque le don de s'émouvoir des souffrances humaines, qu'il soit dénué du sens de la pitié : je n'en veux pour preuve que les scènes si poignantes où il nous conte l'effroyable martyre moral de Brand et d'Agnès et qui sont peut-être parmi les plus émouvantes de tout le théâtre contemporain. Mais ce n'est pas Ibsen, en revanche, qui méconnaît la noblesse de l'héroïsme et de ses plus impitoyables vertus. *Brand*, précisément, est le poème de la volonté héroïque, l'apologie enthousiaste de l'homme dur et fort qui sait souffrir pour sa foi, et, ce qui est plus terrible encore, voir souffrir, faire souffrir, jusqu'à la mort même, ceux qu'il aime le plus, sa femme, son petit enfant. Et l'on ne trouvera pas non plus chez le dramaturge norvégien l'apologie du renoncement, l'aspiration ardente vers le repos définitif au sein de la mort. Ses héros les plus chers, ceux qui incarnent le mieux son idéal, comme Jean Rosmer, ne sont pas des ascètes, des renonçants. Rosmer est l'apôtre de la beauté et de la noblesse : sa devise est : « Du bonheur pour tous, créé par tous ! » Ibsen ne demande pas à l'homme d'étouffer en lui l'instinct naturel et légitime qui le porte à rechercher le bonheur : il rêve d'un idéal suprême, synthèse de l'ascétisme chrétien et de la joie de vivre païenne, grâce auquel l'humanité tendrait d'un même élan vers le bien et vers la joie. — Pour cette raison aussi on ne trouve pas chez Ibsen cette soif mystique de paix, cet immense désir d'absorption panthéistique de l'être individuel au sein du grand Tout, que l'on trouve chez certains personnages de Wagner. Les personnages qu'il crée sont plus combatifs, moins contemplatifs. S'ils sont vaincus, la mort peut leur apparaître comme un dernier refuge, comme une nécessité qu'ils subissent sans révolte, à laquelle ils se résignent même spontanément, mais non comme un bien positif, un état de félicité, un retour de l'âme vers sa vraie patrie. En un mot, le pessimisme mystique fait presque totalement défaut à l'œuvre d'Ibsen.

Très différent de ce pessimisme est le pessimisme réaliste. Le premier était surtout sentimental, le second est essentiellement intellectuel. L'un a son principe dans un certain état d'âme, l'autre a pour cause déterminante une certaine vision de la réalité. Le pessimisme mystique s'oppose à la joie de vivre païenne, le pessimisme réaliste à l'optimisme idéaliste. L'optimiste voit le monde en beau : il est plus frappé par ce qu'il y a de grand, de noble, de généreux chez l'homme, que par les laideurs et les misères de l'humanité; il croit à une justice immanente des choses qui assure le triomphe du bien sur le mal, la récompense du bon et la punition du méchant aussi bien dans la vie individuelle que dans la vie sociale et dans l'évolution historique. Le pessimiste tient cette vision optimiste du monde, soit pour l'illusion involontaire d'un idéaliste sans clairvoyance, soit pour l'aveuglement volontaire — en d'autres termes, le mensonge — d'un satisfait qui voudrait persuader à tous que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, ou d'un lâche qui a peur de regarder la vérité en face. Le réaliste voit ou prétend voir la réalité comme elle est, c'est-à-dire vulgaire et triste, et il la décrit comme il la voit, sans rien embellir ni adoucir. L'homme lui paraît laid et surtout médiocre. Non seulement il est frappé par la foncière vulgarité d'âme de la foule, du « troupeau », mais dans les individus supérieurs eux-mêmes il discerne des tares qui les défigurent ou les avilissent. La société est, à l'en croire, profondément corrompue, fondée sur l'iniquité, impitoyable aux faibles qu'elle opprime avec une odieuse dureté ; elle vit sur des conventions mensongères à l'aide desquelles les heureux du jour essaient hypocritement de donner le change aux autres ou de se dissimuler à eux-mêmes la gravité de la situation présente.

Le pessimisme réaliste peut d'ailleurs mener aux conclusions les plus opposées et produire les effets les plus divers en bien ou en mal, en sorte qu'il est impossible de décider si, d'une manière générale, il est bienfaisant ou nuisible. Comme il incline l'homme au mécontentement de sa situation présente, il est le ressort de tout progrès — tous les grands révolutionnaires sont plus ou moins des pessimistes intellectuels — et aussi l'origine de ce malaise sourd qui tra-

vaille les sociétés vieillies et qui est le prélude de la dissolution; il est la cause efficace des plus bienfaisantes réformes comme aussi des plus stériles bouleversements, il est un principe d'action ou de mort. — Sous sa forme extrême, c'est le nihilisme absolu d'un Nietzsche qui voit dans l'univers le produit d'une nécessité aveugle et souverainement indifférente, qui tient l'histoire pour un sanglant et brutal non-sens, qui révoque en doute les « valeurs » les plus universellement admises, comme le Vrai et le Bien, et proclame la « mort de Dieu », l'absolue vanité de tout espoir en un au-delà, de toute foi en un idéal supra-individuel.

Ibsen, cela ne fait point de doute, doit être rangé dans la catégorie des pessimistes réalistes. Dès l'époque de ses premières pièces modernes, il se révèle à nous comme un impitoyable analyste qui note froidement les tares de l'homme moderne et de l'organisme social. Aucune classe n'est épargnée. Il dénonce ouvertement la corruption des « soutiens de la société », comme ce consul Bernick qui, pour augmenter ses profits et étouffer un scandale, se laisse entraîner presque jusqu'au crime, ou comme ce chambellan Alving, ivrogne et vicieux, qui fait de sa maison un lieu de honteuses débauches. Il flagelle sans merci les ridicules et la bassesse d'âme des représentants de l'Église, qu'il peint comme des intrigants qui abritent sous le manteau de la religion des ambitions très temporelles, ou comme des hypocrites indulgents pour le vice qui se cache et impitoyables seulement pour qui transgresse les conventions sociales ou provoque le scandale. Il n'épargne pas davantage les politiciens, conservateurs égoïstes et bornés ou radicaux échauffés et ambitieux, sans convictions et sans scrupules les uns comme les autres, uniquement préoccupés de conquérir l'influence et le pouvoir. Et, si les bourgeois gros ou petits, opulents ou ruinés, ne lui inspirent ni respect ni considération, il ne s'en laisse pas imposer davantage par le peuple souverain : nul n'a décrit plus cruellement qu'Ibsen, dans l'*Ennemi du peuple*, l'imbécillité de la « majorité compacte » qui, incapable de discerner où sont ses vrais amis et ses ennemis, se laisse guider uniquement par un égoïsme à courte vue et lapide ce brave homme de Stockmann pour lui apprendre à vouloir faire

passer le bien de la cité avant ses intérêts matériels immédiats.

Même à l'égard des personnages qui lui sont le plus sympathiques, l'implacable réaliste ne désarme pas : il note d'une main sûre les défaillances de leur caractère, les petites imperfections de leur nature. Le poète Falk, dans la *Comédie de l'Amour*, nous est bien donné pour le champion de l'idéal contre de médiocres philistins; mais cela n'empêche pas Ibsen de nous le peindre comme un imaginatif un peu fantasque, un grand cerf-volant qui, incapable de voler par lui-même, a besoin de la brise pour le pousser et d'une ficelle pour le guider. Brand, le sublime apôtre du « Tout ou rien », est une âme trop dure, trop fermée à la pitié, à l'amour, et qui, malgré son héroïsme, fait fausse route dans la vie parce qu'elle oublie que Dieu est avant tout le « Dieu de Charité ». Jean Rosmer lui-même, la plus noble et la plus pure figure de ce théâtre, est un rêveur paralysé par une incurable mélancolie, tourmenté par l'esprit de scrupules « qui ennoblit mais qui tue le bonheur », hanté par des revenants qui paralysent son activité, par ces mystérieux « chevaux blancs » qui apparaissent à Rosmersholm chaque fois que la mort doit y faire une nouvelle victime. Et ainsi la vie, telle que nous la représentent les premiers drames d'Ibsen déjà, est une sombre tragédie où des êtres égoïstes et médiocres se disputent âprement les bribes d'un bonheur illusoire et stérile, où les meilleurs n'échappent pas à la contagion de la corruption ambiante et aux fatalités de l'hérédité, où l'idéalisme lui-même aboutit à la faillite, soit qu'il s'égare sur de mauvaises voies, soit qu'il manque de la robustesse morale nécessaire pour réaliser ses conceptions.

Les derniers drames nous content avec une insistance toujours plus douloureuse ces défaites réitérées de l'idéalisme. Deux problèmes surtout ont préoccupé l'esprit d'Ibsen, celui de l'ambition et celui de l'art. L'homme peut s'élever au dessus de la médiocrité et de l'égoïsme inférieur, soit en s'aventurant dans des entreprises grandioses destinées à assurer, non pas seulement le bien-être d'un seul, mais le bonheur et la richesse d'une collectivité, d'une ville, d'un peuple, soit encore en créant de la beauté. Peut-il arriver, par l'une ou l'autre de

ces voies, à atteindre le bonheur pour lui et pour les autres, à réaliser le bien ? A cette question, Ibsen répond par trois de ses drames les plus pessimistes : dans *Jean-Gabriel Borkman*, il nous montre la banqueroute de l'ambition ; dans *Solness le Constructeur* et dans *Quand nous nous réveillons de la mort*, la banqueroute de l'artiste, peut-être de l'art même.

Jean-Gabriel Borkman est plus qu'un simple égoïste : c'est à sa façon un idéaliste, un voyant, un halluciné. Fils de mineur, il était parfois descendu avec son père dans les ténébreuses galeries où sommeillent les trésors que recèlent les entrailles de la terre. Là il avait entendu la chanson des « Esprits dormants de l'or », des millions captifs, qui gisent ignorés au cœur des rochers, au sein des montagnes ; et il lui semblait que, comme des fantômes vivants, les filons sinueux qui se courbent et se bifurquent tendaient vers lui comme autant de bras suppliants et imploraient leur délivrance. Borkman seul comprenait leur appel et il leur disait : « Je vous aime, vous qui êtes plongés dans l'abîme et dans les ténèbres et dans la mort apparente ! Je vous aime, ô richesses qui demandez la vie, et j'aime votre cortège de pouvoir et d'honneurs. Je vous aime, je vous aime, je vous aime ! » Fasciné, hypnotisé par cette éblouissante vision, il rêve dès lors de se rendre maître de tout ce qui donne le pouvoir, de soumettre à sa loi la terre et la mer, les champs et les bois, afin d'en faire une source de prospérité pour des milliers d'êtres humains. Et à cette volonté de puissance il sacrifie ce qu'il a de plus cher. Pour obtenir un poste de directeur de banque il renonce, en faveur d'un protecteur influent, à la main d'une jeune fille qu'il aimait et qui le payait de retour. Déjà il touche au port. Maître des mines, des carrières, des chutes d'eau, des innombrables entreprises que son génie a suscitées, il se disposait à ouvrir au commerce des voies nouvelles à travers le monde, lorsqu'une soudaine catastrophe vient ruiner toutes ses espérances. Pour réaliser ses vastes projets, Borkman a dû porter la main sur les dépôts qui lui avaient été confiés. Encore quelques jours et le téméraire spéculateur atteignait le but où tendait sa criminelle audace : tous les dépôts pouvaient être remboursés, toutes les valeurs engagées pouvaient être rentrées à leur place, toutes les grandes

Compagnies qu'il rêvait étaient constituées ! A ce moment précis, la dénonciation d'un ami perfide fait crouler tout l'édifice de sa fortune. C'est la faillite, c'est l'ignominie d'une condamnation infamante. Pendant cinq ans de prison cellulaire, puis pendant huit années de retraite absolue, Borkman reste seul en face de lui-même, séparé de tous les siens, isolé du monde entier, ruminant sans cesse sur son infortune. Vaincu, il espère encore une revanche. Sa conscience l'absout des crimes pour lesquels la justice à courte vue des hommes l'a condamné ; il a foi en son étoile, — il l'affirme, du moins — foi dans l'excellence de ses projets; son imagination surexcitée par sa longue solitude lui peint avec une entière netteté le jour où ses ennemis, voyant qu'on ne peut plus se passer de lui, viendront ramper devant lui, le supplier de reprendre le gouvernail, de se mettre à la tête de la nouvelle banque qu'ils ont fondée et qu'ils sont incapables de diriger... Il se compare lui-même à un Napoléon qu'une balle aurait estropié à sa première bataille !...

Mais ne soyons pas dupes de ces belles phrases. Borkman n'est qu'un faux Napoléon, dont Ibsen, avec une redoutable sûreté de main, met à nu toutes les petites tares cachées. Son ambition n'a jamais eu pour mobile le bien de l'humanité ainsi qu'il voudrait se le persuader, mais seulement l'égoïsme le plus forcené. « Tu n'as jamais aimé que toi-même... voilà le fond de tout ! » lui jette brutalement au visage sa femme ; et elle a raison. A cet égoïsme démesuré il a tout immolé : sa bonne réputation, celle de sa famille, le bonheur qu'il pouvait trouver dans l'amour, la vie d'une femme qui l'aimait. Et, tandis qu'il accomplissait tous ces sacrifices, avait-il du moins cette foi dans son étoile, dont il parlait sans cesse et qui pouvait dans une certaine mesure l'absoudre? Non : Borkman n'est même pas un ambitieux de grande marque. Tout au fond de lui-même il n'est pas sûr du succès. « Les hommes sont ainsi faits, dit-il un jour. La même chose est pour eux un objet de foi et de doute. » Il doutait à l'époque où, directeur de banque, il faisait main basse sur tous les dépôts qui lui étaient confiés : car, à ce moment même, il laissait intacte, bien qu'elle fût à sa disposition, la fortune de son ex-fiancée qu'il vendait à un rival tout en l'aimant pro-

fondément. Il n'a pas davantage la *vraie* foi quand, vaincu et ruiné, il attend l'heure de la revanche. Il est lié d'amitié avec un pauvre hère, le vieux Foldal, qui se croit grand poète, comme lui, Borkman, se croit un génie. Et ces deux naufragés de la vie s'entretiennent mutuellement dans leurs illusions. C'est donc que Borkman a besoin de l'approbation d'autrui pour se confirmer dans l'opinion qu'il a de lui-même. Il se donne la comédie, il répète durant ses longues heures de solitude le geste avec lequel il recevra ses ennemis quand ils viendront l'implorer. C'est un piètre cabotin, au fond, que ce pseudo-surhomme qui joue les Napoléon sans conviction sincère, sans génie, et qui, avec ses projets magnifiques, n'arrive qu'à semer autour de lui la ruine et la désolation. Il n'était plus en vie bien avant la sombre nuit d'hiver où l'étreinte mortelle de la bise glacée arrêta les battements de son cœur : il dit lui-même qu'il est mort le jour où s'est évanoui son rêve ambitieux de fortune et de puissance. Et il se trompe : il est mort le jour où il a vendu sa fiancée. Peut-être même n'a-t-il jamais vécu !

Pourtant ne soyons pas trop sévères pour Borkman. Qui saurait dire, en effet, s'il se trompe entièrement dans la conception qu'il a de lui-même et si ses adversaires ont tout à fait raison dans l'idée qu'ils se font de lui? Je ne suis pas bien sûr qu'Ibsen estime que l'une ou l'autre des deux images de Borkman soit *seule* vraie. Je croirais plutôt qu'il les considère toutes deux comme partiellement vraies. Et, au fond, il se pourrait bien qu'aux yeux d'Ibsen il n'y eût pas une différence très considérable entre un Borkman et un « véritable » grand homme. Je disais tout à l'heure que Borkman était un faux Napoléon. Mais je ne suis pas très persuadé que, pour Ibsen, un Napoléon, un « héros de l'histoire », un « chef de peuples », soit beaucoup plus qu'un Borkman heureux, un Borkman qui aurait trouvé les quinze jours dont il avait encore besoin pour mener à bien ses opérations. Auquel cas, le drame d'Ibsen ne raconterait pas seulement la faillite lamentable d'un faux grand homme, mais ferait le procès de l'ambition elle-même en étalant au jour tout ce qu'il y a de faiblesse et de misère morale dans l'âme d'un manieur d'hommes.

Plus encore que le problème de l'ambition, le problème de l'art a hanté l'esprit d'Ibsen.

S'il est une « valeur » psychique au monde qui soit universellement admise et solidement établie, surtout en pays germanique ou scandinave, c'est bien celle de l'art, de la beauté. Depuis le temps où Gœthe et Schiller rêvaient d'une éducation esthétique du genre humain, où Fichte voyait dans un « âge de l'art » succédant à l' « âge de la science » le but suprême de l'humanité, où Schelling proclamait que l'art révèle l'identité du réel et de l'idéal et donne la clef du mystère de l'univers, jusqu'à l'époque toute proche de nous où Wagner annonçait que « l'œuvre d'art est la représention vivante de la religion » et que l'artiste moderne est le successeur du prêtre, on n'a guère douté que le *vrai* poète, l'artiste *véritable* ne fût le champion de l'idéal, le prophète d'un monde supérieur, le guide inspiré de l'humanité sur la voie du progrès. Chez Ibsen, cette foi est de bonne heure singulièrement ébranlée. Dès sa jeunesse il prenait un poète pour héros de sa *Comédie de l'Amour*. Or, il incarne bien en Falk l'idéaliste enthousiaste qui se met finalement à la tête de la jeunesse pour prêcher la sainte croisade contre le mensonge et l'hypocrisie sociale; mais il nous l'a décrit au début de la pièce comme un être inconstant et léger; de plus, il nous le montre, au dénouement, obligé de renoncer à épouser Svanhild — qu'il aime pourtant de tout son cœur — et cela faute de pouvoir lui jurer en bonne conscience qu'il l'aimera *toujours*: en sorte qu'on est bien tenté, en fin de compte, de suspecter malgré tout la profondeur d'une telle nature et de se demander si ce « soldat de l'idéal » sera jamais très solide au poste. Et les doutes d'Ibsen sur la « mission » supérieure de l'artiste ne font que croître. Il semble en particulier que ses années de vieillesse aient été véritablement obsédées par ce problème de la valeur de l'art. Dans ses derniers drames il crée toujours de nouvelles variantes du type de l'artiste: c'est le sculpteur Lyngstrand, dans la *Dame de la mer*; c'est le bohème génial Eylert Lœvborg, dans *Hedda Gabler*; le rêveur Alfred Allmers, dans le *Petit Eyolf*; le vieux Foldal, dans *Jean-Gabriel Borkman*. Mais ses deux portraits les plus poussés sont celui de « Solness le Constructeur » — et celui d'Arnold Rubek, dans

Quand nous nous réveillons de la mort. Chez l'un comme chez l'autre, Ibsen met en relief tout ce qui subsiste d'égoïsme plus ou moins inconscient dans l'âme de ces prêtres de l'idéal.

Voici d'abord Solness. Fils de ses œuvres, parvenu au premier rang tant par son mérite propre que grâce à la complicité mystérieuse et presque inquiétante du hasard qui l'a toujours favorisé, l'architecte Halvard Solness est un esprit audacieux, un puissant génie créateur. Il s'est affranchi des croyances léguées par le passé, il a renié la foi traditionnelle, abjuré la religion de l'humilité et du renoncement. Il s'est résolu à ne plus construire d'églises pour Dieu, mais seulement des foyers pour les hommes, « des demeures claires, où l'on est bien, où il fait bon vivre, où père, mère et enfants passent leur existence dans la joyeuse certitude qu'on est vraiment heureux d'être de ce monde, et surtout de s'appartenir les uns aux autres... dans les petites choses comme dans les grandes ». Et il ne lui suffit pas de bâtir des maisons ordinaires, d'humbles demeures où les hommes abriteront leur médiocre rêve de bien-être vulgaire et terre à terre : il veut à ces foyers humains joindre une tour, une haute tour, symbole de l'aspiration infinie de l'humanité vers un idéal toujours plus élevé, vers une existence toujours plus belle et plus noble. Comme Jean Rosmer, il veut une humanité à la fois active et heureuse, éprise de beauté et de joie, de vertu et de bonheur.

Mais Solness n'a ni le génie surhumain ni surtout la noble abnégation qui lui seraient nécessaires pour réaliser cet idéal. Émancipé des liens de la religion positive, il est devenu le prisonnier de sa propre individualité, de son tempérament dominateur, de son égoïsme d'artiste et de créateur. Il fait de son moi le centre de l'univers. Pour prolonger plus sûrement sa souveraineté artistique, il tâche d'étouffer les talents naissants, de les exploiter à son profit; il refuse aux jeunes les occasions de faire leurs preuves à leur tour. Poussé par son admiratrice Hilde, il laisse cet orgueil funeste s'exalter jusqu'à la folie. Solness est apparu à la jeune enthousiaste comme l'incarnation magnifique du génie triomphant, du surhomme tout-puissant, sans peur et sans envie, capable de réaliser ses rêves les plus audacieux. Et à tout prix il veut

être semblable à cette image idéale éclose dans le cerveau ardent et enfiévré de Hilde; à l'âge où les simples mortels modèrent sagement leurs ambitions et consentent volontiers à faire à côté d'eux une place à la jeunesse qui grandit, Solness aspire à être dieu, à dépasser par un effort gigantesque tout ce qu'il a accompli jusqu'à ce moment, Il ne lui suffit plus, maintenant, de construire des foyers avec des tours : il veut, pour l'amour de Hilde, édifier un château fantastique, orgueilleusement planté sur une montagne élevée et surmonté d'une tour vertigineuse, d'où la vue s'étendra librement de tous les côtés, et d'où l'on pourra contempler de très haut ceux qui bâtissent des églises comme aussi ceux qui construisent des demeures pour les hommes. Il se lance dans des entreprises qui dépassent les forces humaines et qui, dans tous les cas, dépassent infiniment son pouvoir à lui. Il tente, pour plaire à Hilde, d' « accomplir l'impossible » : il veut, lui qui est sujet au vertige, gravir sous ses yeux les échafaudages de sa nouvelle maison et attacher la couronne au sommet de la tour. Cette aventure téméraire et folle lui coûte la vie. Il atteint bien le faîte de la maison, il attache la couronne au haut de la tour; mais le vertige le saisit alors : il tombe, il s'écrase sur le sol. Et cette chute est en quelque sorte le symbole visible de sa ruine morale, de sa déchéance intime. L'esprit d'égoïsme et d'orgueil qui l'a envahi a comme desséché et stérilisé son génie. Sa recherche du fantastique, de l'extraordinaire, de « l'impossible », est un symptôme morbide. Dans son for intérieur, Solness doute de lui. Il craint « la jeunesse, celle qui est toute prête à frapper à sa porte... à en finir avec le grand constructeur Solness »; il a peur d'être « jeté par-dessus bord », d'être « démoli », lui aussi, par la nouvelle génération, comme il avait jadis « démoli » son maître le vieux Brovik. En réalité, il a le pressentiment confus qu'il commence à décliner. La mort a donc été miséricordieuse pour lui : la soudaine catastrophe qui l'a fracassé sur le sol lui a épargné les souffrances de l'inévitable décadence à laquelle sa « volonté de puissance » ne pouvait se résigner.

Non moins mélancolique est la destinée du sculpteur Arnold Rubek. Comme Solness, il a fait un rêve éclatant de

gloire et de beauté. Il a voulu créer une statue merveilleuse qui, sous les traits d'une jeune femme qui se réveille du sommeil de la mort, d'une vierge idéale incarnant en elle tout ce qu'il y a de noblesse, de fierté, de pureté sur la terre, devait figurer le *Jour de la Résurrection*. Pour cette œuvre il trouve une aide inespérée. Une jeune fille, Irène, s'éprend de lui et de son art, abandonne sa famille et son foyer pour le suivre, pour lui servir de modèle. Avec une joyeuse allégresse, avec un dévouement sans réserve, elle se consacre à Rubek; elle met à son service, dit-elle, « tout le sang de sa palpitante jeunesse». Et le sculpteur, tout entier à sa mission, accepte ce dévouement en pur artiste: devant cette femme qui se donnait à lui corps et âme, qui, toute vibrante d'amour, dévoilait pour lui les trésors de sa virginale nudité, il reste froid et maître de lui. Il adore sa merveilleuse beauté, mais il ne permet pas à l'amour humain de jaillir dans son cœur; il repousse cet amour, il se l'interdit comme une tentation coupable: il lui semble que le moindre désir charnel qu'il ressentirait pour son modèle profanerait son âme et l'empêcherait d'atteindre le but rêvé. La statue de la Résurrection — « notre enfant », comme l'appelle Irène — s'achève cependant. Et alors, la jeune fille, sentant que son rôle est fini, qu'elle va devenir inutile au sculpteur, qu'elle n'a été, dans son existence, qu'un « bel épisode », disparaît brusquement, blessée jusqu'au plus profond de son être. Elle a prodigué sans compter à Rubek, non pas seulement la fleur de sa beauté, non pas seulement quatre années de sa jeunesse: « Je t'ai donné, dit-elle, mon âme jeune et vivante. Et je suis restée avec un grand vide en moi..., sans âme. » Elle sent que sa vie est désormais brisée, que, vivante, elle est descendue parmi les morts.

Mais Rubeck, lui aussi, a cessé de vivre. Irène était pour lui bien plus qu'un modèle : dans l'âme froide et sèche de l'artiste, cette créature sublime de passion et de dévouement avait fait germer un sentiment imprécis encore et inavoué qui était presque de l'amour. Irène avait été son inspiratrice. Sa présence seule entretenait dans le cœur de Rubek cette flamme sacrée de l'amour sans laquelle l'art le plus consommé ne peut rien créer de beau ni de grand. Son départ est pour

le sculpteur une perte irréparable; lui aussi est désormais « sans âme ». Tant bien que mal, il achève sa Résurrection. Remaniée et agrandie, l'œuvre devient une vaste composition où l'image d'Irène n'est plus guère qu'une figure secondaire. Au premier plan, par contre, Rubek place maintenant un homme assis près d'une source et qui, accablé sous le poids d'une faute inexpiable, trempe dans l'eau qui ruisselle ses mains coupables afin d'en laver la souillure, torturé par la certitude de n'y réussir jamais. Cette figure, à laquelle il a donné ses propres traits et qu'il intitule le *Regret d'une Vie perdue*, symbolise, dans sa pensée, le remords qu'il éprouve tout au fond de lui-même pour « avoir fait passer l'argile inanimée avant la vie, avant le bonheur, avant l'amour ». — Enfin, Rubek abandonne sa grande œuvre au jugement du public. Que vaut-elle? Il n'en sait trop rien. Il est sûr qu'elle *a été* un chef-d'œuvre; il est moins certain qu'elle le soit encore sous sa forme définitive. La foule porte aux nues l'œuvre et l'artiste. Mais, malgré la gloire et la richesse qui lui sont venues tout d'un coup, Rubek n'est pas heureux. Il lui semble que sa vocation d'artiste, son travail soient devenus choses vaines et insignifiantes. « J'ai là, dit-il, un coffret précieux où se conservent toutes mes visions, tout ce qui fut mon idéal d'artiste. Depuis le jour où Irène a disparu, ce coffret est fermé. Elle en a emporté la clef. » Il bat monnaie, maintenant, avec son talent; il fait sur commande les portraits de bourgeois qu'il méprise. Le voilà riche. Le voilà professeur à une Académie d'Allemagne. Il se paie un palais dans la capitale, une villa sur le lac de Taunitz; il s'offre même le luxe d'épouser une petite femme, un peu sotte, il est vrai, mais si jolie et si gracieuse! Et pourtant il se consume dans une incurable mélancolie : il est misanthrope, nerveux, agité...

Un jour, enfin, il rencontre Irène. En proie à une indicible émotion, il l'aborde. Ils échangent leurs confidences : il lui confesse ses tristesses et ses remords; elle lui conte en retour les misères de la vie morne et désolée qu'elle a menée après l'avoir quitté: elle lui dit l'affreuse désespérance qui s'est abattue sur elle et qui l'a entraînée jusque sur les confins de la folie. Et à tous deux monte au cœur le regret poignant de

cette vie d'amour qu'ils ont laissée échapper. Leur vrai « moi », ce moi aimant et vivant qu'ils ont couché au tombeau le jour où ils se séparaient, renaît de ses cendres; ils se sentent ressusciter d'entre les morts. Ils veulent s'affranchir de l'existence mesquine où ils étouffent tous deux. Ils aspirent aux vastes horizons, à l'air pur des hauteurs. Ils quittent la plage humide et sombre où ils se sont rencontrés pour s'élever, au-dessus du fjord encaissé, dans la montagne, dans le fjeld glacé dont les cimes étincellent au soleil. Ils voudraient recommencer une nouvelle vie. Mais l'indestructible passé pèse sur eux et les accable ; ils ont tous deux des souvenirs que rien ne peut abolir : « L'amour, dit Irène, l'amour, fruit de la vie terrestre faite de beauté, de merveilles, — de mystère, — cet amour-là est bien mort en nous... Le désir de vivre est mort en moi, Arnold. Me voilà ressuscitée. Je te cherche. Je te trouve... Et je m'aperçois que toi et la vie vous n'êtes que des cadavres au tombeau... comme je le fus moi-même. » Une seule issue leur reste ouverte : ils essayent, comme le propose Rubek, « de vivre en une seule fois la vie jusqu'au fond..., avant de regagner leurs tombes ! » Et, la main dans la main, insoucieux du brouillard qui s'épaissit autour d'eux et de la tempête qui fait rage, ils poursuivent leur ascension vers les splendeurs lumineuses des sommets jusqu'au moment où une avalanche vient recouvrir d'un blanc linceul de neige les deux amants unis enfin dans la paix éternelle de la mort.

Rendons-nous bien compte, d'ailleurs, que *Quand nous nous réveillons de la mort* n'est pas seulement l'histoire individuelle d'*un* artiste particulier, mais la tragédie de l'art *en général*. Ibsen ne se borne pas à montrer la banqueroute morale d'un individu : il s'attaque, tout comme Nietzsche, à une des « valeurs » les plus universellement reconnues ; il proclame que l'art purement contemplatif, l'art qui adore uniquement la belle forme, l'art qui n'est selon la formule des esthéticiens qu'une activité de jeu, est en réalité une puissance malfaisante. De même que Borkman, Rubeck a commis le crime inexpiable de tuer la vie d'amour en lui-même et dans la femme qu'il aimait ; de ses mains légères et insouciantes il a « pris un corps palpitant de jeunesse et de vie et l'a

dépouillé de son âme afin de s'en mieux servir pour créer son œuvre d'art ». Pourtant il n'a fait, en agissant de la sorte, qu'accomplir fidèlement la mission pour laquelle il se sentait né; et il peut répondre, non sans fierté, aux reproches de son amante : « Je suis un artiste, Irène. Et je ne rougis pas des faiblesses dont je ne parviendrai peut-être jamais à me défaire. Car, vois-tu, je suis né artiste. Et j'aurai beau faire, je ne serai jamais autre chose qu'un artiste. » Somme toute, il a tout simplement obéi à la loi intérieure de sa nature. Irène le comprend et lui pardonne, en lui jetant au visage le mot doucement méprisant de « poète ». — « Il y a dans ce mot, ajoute-t-elle, une excuse, mon ami, une absolution qui jette un voile sur toute faiblesse. » Rubek n'est donc pas coupable, ou, en tout cas, il n'est pas seul coupable. Irène s'accuse maintenant elle-même d'une faute impardonnable : « Moi, dit-elle, j'étais un être humain ! j'avais aussi une vie à vivre, une destinée à accomplir. Vois : j'ai tout quitté, j'ai renoncé à tout pour me soumettre à toi... Ah ! ce fut un suicide, un crime contre moi-même... J'aurais dû mettre des enfants au monde... beaucoup d'enfants... de vrais enfants, et non de ces enfants de marbre que l'on conserve dans des sépulcres. C'était là ma vocation. Jamais je n'aurais dû te servir, poète ! »

La pensée d'Ibsen est claire. L'art pur est funeste à la vie. L'artiste n'est qu'un égoïste supérieur, — un égoïste d'autant plus dangereux qu'il n'a pas conscience de son égoïsme qui lui apparaît comme un instinct désintéressé, comme une sublime aspiration vers l'idéal. L'art et l'amour sont deux puissances rivales qui s'excluent l'une l'autre. Cette antinomie est-elle insoluble ? Peut-on concevoir un Solness sans son âpre volonté de pouvoir et de jouissance ? un Rubek qui ne se confinerait pas dans l'adoration stérile de la forme ? Il semble bien que pour Ibsen une synthèse de la vie et de l'art ne soit pas chose impossible en soi. Il nous indique très nettement que Rubek n'a jamais été plus grand artiste que pendant les jours radieux où il aimait confusément Irène et que la fin de son amour marque aussi le commencement de sa déchéance artistique. Le principe supérieur de l'art doit donc être cherché dans l'amour, et non pas uniquement dans la beauté de la forme. Mais cet idéal est-il réalisable pour

l'humanité? Ibsen ne s'en porte nullement garant: il nous montre qu'en fait, un puissant créateur comme Solness, un sculpteur épris de son art comme Rubek sont entraînés par leurs instincts les plus forts loin de la vie d'amour, dans les régions glacées de l'égoïsme.

* * *

C'est donc, en définitive, une impression singulièrement funèbre et décourageante qui se dégage des derniers drames d'Ibsen. La terre lui apparaît comme le royaume morne et désolé du péché et de la mort, comme une sorte de vallée de Josaphat peuplée de fantômes et de vaines ombres. L'homme est vivant dans la mesure où il est vivifié, réchauffé par la flamme intérieure de l'amour. Or cette flamme est, chez presque tous, éteinte par la froide bise de l'égoïsme. Partout nous coudoyons des êtres qui se croient vivants et qui ne sont que des cadavres ambulants, des morts non couchés encore dans leur cercueil et qui exhalent déjà une odeur de pourriture. Ces morts s'entrechoquent parfois en de sauvages mêlées, ils se disputent avec acharnement des biens imaginaires, ils luttent désespérément les uns contre les autres ou se traînent mornes et languissants, avec le sentiment confus qu'ils ne sont plus de ce monde, que la chaleur s'est retirée de leur cœur glacé. La vie entière apparaît à Irène lorsqu'elle a repris conscience d'elle-même, lorsqu'elle est ressuscitée d'entre les morts comme un cadavre étendu sur son lit de parade. Et l'on dirait par instants que pour Ibsen aussi la mort est véritablement la reine de la terre, la suprême libératrice. La paix du tombeau, n'est-ce pas là, en effet, le bien le plus désirable pour ces cadavres vivants dont l'existence décolorée n'est plus qu'un angoissant cauchemar, ou pour ces ressuscités dont les yeux dessillés contemplent avec horreur l'immense charnier qui s'offre à leur vue? — Ibsen a tracé dans le *Petit Eyolf* une figure mystérieuse et inquiétante : celle de la « Femme aux rats » qui va de porte en porte demander s'il n'y a pas de « bêtes rongeuses » dont elle pourrait débarrasser la maison. Elle aime « ces pauvres petits mignons » que les hommes détestent et traquent; — elle les aime,

et, parce qu'elle les aime, elle les tue. Montée sur un bateau, elle les attire à sa suite dans l'eau profonde où, après une courte agonie, ils trouvent, dit-elle, un bon repos, une douce nuit « et dorment d'un sommeil si long et si tranquille, eux qui ont toujours été haïs et persécutés des hommes »! — Il semble qu'Ibsen présente parfois quelque analogie avec cet énigmatique personnage. Lui aussi, on le devine à travers son impassibilité de réaliste objectif, il aime au fond et plaint ces morts déjà refroidis ou à demi refroidis dont il nous fait voir les gestes détraqués ; il aime surtout les quelques ressuscités ou les rares vivants qu'il promène parmi tous ces fantômes. Et l'on dirait que, comme la Femme aux rats, il pousse miséricordieusement ce lugubre cortège de créatures misérables et souffrantes vers le suprême asile de paix, vers la bonne mort. L'ambitieux Borkman, le « poète » Rubek, et l'héroïque Brand, l'orgueilleux Solness et le noble Jean Rosmer, il les couche l'un après l'autre au tombeau, les uns ensevelis sous l'avalanche glacée, celui-ci brisé sur son chantier, cet autre englouti dans l'eau noire du torrent ; et quand par hasard il lui arrive d'épargner l'un ou l'autre de ses héros, comme Allmers et Rita dans le *Petit Eyolf*, on se demande presque s'il ne les a pas, en réalité, condamnés à la vie et si la mort n'eût pas été plus souhaitable pour eux que l'existence qui leur reste à vivre.

Pourtant, bien qu'Ibsen soit descendu très avant dans les ténèbres du pessimisme, rien ne serait plus faux que de voir en lui un désespéré, un nihiliste. Son pessimisme réaliste a, en effet, pour contre-partie positive une ardente foi idéaliste. Il circule à travers toute son œuvre — et c'est là une des causes principales de l'action qu'elle exerce sur nos contemporains — un souffle d'immense enthousiasme, de lyrisme religieux d'autant plus émouvant qu'il est plus contenu. Le principe suprême de cet idéalisme, Ibsen l'a déjà énoncé dans *Brand*, où une voix d'en haut, dominant l'avalanche qui s'écroule sur l'héroïque apôtre de la volonté absolue, proclame : « Dieu est Charité... *Est Deus caritatis* ».

La charité, l'amour, — non pas, bien entendu, la passion égoïste qui veut posséder et dominer son objet, mais l'amour actif qui se donne sans compter, qui se dévoue pour l'être

aimé, — voilà aux yeux d'Ibsen la source de toute vraie vie, de tout bonheur. C'est cet amour qui inspire les nobles âmes éprises de justice sociale : un Stockmann qui, aidé de sa fille, entreprend d'instruire et d'éclairer ses concitoyens, un Jean Rosmer qui veut descendre vers le peuple afin de lui apporter son évangile de concorde, de noblesse et de joie, un Allmers qui, avec sa femme Rita, se voue, en mémoire du petit Eyolf, à la tâche difficile d'élever et d'instruire les enfants pauvres. Mais il n'est pas nécessaire, pour vivre de la vraie vie, de s'élever jusqu'à l'amour de l'humanité entière. Tout amour sincère et désintéressé dans son essence est pur et bon aux yeux d'Ibsen. Il approuve le vaillant « frayeur de routes », l'ingénieur Borgheim, qui offre sa main à Asta et lui demande de partager sa destinée parce qu'il faut être deux, non pour supporter les souffrances, mais pour goûter les joies de l'existence. Une étincelle de ce feu divin brille peut-être même dans une bourgeoise humble et dévouée comme la pauvre Aline qui, au dire de Solness, était, elle aussi, architecte à sa manière, ayant la vocation « de construire de petites âmes d'enfants, des âmes d'enfants fortes, nobles et belles, qui puissent devenir des âmes d'hommes droites et élevées ». Et cette religion de l'amour, loin de s'obscurcir dans les dernières pièces d'Ibsen, brille au contraire d'un éclat toujours plus vif à mesure que le grand poète va plus avant dans le pessimisme. L'amour n'est-il pas le ressort caché de son dernier drame, *Quand nous nous réveillons de la mort* ? N'est-ce pas pour avoir péché contre la loi d'amour que Rubek et Irène s'enfoncent, l'un dans la mélancolie, l'autre dans la folie? Et quand, au dénouement, ils marchent à la mort, les yeux levés vers le ciel, heureux d'acheter au prix de tout ce que pourrait encore leur donner la vie, quelques moments d'amour pur et complet, heureux de tremper une fois, une seule fois, leurs lèvres dans ce breuvage divin avant de se coucher pour toujours au tombeau, — n'est-ce pas là un acte de foi tel qu'on n'en peut souhaiter de plus éclatant, n'est-ce pas l'hommage le plus éloquent qu'il soit possible de rendre à cette religion de la Charité dont Ibsen est resté toute sa vie l'adepte passionnément convaincu? Une vie embellie par l'amour, — par un amour qui serait fait de joie

et d'abnégation tout à la fois, — c'est le royaume des cieux sur la terre : telle est la conclusion positive à laquelle aboutit la philosophie d'Ibsen, la limite que ne franchit pas son pessimisme.

Dans une eau-forte célèbre, l'un des premiers artistes vivants d'Allemagne, Max Klinger, représente un homme debout, seul, au milieu d'une plaine obscure et nue, les deux bras levés au ciel, les yeux fixés sur une lueur qui s'élève au loin à l'horizon. Comme titre, ces deux mots : « *Und doch!*... Et pourtant! » — On devine l'idée de l'artiste : il a voulu rendre la protestation de l'idéaliste contre le triomphe de la mort. Il sait, cet homme aux traits énergiques et douloureux, il sait qu'il tombera bientôt sur la route et que le morne désert l'ensevelira dans son linceul de sable. Mais devant la nature hostile qui l'enserre de toute part, dans la solitude effrayante qui l'environne, sous la menace de la mort inévitable, il marche les yeux levés vers l'aube indécise qui rougit le ciel, vers ce jour nouveau qui s'annonce, mais ne luira pas pour lui. Et son geste passionné exprime tout à la fois le défi et l'adoration : il défie la mort qui triomphe autour de lui, car il entrevoit, par delà le monde de ténèbres où il chemine, un royaume de lumière, et il adore, le cœur gonflé d'espoir, cette puissance de vie, sûr qu'elle l'emportera, dans l'avenir, sur la mort et le mal. — Telle est aussi l'attitude de l'idéalisme ibsénien en face du mystère éternel de l'existence. Pessimiste profondément, il observe avec une inexorable clairvoyance tout ce qu'il y a de tristesse et de misère, de laideur et de vulgarité dans la vie présente, dans ce monde voué au mal et à la mort. Optimiste quand même, il garde sa foi invincible en un monde supérieur de justice et de charité ; peut-être même, — qui sait? — l'espoir incertain que des jours meilleurs luiront pour l'humanité. Et cette attitude ne manque, je crois, ni de grandeur morale ni de noblesse.

HENRI LICHTENBERGER

MARIE-ANTOINETTE

LE 10 AOUT 1792

En l'année 1806, M. François Hüe, commissaire général de la maison du comte de Provence, publiait, à Londres, un ouvrage intitulé : *Les dernières années du règne et de la vie du Roi Louis XVI*[1], dans lequel il retraçait, en termes convenables et émus, l'histoire de la Révolution française.

Comme il arrive en pareilles occurrences, il reçut incontinent un grand nombre de lettres. Tous ses correspondants, s'il fallait les en croire, avaient occupé une place prépondérante dans les événements contés par lui, et M. Hüe ne les nommait point! Aussi bien réclamaient-ils une honorable place dans la prochaine édition de son ouvrage.

Il convient d'extraire de cette correspondance quelques mémoires fort curieux sur l'époque révolutionnaire. Telles sont une série de notes inédites sur la nuit du 10 août 1792, rédigées pour la plupart par le marquis de Clermont-Gallerande[2].

1. François Hüe, né à Fontainebleau en 1757, d'une famille de noblesse de robe, avait été successivement greffier en chef de la maîtrise des eaux et forêts de Fontainebleau, huissier de la chambre du Roi en 1787, premier valet de chambre du Dauphin, qu'il accompagna, sur sa demande, à la Tour du Temple. Nommé dans le testament de Louis XVI, il écrivit son ouvrage sur ce souverain, dans la prison de la Force. Il accompagna Madame Royale à Vienne, fut chargé pendant l'émigration de différentes missions de confiance par le Roi Louis XVIII. Rentré en France en 1815, il fut nommé baron en 1816, officier de la chambre du Roi, et mourut en 1819.

2. Charles-Georges, chevalier puis marquis de Clermont-Gallerande, né le 30 juillet 1744, du mariage d'Henri de Clermont, comte de Gallerande, et de Marie-Charlotte de Bragelongne ; capitaine de dragons au régiment d'Orléans, chambellan du duc d'Orléans, mestre de camp, lieutenant au régiment d'Orléans-infanterie

Cet honorable gentilhomme, officier général et courtisan, n'avait point quitté la famille royale pendant la période d'agitation qui précéda la formation de la Commune révolutionnaire. Bien en situation pour juger « les états d'âme » des royaux habitants des Tuileries, il nous donne d'intéressants détails sur l'attitude de la Reine Marie-Antoinette au cours de ces événements. Contrairement aux historiens qui, pour la plupart, nous parlent de l'agitation régnant dans le château, tandis que Paris s'ameutait, M. de Clermont-Gallerande nous affirme que la Cour ne semblait point s'en inquiéter, et demeurait alors dans une sécurité pour le moins singulière.

Nul n'ignore que pendant la fameuse nuit du 10 Août, le peuple de Paris, et particulièrement les habitants des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, s'étaient emparés de l'Hôtel de Ville, pour y former la Commune révolutionnaire. Dès la veille, la section du Théâtre-Français avait décrété que si le 9 août, à minuit, le Corps législatif n'avait pas prononcé la déchéance de Louis XVI, on sonnerait le tocsin et on se porterait en armes à l'Assemblée et au château. En raison de quoi, le commandant de la garde nationale, M. Mandat, avait été chargé de défendre les Tuileries, cependant que les dispositions politiques de ses soldats étaient mal connues.

Il semble donc que, dans ces circonstances, la plus grande insécurité dût régner au palais. S'il faut en croire le récit suivant, la vérité serait contraire [1].

BARON ANDRÉ DE MARICOURT

*
* *

Je passai toute la nuit de cette fatale journée du 10 Août, dans le cabinet du Roy, avec la Reine, Madame Élisabeth et Madame la princesse de Lamballe. Quelques ministres et plusieurs dévoués serviteurs s'y trouvaient également.

[Les ministres étaient alors MM. du Bouchage, Joly d'Aban-

en 1766, marié à Claudine-Césarine de La Tour-du-Pin-Montauban, mort dernier de sa race, dans les premières années du XIXe siècle. Il ne faut pas confondre ce personnage — comme on l'a fait souvent — avec le marquis de Clermont-Tonnerre, député de la noblesse aux États généraux, qui fut également mêlé aux événements du 10 Août, mais y trouva la mort.

1. Aux notes de M. de Clermont-Gallerande sont mêlées plusieurs adjonctions ou intercalations manuscrites qui ne semblent point rédigées par lui, l'écriture étant différente de la sienne, mais qui ont immédiatement trait à son récit sur les événements du 10 Août. *Nous avons en soin de les placer entre crochets dans le corps du texte.*

Enfin, nous avons cru devoir indiquer, en notes, quelques observations sur ces mêmes événements signées par MM. de Tilly, Cahier et autres, et que François Hüe avait réunies au récit de M. Clermont-Gallerande, dans un même dossier sur le 10 Août.

court, Bigot de Sainte Croix, Champion et M. le Roulx de la Ville].

De quart d'heure en quart d'heure, il arrivait des nouvelles du faubourg Saint-Antoine. Il en arrivait également des autres quartiers de Paris. Elles se contredisaient toutes.

Les unes annonçaient la tranquillité, les autres annonçaient des commencements de rassemblements, mais faibles et aisés à dissiper.

Un seul officier municipal, dont, malheureusement, j'ai oublié le nom, fut introduit dans le cabinet du Roy et, après avoir rempli sa mission, frappé de la sécurité apparente qu'il avait trouvée dans les appartements du château, il me dit, tout bas, qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour prendre des mesures de défense, qu'il était sûr que les sections allaient s'armer et marcher sur le château, décidées à l'attaquer.

Je le dis aussitôt à la Reine :

— Est-ce que vous pouvez croire, M. de Clermont, me dit-elle, qu'ils osent venir attaquer le château ? Quelle folie ! ajouta-t-elle. Cela est impossible.

— Tout me porte à le croire et à le craindre, madame, répondis-je.

— Ils n'oseront pas, me dit-elle d'un ton ferme et fier, tout à la fois.

Je me tus...

Les nouvelles, cependant, devenaient de moments en moments plus alarmantes. On commença donc à prendre de l'inquiétude. Trois ou quatre fois, dans le courant de la nuit, Sa Majesté, doutant toujours de l'audace du peuple, me questionna pour savoir quelle était mon opinion personnelle à cet égard.

Pressé par elle, je finis par lui avouer ma pensée. Je craignais les événements, et lui dis que je ne doutais pas que le peuple ne se portât aux plus grands excès.

Elle eut l'air de n'y pas croire et de trouver mes craintes puériles et ridicules. Madame Élisabeth, qui était présente, m'en parut plus persuadée.

Vers minuit et demi, on commença à entendre battre le rappel dans toutes les sections, et enfin, à une heure [1], le toc-

1. A minuit, selon la plupart des historiens.

sin sonne, [le signal venait des Cordeliers. C'était l'annonce officielle de l'insurrection, puisqu'il avait été déclaré, la veille, que si la déchéance de Sa Majesté n'était pas prononcée à minuit à l'Assemblée nationale, on battrait la générale et on réunirait le peuple, au son du tocsin, dans les quarante-huit sections, pour marcher vers l'Assemblée et le château.] Répété par tous les clochers de Paris, ce son lugubre et sinistre, mêlé au bruit sourd et confus de la populace qui s'agitait dans tous les quartiers, imprimait dans l'âme un caractère d'effroi dont j'avoue que je fut atteint, et que je n'oublierai de ma vie.

Dès lors, tout changea dans l'intérieur du château. Le calme apparent qui y régnait dégénéra en agitation. La Reine, elle-même, commença à craindre que les craintes que je lui avais témoignées pendant toute la première partie de la nuit ne fussent vraiment fondées.

On allait, on venait, et l'on pensait enfin à prendre quelques précautions de défense[1].

Ce fut dans ce moment que, sortant de la chambre du Roy où elle avait été renfermée avec lui pendant quelques instants, la Reine appela M. le baron de Viomesnil et moi, et que, nous ayant fait asseoir l'un et l'autre à ses côtés, dans l'angle du cabinet du conseil, elle nous parla ainsi.

Ses paroles seront toujours présentes à ma mémoire :

— Écoutez, nous dit-elle, vous êtes deux honnêtes gens à qui je puis me fier ! Donnez-moi tous deux vos paroles d'honneur d'exécuter ce que je vais vous demander.

— Vous obéir est notre devoir, madame, lui répondîmes-nous, Votre Majesté peut compter sur nous.

— Eh bien, jurez-moi tous les deux, ajouta-t-elle, de me clouer plutôt à cette place que de souffrir que j'en sorte !

Ce furent ses propres expressions. Je n'y ajoute, ni n'en retranche un mot.

Alors le Roy entra dans le cabinet du Conseil, s'étant décidé à donner le commandement du château[2] [on sait quels sont

1. Il convient pourtant d'ajouter que, quelques heures avant cet instant, Louis XVI avait consenti à faire occuper les Tuileries et le Pont-Tournant par seize détachements de la garde nationale et à faire retrancher dans le palais le régiment des gardes suisses, tandis que les abords en étaient gardés par la gendarmerie.

2. C'est au moment où il apprit la mort de Mandat, commandant de la garde nationale, que Louis XVI prit ce parti. M. de Clermont ne parle pas de cette par-

les officiers généraux auxquels il confia cette défense et le commandement de la garde nationale. Ce furent le maréchal de Mailly, vieillard de quatre-vingt-quatre ans, qui devait périr révolutionairement en 1794, le comte de Chastenest de Puységur, ancien lieutenant général et ministre de la guerre, qui avait démissionné en 1789, le comte d'Hervilly, commandant de la garde constitutionnelle qui avait déjà défendu le château lors de la journée du 20 juin, le baron de Viomesnil, le baron de Pont-l'Abbé, aussi commandant de la garde constitutionnelle, etc.].

Le commandement du palais fut donné à M. le maréchal de Mailly et à M. le comte du Puységur. Le baron de Viomesnil et M. d'Hervilly furent chargés de former en escouades, de trente à quarante hommes chacune, les nombreux gentilshommes qui s'étaient réunis dans la galerie de Diane.

A la tête de chacune d'elles fut placé un officier général. Je fus du nombre.

Ces gentilshommes, entassés dans cette pièce, quoiqu'elle fût vaste, avec les grenadiers du bataillon des Filles-Saint-Thomas, n'étaient armés que de leurs épées. Aussi, quoiqu'ils fussent bien décidés à défendre le Roy et à se faire tuer pour lui, on ne pouvait en attendre aucun secours décisif.

Pendant notre tumultueuse organisation, le Roy était descendu dans les cours et dans le jardin des Tuileries, pour se montrer aux divers bataillons de la garde nationale. [Il avait été appelé par une acclamation universelle et, après s'être montré à une fenêtre, il se dirigeait du jardin vers la porte du Carrousel, accompagné d'une escorte fidèle. C'étaient M. de Saint-Priest, de Viomesnil, de Briges, Bachmann, officier suisse, de Boissieu, etc.]

Mais il fut mal accueilli. On cria : « Vive Pétion », plus que « Vive le Roy ».

ticularité. Peut-être le Roi céla-t-il cette douloureuse nouvelle à la Reine, en entrant dans le cabinet du Conseil.

Mandat venait d'être massacré à l'Abbaye. C'est lui qui avait préféré, lors de la défense du château dont il avait été chargé, attendre l'attaque des insurgés et ne pas prendre l'initiative des hostilités. C'était un homme d'honneur et de probité parfaite, écrit M. Hüe. On trouve dans les papiers dudit M. Hüe cette note autographe du Roi Louis XVIII sur le loyal républicain que fut Mandat : « M. Mandat était un homme peu entreprenant mais fidèle. »

Nous vîmes, par les croisées dont on entr'ouvrait les volets, que les canonniers avaient quitté leurs pièces et qu'on les avait braquées sur le château[1] et que la gendarmerie placée sur le Carrousel était en pleine défection.

Le désespoir me gagna! Je courus au cabinet du Roy où je vis arriver Rœderer[2] disant que toute résistance était impossible, et que le Roy n'avait d'autre parti à prendre que celui de chercher un asile au sein de l'Assemblée. [« Le danger, disait-il, est au-dessus de toute expression, la défense est impossible. Dans la garde nationale, il n'est qu'un petit nombre sur qui l'on puisse compter : le reste, intimidé ou corrompu, se réunira dès le premier choc, aux assaillants. Réfugiez-vous, Sire, réfugiez-vous promptement au sein du Corps législatif. Les jours de Votre Majesté, ceux de la famille royale, ne peuvent être en sûreté qu'au milieu des représentants du peuple. Sortez de ce palais, il n'y a pas un instant à perdre! »][3]

Ne doutant pas, malgré les paroles de Rœderer, d'après ce que la Reine m'avait fait l'honneur de me dire dans la nuit, que la famille royale avait pris la détermination de se défendre dans le château, je revolai à mon poste.

Mais, à peine y étais-je de retour, à peine étions-nous formés et commencions-nous à nous reconnaître, que le bruit se répandit que le Roy partait pour aller à l'Assemblée!

1. « Une partie de la nuit le tumulte se borna hors des Thuileries, où il arrivait successivement de nouveaux renforts de garde nationale; mais malheureusement il en vint beaucoup trop, car la plupart était déjà séduite et dans de perfides dispositions. A neuf heures du matin, on suggéra à mon père de faire le tour de tous les postes pour encourager les troupes à le défendre, mais on n'entendit dans les cours du château que très peu de cris de « Vive le Roi! » Et ce qui fut pis encore, c'est lorsqu'il voulut entrer dans le jardin, les canonniers, les plus pervers de tous, osèrent tourner leurs canons contre le Roi, chose incroyable, si je ne pouvais attester l'avoir vue de mes propres yeux. »

(Extrait des mémoires de Madame, duchesse d'Angoulême, écrits sous sa dictée par le comte de Provence, plus tard Louis XVIII, et donnés par elle à madame François Hüe, sa dame lectrice.)

2. Louis Rœderer (1754-1835), ancien conseiller au Parlement de Metz, député du tiers aux États généraux, était alors procureur de l'Assemblée nationale. Il défendit la cause de Louis XVI après le 10 Août, dans le *Journal de Paris* dont il était rédacteur.

3. Cette intercalation du discours tenu par Rœderer est due à Francois Hüe qui, sans doute en sa qualité de premier valet de chambre, avait introduit Rœderer dans le cabinet du Roi et se trouvait à portée de reproduire ses paroles.

Tout en me refusant à le croire, je courus cependant avec précipitation dans le cabinet, où j'entrai l'épée nue à la main. Je joignis la Reine et lui dis :

— Comment, Madame! Après ce que Votre Majesté m'a dit il y a trois heures...

— Que voulez-vous, me dit-elle, le Roy va à l'Assemblée, il faut bien que je le suive... nous reviendrons.

Je restai atterré et comme foudroyé à ces paroles! Hélas! je ne l'ai jamais revue...

Le Roy nous fit défendre de le suivre [il partit accompagné de six ministres et de quelques officiers généraux. Il était également suivi du bataillon de gardes nationales des Filles-Saint-Thomas, dont le dévouement fut remarquable pendant cette nuit. Leur commandant en second, M. Boscary-Villeplaine, s'était présenté plusieurs fois à Sa Majesté dans la nuit et l'avait supplié de se décider à l'offensive, de même que M. de Boissieu, brave militaire, colonel du régiment d'Austrasie. Ce sont ces grenadiers qui avaient gardé de force le maire Pétion au château toute la nuit[1] et qui ne l'avaient relâché que d'a-

1. On a discuté la question de savoir si Pétion avait été retenu de force aux Tuileries par Louis XVI. Madame Royale, dans les Mémoires précités, dément ce bruit : « Péthion arriva chez mon père, dit-elle, vers les onze heures, se récriant beaucoup sur ce nouveau tumulte. Mon père le traita comme il méritoit de l'être et le renvoya ; néanmoins les méchants répandirent le bruit que Péthion étoit retenu aux Thuileries, sur quoi les esprits s'aigrirent et s'enflammèrent jusqu'à la fureur... »

D'après la note sur les grenadiers du bataillon Saint-Thomas, note anonyme intercalée dans le récit de M. de Clermont, c'est à eux qu'il faudrait attribuer l'internement forcé de Pétion. François Hüe a joint au mémoire de M. de Clermont cet extrait (inédit) d'une lettre à lui adressée, le 26 novembre 1814, par M. Louis-Gilbert Cahier (ancien membre du Conseil général de la Commune, en 1791 et 1792, président de la section du Mont-Blanc, accusateur public près le tribunal de la Seine, en l'an V, puis substitut de la Cour impériale, décoré par Louis XVIII en 1814) :

« J'étais présent au Conseil général lorsque Péthion revint du château dans la nuit du 10 Août : après avoir rendu compte des dangers qu'il prétendait y avoir courus, il se retira et il alla se coucher dans son hôtel. Il pouvait être une heure ou deux du matin. Ce fut dans son hôtel qu'il fut consigné. Lorsque, entre cinq ou six heures du matin, on vint nous notifier que le peuple souverain avait destitué le Conseil général et que nos remplaçants venaient se constituer en notre lieu et place, je fus, ainsi que M. Royer-Collard (aujourd'hui directeur général de l'Imprimerie et de la Librairie) et M. Biderman, banquier, chargé d'aller informer de cet incident le maire, le Directoire du département et l'Assemblée nationale. Nous nous rendîmes d'abord chez Péthion. Nous fûmes introduits dans sa chambre à coucher. M. le maire *dormait alors dans son lit d'un profond sommeil* et les colonnes armées débouchaient par tous les points et se portaient au château. »

près les ordres réitérés du Roi. D'après l'ordre exprès de Sa Majesté, ils composèrent donc avec plusieurs Suisses l'escorte qui veilla à sa sûreté et à celle de sa famille lorsqu'il se rendit à l'Assemblée.

Cette escorte était commandée par M. Tassin de l'Étang, commandant en premier, et M. Boscary-Villeplaine, commandant en second, et par MM. les officiers suisses.

Les grenadiers du bataillon des filles Saint-Thomas furent, ainsi que leurs chefs, dans l'intérieur de l'Assemblée nationale, espérant encore trouver l'occasion de faire un dernier effort pour leurs Majestés. Enfin, ils ne sortirent de l'Assemblée que d'après l'ordre que le Roi en donna à leurs commandants.

Sa Majesté avait daigné, oubliant ses propres malheurs, recommander leur sûreté à leurs chefs. Elle ne prévoyait que trop les prescriptions qui les attendaient pour prix de leur fidélité et de leur dévouement; ils furent dans cette fatale journée les derniers soutiens du trône. Après le 10 Août, M. Tassin de l'Etang, commandant en premier, M. Bérard, capitaine, et dix-sept grenadiers périrent sous la faux révolutionnaire, et quelques grenadiers en faction qu'on n'avait pu relever au moment de ce départ du Roi, coururent les plus grands dangers, et l'un d'eux fut blessé mortellement en demeurant au château].

N'ayant pas été autorisé à accompagner Sa Majesté, je rentrai tristement dans la galerie où, peu après, le canon se faisant entendre, le grand escalier du château étant forcé, celui du pavillon de Flore au moment de l'être, M. le baron de Viomesnil et moi nous prîmes le parti de nous retirer par le jardin des Tuileries.

Nous trouvâmes le grand escalier du pavillon de Flore obstrué par les Suisses, chassés de la cour du château[1]. Nous

1. Au sujet du sac des Tuileries, M. Hüe a joint au récit de M. de Clermont une lettre à lui adressée, le 26 décembre 1814, par Alexandre, comte de Tilly, ancien page de la reine Marie-Antoinette, qui devait, après une vie orageuse, se donner la mort en 1816. Nous en extrayons ces lignes :

« Le 10 d'août arriva; l'intérieur du palais, les cours, les jardins me virent tour à tour donner toutes les preuves de dévouement, de zèle, d'activité, de courage, et braver tous les périls en remplissant tous mes devoirs. J'échappai par miracle et vis massacrer à trente pas de moi, dans le jardin, un homme de ma connaissance intime, à qui j'ai donné de sincères regrets, un loyal chevalier, le marquis de Clermont d'Amboise. Je ne pus rentrer chez moi parce que Condorcet, Brissot, Manuel,

eûmes beaucoup de peine à gagner leur tête, et à faire forcer une petite grille de fer au bas de l'escalier qui ouvre sur le jardin. C'est par cette grille que nous sortîmes tous les deux, à la tête des Suisses, et c'est en sortant que M. de Viomesnil fut blessé, à côté de moi, d'un coup de fusil au genou ; je le soutins et ce fut avec autant de peine que de danger que nous pûmes gagner les grands arbres du jardin, car nous étions tirés au blanc par les bataillons de gardes nationales placés à la grille du Pont-Royal et sur la terrasse du château.

J'essayai de rallier les Suisses sous les grands arbres ; le baron de Viomesnil me seconda de son mieux, malgré sa blessure, et nous y parvînmes.

Mais, comme nous marchions vers le manège[1], foudroyés de nouveau par les bataillons de la Terrasse des Feuillants, les Suisses furent forcés de se débander et de s'enfuir comme ils le purent par la cour de l'Orangerie.

J'eus le bonheur inespéré de me sauver, de sauver le baron de Viomesnil et de pouvoir entrer avec lui dans l'hôtel de M. l'ambassadeur de Venise qui nous recueillit.

Je n'en sortis qu'à la nuit.

CLERMONT-GALLERANDE

Santerre, Fabre d'Églantine surtout, mon ennemi personnel, avoient fait cerner ma maison par des gens armés de piques qui me cherchoient pour leur porter ma tête. Je fus pillé, volé de tout ce que je possédais : chevaux, voitures, linge, bijoux, argent, etc. Muni de faux passeports, déguisé en cocher et menant la voiture d'un de mes amis, je sortis de Paris, pour aller me cacher dans un souterrain à Suresnes. »

1. « Le désordre était alors à son comble aux Tuileries. Le plus grand nombre des personnes de la Cour et du service était resté au château. La Reine, de l'Assemblée, avait chargé un gentilhomme de rallier quelques gardes nationaux de bonne volonté, de courir avec eux, de délivrer les dames et autres personnes qui y étaient enfermées. Aucun garde national ne voulut partager l'honneur de cette périlleuse mission. Au moment, donc, où les séditieux portèrent dans le château la fureur et le carnage, plusieurs des portes se trouvèrent fermées. Chacune courait, se poussait et s'efforçait d'échapper à la mort. Ne sachant moi-même comment la fuir, je me précipitai ainsi que plusieurs personnes par une des fenêtres du palais donnant sur le jardin des Tuileries. Je le traversai sous un feu de mousqueterie qui renversait un grand nombre de Suisses. Poursuivi au delà de ce jardin, je n'eus d'autre ressource que de me jeter dans la Seine ; les forces allaient m'abandonner quand, heureusement, j'atteignis un bateau. J'y entrai : le batelier me sauva. » (*Note de François Hüe*).

ITALIENS ET FRANÇAIS

EN ARGENTINE

Nous avons, dans une précédente étude[1], comparé l'œuvre des Français et des Anglais en Argentine. Notre colonie de la Plata qui, autrefois, rivalisait avec l'Angleterre, occupait le même rang qu'elle dans les importations, et un meilleur dans les exportations, a perdu, comme on l'a vu, une grande partie de ces avantages ; elle n'a pas su s'assurer la part qui lui revenait de droit dans le développement des affaires financières et des entreprises de transport, qui ont contribué, d'une façon si ample, au progrès de ces régions. Elle a, du moins, conservé au regard de sa rivale cette supériorité que donne le nombre, dans les pays en formation. Nous pouvions espérer, grâce à cet élément d'action, défendre le reste de notre influence et conserver quelques avantages commerciaux et sociaux. Il nous a malheureusement fallu compter, sur ce terrain, avec un concurrent plus ardent encore ici qu'il ne l'est dans les autres pays de colonisation.

C'est l'œuvre des Italiens, en Argentine, que nous voudrions présenter à cette place. On les trouvera, mettant en action, avec la même activité, les procédés qui ont assuré, depuis,

1. Voir la *Revue* du 1er décembre 1900.

leur succès aux États-Unis, au Mexique, au Brésil, en Algérie, en Tunisie et même à Marseille. A la Plata, leur conquête est plus avancée, menée qu'elle est sans discontinuer, progressant toujours, depuis tantôt un demi-siècle.

*
* *

Nombreux, vigoureux, laborieux, les Italiens, à l'étranger, démontrent combien est vrai l'aphorisme d'Alfieri : « La plante homme naît, en Italie, plus forte qu'ailleurs. » Ils portent avec eux cette vertu qui vient à bout de tout, d'être facilement et à peu près partout contents de leur sort, quelque humble qu'il paraisse à ceux qui dédaignent la modeste condition qu'ils acceptent et leur rustique patience à l'améliorer.

Avant leur apparition dans les pays de la Plata, qui remonte à 1860, la colonie française avait toujours constitué le groupe étranger le plus important, en même temps qu'il était actif et riche. Nos compatriotes avaient, peu à peu, pris une grande place dans la société, le commerce et l'élevage. Les premiers émigrés français de 1815 et des armées de l'Empire avaient préparé la route pour de nombreuses recrues, quand, en 1825, la loi permit la libre immigration à tous les étrangers dans l'Argentine, et les admit à jouir des mêmes droits que les nationaux. On estime encore à 160 000 les Français répandus dans le pays; mais les descendants des groupes successifs qui s'y sont établis au cours du siècle dernier sont innombrables, même méconnaissables; la plupart abandonnent la nationalité de leur père, parlent peu sa langue; d'autres modifient leur nom en lui donnant une forme espagnole; M. Dugage devient Delgage et Magloire, Magluar. On pourrait citer des Morel qui ne souviennent pas si, vraiment, leur aïeul fut Français; d'autres, arrivés aux plus hautes fonctions, renient leur origine, par crainte d'être traités d'étrangers par leurs électeurs. Pendant que les descendants se laissent absorber par le pays, les Français nouveaux venus, de moins en moins nombreux, occupent chaque jour moins de place et sont noyés dans le flot continu qui vient d'Italie.

Le dernier recensement de 1896 révèle un total d'arrivages d'Italie, pour une période de moins de quarante ans : cela donne plus d'un million et demi d'individus ; depuis, avec la constance du flot qui, toujours, bat la même rive de l'Océan, cette immigration a contribué de la même manière au peuplement de ce pays. A l'origine, avant 1860, alors que l'unité nationale se dessinait à peine dans la péninsule, seul le hasard des affrètements maritimes, amenant des ports de France, d'Angleterre ou d'Espagne des voiliers génois, montrait le chemin de ce pays aux marins qui, depuis l'Iliade et l'Énéide, avaient toujours pratiqué le cabotage dans la Méditerranée. Le développement si considérable des côtes fluviales et maritimes de l'Argentine en avait retenu un assez grand nombre ; ils avaient créé, sur la rive de la Plata, une ville génoise de pêcheurs et de caboteurs, devenue aujourd'hui, avec ses cent mille habitants, un important faubourg de Buenos-Aires où l'on ne parle que les dialectes du nord de l'Italie. Les maisons de pierre, les avenues pavées, les tramways électriques ont remplacé les premiers abris de planches sur pilotis, les rues inondées où l'on rentrait chez soi plus souvent en canot qu'à pied. Tous les habitants y vivent exclusivement du commerce, par eau, de toutes les denrées que produisent les îles du Delta, du Paranà et les régions riveraines des grands affluents de l'estuaire. On y voit s'accumuler les bois durs, les bois de chauffage, le charbon de bois, les chargements de fruits, oranges du Paraguay, bananes du Brésil, pêches et pommes du Delta, pommes de terre et patates du pays ; les cuirs, les peaux, les laines, la yerba-mate, dont la consommation, moins générale que celle du thé et du café, donne lieu cependant à un important commerce dans l'Amérique du Sud.

A côté de cette nombreuse population des voies navigables, qui les a couvertes de voiliers d'abord, et aujourd'hui de flottes de vapeurs, un second ban d'immigration italienne a travaillé plus activement encore au peuplement des régions de culture. Elle vient du sud de l'Italie, de l'ancien royaume de Naples et des Deux-Siciles. L'affluence des foules déversées par ces provinces a transformé les villes, multiplié

les villages, modifié les cultures, la consommation, les mœurs commerciales, la race même : c'est l'œuvre des vingt dernières années du siècle.

Cette émigration n'est pas née de théories d'expansion coloniale. Spontanée dans ses origines, elle s'est accrue par imitation ; elle fuit la misère, les lois de police et militaires ; l'exemple de ceux qui, partis pauvres, sont revenus très riches, entraîne parents, amis, — quelquefois le village tout entier, avec son maire et son curé, — laissant, derrière eux, d'inutiles chaumières à l'abandon. L'administration italienne est impuissante à les retenir ; le pays où ils vont ne fait rien pour les appeler, mais les accueille avec une sympathie croissante. Ces nouveaux venus n'ont pas la passion, très française, pour les pays neufs. Ils semblent comprendre que les efforts des colons sont d'autant plus lucratifs que le pays où ils s'établissent est moins nouveau, que ce soit Buenos-Aires, avec ses huit cent mille habitants, ou Marseille, la vieille ville phocéenne. Ils aiment trouver la route déblayée, un pays préparé par une longue élaboration et par les capitaux à toutes les entreprises de la colonisation. Loin de s'inquiéter de débarquer dans une ville où le commerce et l'industrie semblent, de prime abord, développés à l'excès et fermés à toutes les concurrences, où mille nouveaux arrivés doivent prendre la file et faire antichambre, ils considèrent tout cela comme des avantages, un excellent point de départ, un solide point d'appui.

Ils viennent de régions d'Italie essentiellement pauvres, celles du Midi : la Calabre, la Pouille, la Basilicate, où la misère et le brigandage ont longtemps marché de pair. Le jour où les lois de police, apportées du Nord, y furent exécutées, elles eurent pour premier résultat de ramener le nombre des homicides de quarante-deux à vingt et un par mille habitants, vers 1870, et, pour second, de déterminer l'émigration de tous ceux que gênait cette civilisation nouvelle et qu'une injustice, un échec, un désespoir, un amour contrarié avaient jetés dans le brigandage. La Basilicate, dont le misère est proverbiale, fut la première à se résoudre à émigrer. Elle perdit, dès 1870, plus de 1 000 habitants ; ce n'était qu'un commencement; elle en perdait 12 000 en 1887

10 400 en 1895, 12 500 en 1896. La Calabre commença à émigrer en 1879, et, de 3 000 émigrants à cette époque, l'exode s'éleva à 17 000 en 1895. Les Pouilles ne fournissent encore qu'une émigration temporaire, celle qui vient, chaque année, faire la moisson, de décembre à février, pour repartir en mars, recommencer les mêmes travaux en Italie et en France. Ceux-ci étaient 1 300 en 1887, 5 000 en 1895 ; le nombre, depuis, a toujours augmenté. Les grands steamers, aménagés pour ces transports, les amènent à bas prix ; cette année même, on les réexportait pour quarante-cinq francs, nourriture, transport, logement compris pendant les vingt jours de la traversée. Le Brésil fait de grands efforts pour attirer une partie de ce flot, sans grands résultats; les engagés reviennent vite retrouver leurs amis de la Plata, ce pays où le climat est accueillant, la vie facile, le travail léger, les mœurs douces et la terre à bas prix.

Le nombre, toujours croissant, des recrues venues du Sud, fait classer tous les nouveaux venus, qu'ils soient Ligures, Lombards ou Siciliens, sous la dénomination de Napolitains. Tous protestent, surtout les Italiens du Nord, qui, pas plus dans l'émigration et le mélange colonial que dans l'armée nationale, en Italie, ne se reconnaissent rien de commun avec les Napolitains. Ces derniers, d'ailleurs, protestent contre toute confusion avec leurs compatriotes des Pouilles ou de la Calabre. Si l'on s'en fiait aux dédains et aux injures échangés entre Italiens, on aurait une injuste opinion sur l'ensemble de l'immigration qu'ils fournissent. L'émigrant italien, de quelque province qu'il vienne, ne connaît, en Amérique, ni le manque de travail, ni les privations. S'il ne perd pas toujours, au delà des mers, ses colères promptes et l'usage inconsidéré du couteau, il connaît heureusement d'autres instruments et des moyens de fortune.

On peut conter quelques cas, cependant, qui marquent bien l'époque de transition, dans cette voie de régénération de ces âmes ignorantes et rudes. Il y a peu de temps un paysan d'une des provinces du Midi avait pris le steamer, à Naples, pour venir rejoindre dans la campagne de Buenos-Aires sa sœur et son beau-frère. Le voyage en mer, le débarquement dans une ville active, l'aspect d'un port très mouvementé,

la présence d'agents douaniers et de police, l'agitation d'une ville très étendue, un voyage de quatre cents kilomètres, par voie ferrée, n'avaient, il semble, jeté aucune lueur dans ce cerveau de troglodyte. Arrivé en pleine campagne, au domicile de son beau-frère, modeste abri aux murs de boue, à la toiture de fer galvanisé, entourée de vastes cultures de blé, il mit, dans la nuit même, à exécution le seul projet qu'il apportait d'Europe et que les distractions du voyage n'avaient fait qu'affermir. Il massacra sa sœur, son beau-frère et leurs deux enfants, ramassa les économies de ce vaillant colon, détacha un cheval qu'il monta maladroitement, et retourna, la conscience calme, reprendre le train à la station où il l'avait quitté. Là, il fut arrêté, obligé d'avouer son méfait ; il ne trouva d'autre défense que celle-ci : « Je ne croyais pas qu'ici il y eût des gendarmes. »

Ils sont rares ceux qui commettent cette erreur. Ceux mêmes qui dans leur pays ont joué quelquefois du poignard, voient vite que la pelle et la bêche sont d'un maniement plus profitable. A peine débarqués, ils ont tôt fait de prendre le premier instrument et d'accepter le premier salaire qu'on leur offre. Autour du nouveau venu, les anciens prêchent d'exemple. Il ne manque pas de cicerone pour lui vanter les grosses fortunes acquises par ceux qui, à leur arrivée, ne savaient pas plus lire que lui, ignoraient comme lui la route qu'avait suivie le steamer et que la terre est ronde et qu'elle tourne, ne soupçonnaient rien des continents et des latitudes, ne comprenaient pas plus que lui l'interversion des saisons et n'avaient jamais ouï dire que la terre fût si différente au sud de l'équateur de celle du nord. Si ces exemples de fortune par le travail ne suffisent pas, le cicerone n'aura pas manqué de lui faire remarquer le nombre considérable des bureaux de loterie nationale, où, pour le prix d'une journée de travail, on vend la fortune. Dans cette rafraîchissante atmosphère d'espérance, la rue, plus ensoleillée que celle de Naples, où il se penche sur son pénible labeur, sans savoir au juste quelle nourriture l'attend, lui paraît une terre promise.

Tout lui est bon. Il ne recule ni devant le sordide refuge, l'amoncellement humain dans des coins immondes, ni de-

vant l'aliment de rebut. Il marche avec l'allure de ce moine du conte arabe, qui, montant une rude montagne, marchait avec joie, soutenu par cette pensée consolante, qu'une fois parvenu au sommet il n'aurait plus qu'à descendre. L'Italien arrive vite au premier sommet ; de là s'oriente, et cherche mieux. Il se résout, sans peine, à commencer une nouvelle étape d'immigration dans le pays même, donnant partout l'exemple d'être content de son sort; humble, il appelle et accepte toutes les aides, et ne met pas, entre lui et la protection qui s'offre, cette espèce de morgue, faite d'orgueil et de dépit, qui caractérise notre colon. Nos compatriotes méprisent la résignation de l'Italien, jalousent ses succès, et continuent à se plaindre, d'abord du pays, et de la malchance qui les y a amenés, car tout Français à l'étranger, où qu'il soit, se considère comme au bagne et attend sa libération.

*
* *

C'est dans la ville de Buenos-Aires que les Italiens nouvellement arrivés débarquent. Ce sont les travaux de la ville qu'ils entreprennent d'abord. Enrégimentés, d'ordinaire, dans les escouades municipales, ils balayent, arrosent, remuent les terres, les jardins et les rues, démolissent et construisent. C'est la période de l'apprentissage, qui dégrossit les gestes, peu à peu, et dégourdit l'esprit de ces hommes des champs et de pays pauvres. Instruits par l'exemple de ceux qui les initient, ils apprennent à se nourrir mieux que dans leur pays, ayant à travailler davantage et, à leur disposition, la viande à bon marché ; peu à peu, leur estomac s'habitue à la digérer, renonce à l'orange arrosant un morceau de pain. Devenus vite chefs d'équipe ou de brigade, ils enseignent, dans leur patois, le travail aux nouveaux venus, qui suivront la même filière. Tous ne réussissent pas ; mais à peu près tous ceux qui arrivent à grouper des fortunes, souvent considérables, ont commencé de même. Personne ne songe à s'en souvenir, à remarquer même avec quelle rapidité l'Amérique, qui passe encore en Europe pour le pays de la bar-

barie, civilise rapidement les demi-primitifs de certaines parties d'Europe et ces descendants de Pline l'Ancien, de Scipion, de Virgile et de Cicéron.

Si le premier acte de foi que fasse l'Italien est à la madone, il offre le second à la loterie. Ici, comme partout où elle existe, des tirages hebdomadaires, qui apportent des lots variant de cent mille francs à deux millions, enrichissent quelques isolés et ruinent l'épargne. Le travailleur italien, heureusement pour lui, a une autre adoration : celle de la terre. Elle l'enrichira sûrement. Mère ici plus qu'ailleurs de toutes les fortunes, elle suffit à alimenter toutes les ambitions et à nationaliser la population étrangère. Avant la crise économique de 1891, l'immigrant confiait, sou à sou, ses économies aux banques d'État, achetant les titres à haut intérêt des banques hypothécaires ; le désastre financier, la faillite de toutes ces banques, qui lui fit perdre 40 pour cent de ses dépôts et 70 pour cent sur la valeur de la monnaie de papier qui les remboursa, a modifié les habitudes d'épargne. Tous les travailleurs eurent à prendre leur part de la ruine : cent millions de piastres déposées dans chacune des banques nationale et provinciale, soit un milliard de francs, furent perdues pendant qu'un autre milliard disparaissait avec les cédules de la banque hypothécaire provinciale. On ne sait ce qui doit le plus surprendre, l'imprévision politique qui produit ces cataclysmes, ou la force de résistance de l'impassible bête de somme qui les supporte sans découragement. Beaucoup cependant s'enfuirent, de ceux qui n'avaient pas encore jeté dans le sol de profondes racines. Ils reprirent le chemin des provinces napolitaines. Le pays eut plus à souffrir de ces désertions, qui arrêtèrent l'œuvre de son peuplement, que de ses erreurs financières. Il peut se consoler, maintenant, en voyant croître la passion de l'épargne étrangère pour le sol, dont l'acquisition, lente et continue, donne à l'Argentine des habitants résolus à y fixer définitivement leur foyer, dont les fils n'auront pas d'autre patrie.

C'est d'abord dans les faubourgs que cette foi dans le sol se manifeste. Quand, dans l'immense territoire fédéral de la capitale, une propriété s'offre en vente, par lots, les vendeurs ne comptent guère que sur l'acheteur italien. Son argent est

toujours prêt ; le nombre et l'ardeur des amateurs croissent à chaque nouvel appel. Les ventes aux enchères se font en plein air, les dimanches et jours de fête. Un drapeau porte le nom du commissaire-priseur ; une tente se dresse, sur le lieu même de la vente ; la propriété est assez vaste souvent pour qu'on y puisse tracer un village, qui deviendra faubourg et, avant peu d'années, quartier très peuplé de la ville. Les acheteurs se groupent, le plan à la main. On chercherait vainement, parmi eux, un visage qui ne soit du pays entre Naples et Gênes ; or, tous les patois de la péninsule se comprennent assez pour que ces compatriotes ne se fassent pas une trop rude concurrence. On ne vend ni à tant le lot, ni à tant le mètre ; cet usage s'est perdu. On vend tel lot à tant par semaine, pendant une ou plusieurs années. C'est à l'acheteur de faire le calcul compliqué du prix de revient, pendant que l'enchère monte. Les vendeurs spéculateurs ont facilement découvert que l'opération est pour eux d'autant plus avantageuse qu'elle est plus obscure. L'acheteur, lui, considère le prix qu'il paiera, en fractions, par mois, comme un loyer à prélever sur son travail et sa nourriture ; il songe que, dès le premier paiement qu'il va faire en signant un bulletin qu'il ne comprend guère, il sera tout de suite classé comme propriétaire, et, à la fin de ces minuscules mais lourdes échéances, il deviendra maître de sa destinée, ayant sous les pieds un morceau du sol et sur la tête un toit qui le défendront contre les hasards de la vie.

Sur un lot, ainsi acquis, de deux à cinq cents mètres carrés, s'élève en effet bientôt une masure vieille avant d'être construite, assemblage de tous les éléments de rebut trouvés le long des chemins, dans les chantiers de démolitions et les décharges publiques, débris de zinc, de fer et de bois, morceaux de briques délaissés, estagnons de pétrole redevenus plaques de fer-blanc. Cette zone de prairie qui, hier encore, avait tout l'aspect d'un pré à bétail, où des arbres même subsistent en souvenir de sa destination première, où paissent encore quelques vaches attardées, se transforme en musée de détritus urbains. Dix, vingt, cent abris de pauvre aspect forment un noyau de peuplement, le long de rues, toujours sales, que de vieux bourbiers respectés barrent

souvent. Le tramway électrique viendra vite desservir ces groupes de laides fourmilières, contribuant à enrichir les heureux acquéreurs et à doubler le prix de leur lot, avant qu'il soit payé. Une fois le toit assuré, une famille, dans ce pays où les denrées alimentaires sont abondantes et à bas prix, est hors du besoin; elle peut paisiblement accumuler la presque totalité de ses salaires.

Ce sont là les agents les plus actifs, en même temps que de l'enlaidissement des faubourgs, de l'accroissement de la ville et de son peuplement. Tout à la joie de posséder, ils pullulent, se multiplient, travaillent, économisent, se privent de tout ce qui s'achète. Avant-garde sacrifiée aujourd'hui, ils prendront, peu à peu, rang dans le riche bataillon des Italiens considérés, bien vêtus, bien logés, membres d'une des cent cinquante sociétés de secours mutuels ou de musique, maniant, presque sans savoir écrire, le carnet de chèques.

De ces ruches multiples, essaime le petit commerce de la ville et de la campagne, qui s'est peu à peu substitué à l'important commerce béarnais d'autrefois, et menace le commerce espagnol resté très puissant. Pour ces nuées de sauterelles laborieuses, quelque économes qu'elles soient, il faut de larges approvisionnements : de là, un commerce d'importation italienne, toujours grandissant, ayant dès longtemps perdu l'habitude de vendre les articles français, anglais et espagnols, les seuls connus avant leur arrivée ; ils y ont substitué les huiles, les vins, les olives, toutes les denrées alimentaires, enfin les tissus de laine et de coton, produits de l'industrie lombarde ou napolitaine, que l'on ne soupçonnait pas si active. Les préférences du nouveau débarqué justifiaient la première importation, spéciale pour lui ; aujourd'hui le commerce très étendu passé aux mains des Italiens impose à la consommation tous les produits de cette origine, ne permettant pas à d'autres de se produire.

Terrassiers de la veille, qui, le long des voies ferrées, ont pendant des mois reconnu le pays ; ouvriers qui en ont étudié les ressources en suivant la machine à battre le blé, se transforment vite en petits commerçants dans un village ou en pleine campagne ; avec les années, ils deviendront notables commerçants des villes, ouvrant crédit à leurs camarades

de la veille et fermant de plus en plus la route aux émigrants des autres pays.

Le commerce, en général, a-t-il beaucoup gagné en changeant de pavillon ? On ne saurait l'affirmer. Trop souvent, sous les allures d'un modeste commerçant accumulant sagement de petits bénéfices, augmentant peu à peu ses affaires et son crédit, n'écrivant jamais par la faute d'une ignorance dont il se vante, se cache un habile, qui attend l'heure où ce crédit est à son apogée pour disparaître. Il ne laisse derrière une vitrine de bonne apparence qu'une maison vide et une longue liste de créanciers. Il n'y a pas d'exemple qu'aucun ait été repris. L'effondrement de ces fuyards est complet dans l'océan des noms qui se terminent en *i* et sont peu reconnaissables entre eux. La colonie italienne souffre, tout entière, dans sa considération à chaque nouveau tour joué par quelqu'un des siens. Gênois ou Lombards, Toscans ou Romains, se défendent d'avoir rien de commun avec les auteurs de ces criminelles actions. Ils en accusent, en bloc, les Napolitains, qui protestent comme eux, et accusent, à leur tour, les Calabrais, qui en rejettent à leur tour la faute sur les Siciliens.

Remarquons cependant que l'Italie a fait avec la République Argentine un traité d'extradition des criminels ; les deux pays se prouvent ainsi, l'un à l'autre, qu'ils songent à se défendre contre ce va-et-vient de la criminalité fuyant alternativement un continent pour se réfugier dans l'autre ; ce traité a déjà permis l'arrestation de quelques fuyards. La France, elle, ne semble pas avoir senti encore le besoin d'un traité de cette nature ; elle n'a pas non plus conclu un traité de commerce avec la République comme a fait l'Italie, mais qu'importe ! Ce ne sont pas les traités qui moralisent, ce ne sont pas eux, non plus, qui assurent les progrès des échanges ou arrêtent leur décadence. Avec ou sans traités, l'Italie verra augmenter son commerce d'importation, là où affluent les émigrants italiens ; mieux que tout le démontrent les statistiques de la République Argentine. Sur un commerce global de 600 millions de francs à l'importation, la France, il y a vingt ans, fournissait pour près de la moitié ; elle venait à chiffre à peu près égal avec l'Angleterre, pour 250 millions ;

à mesure que l'importation totale augmentait, la sienne diminuait et les concurrents passaient devant elle, si bien qu'aujourd'hui elle est derrière l'Angleterre, les États-Unis, l'Allemagne et l'Italie, avec un chiffre de 50 millions de francs! Par contre, elle garde le premier rang sur les tables d'exportation; sur un chiffre total d'un milliard, elle enlève 400 millions de francs, pendant que l'Italie n'achète que pour 25 millions de francs.

Ces chiffres sont affligeants au point de vue de notre commerce international et des légitimes ambitions de notre industrie; mais ils ne suffiraient pas à donner une idée exacte de la situation relative de la France et de l'Italie dans ce pays. Il faut encore les comparer sur le terrain de la production et examiner l'œuvre des deux peuples.

*
* *

Il y avait longtemps que les premiers émigrants français s'étaient avancés hors des villes et avaient fondé dans la campagne de grands établissements, quand les premiers Italiens y apparurent. Encore les Lombards, agriculteurs autant que commerçants, ne s'écartaient-ils guère des environs des villes, où ils pratiquaient les cultures maraîchères et horticoles. Nos Basques, au contraire, et nos Béarnais entreprenaient ensemble l'élevage, seule industrie prospère à cette époque éloignée d'un quart de siècle, où aucune tentative de grande culture agricole n'avait attiré l'attention. Peu à peu, les premiers groupements se firent, et la terre se divisa en colonies agricoles. Ce furent les Français qui firent appel aux Suisses et aux Italiens, pour venir prendre place auprès d'eux et recevoir d'eux l'exemple de cette nouvelle manière de colonisation, dans ce pays qui recevait encore de l'étranger le vin, la farine, même le maïs, le sucre, quantité des conserves de légumes et de poissons. Dans la pampa, à l'époque pastorale, personne n'avait songé à créer des villages; il fallait faire cinquante lieues pour en rencontrer un, même renoncer à en trouver aucun, une fois sorti de la première zone du littoral. Les

agriculteurs français furent les premiers à en créer à proximité de leurs exploitations. Il semble qu'ils ne pouvaient vivre dans leurs vastes fermes sans avoir auprès d'eux la ressource d'un village, d'un groupement, d'éléments de sociabilité. Il fallait aussi concentrer leurs produits. On construisait d'abord des hangars et des édifices pour les maisons de commerce, où l'on pût s'approvisionner de tout et vendre de tout; bientôt l'église, l'école, de nombreux greniers à blé, des moulins s'élevaient, attendant la poste, le télégraphe, la Banque et préparant l'épidémique club politique. Tout cela, groupé près des voies ferrées, déterminait la création d'une station. L'initiative fut toute française; mais le peuplement, tous les progrès qu'il amène, eussent été lents, si les Italiens n'avaient apporté l'élément du nombre et du travail à bas prix. Leur collaboration a été si vigoureuse que tous les villages qui étaient français ou suisses à l'origine sont devenus italiens, et que, de ces ruches, ont essaimé d'autres pionniers, qui ont, peu à peu, noyé tout ce qui n'était pas de même origine. Aussi peut-on dire aujourd'hui que la culture est, aux trois quarts, aux mains de ces colons venus les derniers, pendant que l'élevage a conservé pour les Basques et les Béarnais les mêmes attraits. Il est assez étrange de constater que, bien que l'élevage n'ait pas perdu de terrain, qu'au contraire il se soit étendu sur des terres nouvelles, l'exportation de la laine, depuis dix ans, à peine a progressé; celle du blé au contraire, qui n'occupe encore qu'une surface relativement insignifiante, augmente avec une telle rapidité, qu'elle est à la veille de la dépasser en valeur. Déjà, pendant que la laine qui absorbait 35 p. 100 du chiffre total de l'exportation en 1882, s'élève difficilement à 38 p. 100 en 1900, l'exportation du blé qui n'était alors que de 15 p. 100 est aujourd'hui de 35 p. 100. L'Argentine exportait, en 1889, 327 000 tonnes de blé; elle en exporte en 1900 deux millions, pour une valeur de trois cents millions de francs.

On aurait pu croire, en 1889 encore, que le progrès agricole resterait absolument français et suisse. On avait vu, depuis 1854, époque où se fonda la première colonie dans la province de Santa-Fé, les groupes de laboureurs français se multiplier, donner les preuves constantes d'un esprit d'initia-

tive, d'un amour de la terre qui promettait de fructueuses conquêtes. Derrière leurs charrues, le commerce français se développait ; on voyait même déballer des machines agricoles arrivant de Vierzon ; enfin les compagnies de chemins de fer, qui entreprenaient dans la zone cultivée de relier ces groupes laborieux, étaient françaises, et Fives-Lille terminait la construction de deux mille kilomètres de voie étroite. Entre temps, les Chargeurs Réunis, cette compagnie de navigation si prospère, prolongeait ses lignes d'outre-mer et venait desservir des ports en eau douce, éloignés de trois cents kilomètres du littoral maritime. C'était l'aurore d'un beau jour qui n'a pas lui. Les Italiens n'ont pas créé de ligne de chemins de fer, mais ils les ont construites, comme ouvriers, de leurs mains, y ont gagné leurs premières piastres, et tous les travailleurs attirés par ces entreprises sont devenus des colons et des agriculteurs. Les villages ont perdu leur cachet français, bien que de nombreux fils, même des petits-fils des premiers colons agriculteurs les habitent encore. La compagnie de chemins de fer a conservé son caractère, son excellente administration ; elle échelonne plus de deux mille employés français le long de ses deux mille kilomètres de voie, donne la vie à un port fluvial très important, draine les produits des fermes agricoles, pénètre au Nord dans les forêts du Chaco et en extrait pour l'exportation trois cent mille tonnes de bois par an ; mais le peuplement est italien, le salaire et les bénéfices du commerce passent dans des mains italiennes. Chaque jour elles accaparent davantage, aussi bien que les travaux, la terre et les entreprises agricoles. Nous aurions un grand intérêt national et commercial à ne pas lâcher pied sur ce terrain d'action. Les fils des premiers colons français, qui, pendant la seconde moitié du siècle dernier, ont tout créé, conservent encore des terres, mais sont restés trop peu nombreux pour défendre l'esprit national ; par la force des choses, ils se transforment rapidement en créoles, très attachés à leur nationalité exotique.

Il reste cependant d'immenses étendues à mettre en culture ; mais le colon français trouve que la grande culture à la mode américaine, plus industrielle qu'agricole, n'est pas suffisamment rémunératrice. Il a un peu raison ; cependant l'Italien

ne pense pas comme lui; chaque année il continue le sillon, tant et si bien que l'on cite des entrepreneurs de culture qui ensemencent jusqu'à 30 000 hectares; ils en confient le labour, le fauchage, le battage et la mise en sac à de simples manœuvres, à bas prix, qui font ainsi leur apprentissage, et, l'année suivante, entreprennent par groupes la culture pour leur compte. Là, comme ailleurs, tandis que le travail à bas prix du colon italien triomphe, d'autres échouent ou se découragent devant de trop minces bénéfices.

Ces découragés retournent à l'élevage, qui accueille mieux les capitaux, exige un travail moindre pour des résultats plus sûrs, mais se développe sans que le pays se peuple, — les grands troupeaux, gardés par les enceintes de fils de fer, n'ayant pas besoin de surveillance. Ces pasteurs sortis de la vie agricole, où ils ont beaucoup appris et beaucoup pâti, où ils ont connu les années riches d'espérances, ruinées par la sécheresse et surtout par la sauterelle, achètent les terrains conquis il y a vingt ans sur les Indiens dont les surfaces sablonneuses et d'alluvions récentes sont couvertes d'une assez pauvre végétation d'herbages naturels en formation. Ils y mettent la charrue, jettent des semences fourragères de choix, surtout de la luzerne et créent, à peu de frais, des pâturages d'une haute valeur et d'une grande production, où le bétail trouvera, en toute saison, un aliment reconstituant. Si les Italiens peuvent citer de leurs compatriotes qui couvrent de culture de blé 30 000 hectares, les Basques peuvent citer un des leurs qui possède 27 000 hectares de luzernières, semées par lui dans ses propriétés, qu'il augmente tous les jours et transforme en prairies artificielles. Tout exceptionnel qu'il soit, ce cas n'est pas unique; d'autres colons de même origine ont créé de grandes prairies, dont la moindre, de mille hectares, suffirait à surprendre les éleveurs et agriculteurs européens, mal préparés à comprendre de pareilles entreprises et à s'imaginer de semblables pâturages. L'exploitation en est faite par les troupeaux eux-mêmes, qui utilisent ces vastes pâturages, en y accomplissant simplement leurs fonctions naturelles. Le travail de l'homme — et c'est la grande révolution qu'opèrent les éleveurs dans ce pays où la main-d'œuvre est rare — n'a plus à intervenir, une fois la semence confiée à la terre.

Éclose à la première pluie, développée sous un ciel favorable, la luzerne pousse ses longues racines à travers le sable, jusqu'à plonger dans les eaux souterraines permanentes et inépuisables, à un mètre ou deux au-dessous de la superficie.

Cette transformation de l'agriculture extensive est œuvre, en grande partie, de colons français. Elle est moins laborieuse et plus sûre que la récolte du blé, et semble le refuge de ceux qui ont beaucoup expérimenté celle-ci, et dont elle a été la première étape. Sur ces terres pauvres, subitement enrichies par l'intelligence et l'activité humaine, il faudra exploiter le bétail suivant des procédés nouveaux, l'introduire en plus grand nombre, mieux choisir les sujets, recourir à des croisements coûteux, créer non seulement des hivernages pour l'engraissement, mais des laiteries, des fromageries, des fabriques de beurre pour l'exportation. Cette œuvre est en bonne voie. Ici encore, nos colons retrouvent un terrain qu'ils ont presque exclusivement exploité : ce sont eux et leurs pères qui, de tout temps, ont fourni lait et beurre à la ville. Avant la création des chemins de fer, ils l'apportaient eux-mêmes, à cheval, à travers les fondrières des chemins boueux; leur monture les connaissait si bien qu'ils les parcouraient la nuit, sous la pluie ou les étoiles, sans s'y embourber avec leur chargement qu'ils savaient distribuer dès l'aube. Ils ont tellement monopolisé cette production et ce commerce que les Italiens qui les imitent n'oseraient pas se présenter à une porte, pour vendre du lait, sans avoir, au préalable, usurpé le béret basque.

Une autre industrie, française aussi dans ses débuts, mais qui tend à passer entièrement dans les mains des Italiens, est l'industrie viticole et surtout vinicole. Elle est concentrée dans une région unique du vaste territoire de la République, où les vignes importées d'Espagne ont été acclimatées au XVIIIe siècle; depuis quinze ans, depuis que cette région est reliée au littoral par une voie ferrée de mille kilomètres, la vigne s'y est répandue chaque année davantage. Elle couvrait trois mille hectares en 1883; elle en occupe aujourd'hui quarante mille, dans les deux provinces de San Juan et Men-

doza, qui, à elles seules, peuvent actuellement approvisionner la République tout entière. En 1900, la production s'est élevée à un million d'hectolitres, ce qui, pour une population de cinq millions d'habitants, dont les deux tiers au moins ignorent l'usage du vin, est plus que suffisant pour fermer les portes à l'importation, d'Espagne, d'Italie ou de France.

Quand, en 1885, le chemin de fer pénétra à Mendoza, on comptait déjà quelques vignobles français en plein développement, créés à côté des anciens établissements espagnols, exploités à la mode créole ; on y fermentait les vins sous des vérandas ; on les conservait dans d'énormes jarres de terre cuite, en forme d'amphores, plantées dans le sol par la pointe, ou dans des outres. Les Français introduisirent les cépages du Bordelais et de Bourgogne, avant que l'existence du phylloxera leur eût fermé les ports. Les Malbec, Cabernet, Semillon, Sauvignon, Pinot ont conquis tout le terrain et se sont développés à merveille, sans rien perdre des qualités acquises dans le sol français. Ils ont détrôné les cépages espagnols, les muscats et autres raisins, qui produisaient un vin doucereux, où une mauvaise fermentation, au lieu de transformer l'alcool, conservait une acidité acétique. C'est à combattre ces ignorances que s'employèrent les maîtres de chais appelés de la Gironde. Ils avaient malheureusement le défaut de venir de Gascogne, et de le laisser trop voir ; leur exubérante conversation, le verre en main, faisait d'eux des conférenciers très écoutés, et des vignerons coûteux et peu pratiques. Ceux qui se sont casés comme maîtres de chais ou chefs d'exploitation ont mal défendu leur situation ; peu les ont gardées.

Cependant on peut citer des vignobles créés par des Français, quelques-uns très vastes et très prospères, dont le plus important occupe six cents hectares. Leurs propriétaires ne sont pas toujours originaires du pays de vignes. Ils s'improvisent le plus souvent viticulteurs et réussissent mieux que les professionnels et les théoriciens attardés à des procédés qui s'adaptent mal aux conditions climatériques du pays.

C'est dans la dernière décade que l'industrie viticole a pris, à Mendoza, son plus grand développement, au moment

même où la colonisation italienne se répandait avec le plus d'activité, et recherchait l'emploi de ses forces multipliées. Ici, comme dans la culture des céréales, ils ont suivi les sentiers ouverts par nos compatriotes. Arrivés en très mince équipage, sollicitant une petite place dans les cultures ou dans les chais, ils en ont vite conquis une grande aux dépens de nos compatriotes, dont le nombre ne s'accroît pas. Par l'intermédiaire du très nombreux commerce italien, ils répandent le vin, aussitôt fermenté et mis en barriques, dans la grande clientèle de leurs compatriotes. Pour ceux-ci, dans des régions très distantes les unes des autres, où les vins étrangers pénétraient à peine, les produits assez inférieurs et à bas prix de Mendoza sont devenus article courant de consommation. L'activité industrielle et commerciale des viticulteurs italiens a fermé les portes aussi bien aux vins de cargaison de France qu'à ceux d'Italie et d'Espagne.

Le type de vin que la consommation impose est celui du vin de France, façon Bordeaux; c'est celle, du reste, que le monde entier accepte le plus volontiers. Notre industrie nationale a fait école; mais là s'arrête son profit; ses produits, imités partout, ne lui sont plus demandés. L'outillage des caves, celliers et chais est encore importé de France; il est mis en œuvre par des Italiens, et l'importation des vins de Bordeaux dans ce pays, qui, il y a un quart de siècle, en consommait dix mille hectolitres par mois, est réduite à quelques centaines de fûts et à quelques milliers de bouteilles de vins fins chaque année.

Une seule industrie, l'industrie sucrière, est restée en dehors de l'accaparement italien. Il semble que les immigrants, dont beaucoup ont quitté leur pays pour fuir la malaria, n'ont pas hâte de peupler la région où elle prospère plus encore que la canne à sucre. Cette industrie, le jour où elle a commencé à se développer, à se moderniser, a demandé aux usines françaises tout son outillage de chaudières, de moulins, toute sa chaudronnerie et ses turbines; elle lui a demandé aussi ses maîtres d'atelier, ses ingénieurs et quelques ouvriers conducteurs. Beaucoup sont restés; la main-d'œuvre est fournie, sauf la culture et la fabrication, par des indigènes, dans des

conditions telles qu'ici la concurrence italienne s'abstient, n'ayant rien à gagner sur la réduction des prix, portée au delà de ce qu'elle-même accepterait. On ne cite pas d'usine à sucre appartenant à des Italiens ; quelques-unes, au contraire, de propriété française, se remarquent entre les plus prospères.

Nous pourrions passer en revue toutes les industries des villes ; nous trouverions partout les mêmes procédés appliqués par l'immigration italienne, aboutissant à ce premier résultat de décourager les artisans, les ouvriers, les maîtres d'ateliers français. Pour ceux-ci les entreprises de travaux sont devenues impossibles. Ils ne disposent plus de main-d'œuvre habituée à leurs procédés de fabrication ; ne consentant pas à recourir aux Italiens, ils se retirent des adjudications et ferment leurs ateliers. Il y a peu de temps encore, une grande fabrique française de boîtes de métal et d'impressions sur métal, la seule de son genre, formée par dix ans de labeur et de lents progrès par un de nos compatriotes, a renoncé à la lutte. Des faits semblables se produisent dans les industries du meuble, celle des allumettes, de la fabrication des chapeaux et de la confection des chemises, qui ont pris un développement rapide sous des directions françaises et passent aujourd'hui aux concurrents italiens. Depuis longtemps la construction et toutes les industries qui y confinent sont le domaine exclusif de simples maçons italiens, qui font métier d'architectes, copient et recopient de vieux modèles de maisons dont ils alignent le long des rues la laideur monotone. Les fils de ces maçons deviennent à peu de frais ingénieurs ou architectes après quelques années passées dans des écoles très rudimentaires. Ils s'adjoignent alors des dessinateurs français et signent de leur nom inconnu des édifices publics et particuliers, dont ils restent les entrepreneurs. Cependant notre École de Beaux-Arts a formé des élèves dont quelques-uns, russes, suisses, suédois, argentins même, défendent avec succès notre drapeau ; mais quand donc des architectes français se décideront-ils à prendre rang auprès d'eux et à construire avec eux la ville nouvelle ?

*
* *

Au-dessus de tous ces groupes, on s'attend à voir se détacher les grands financiers, tenant en main tous les ressorts de ces industries, de ces commerces, de ces cultures, de ces entreprises de toutes sortes. Le pays Lombard, la République de Venise ont donné naissance aux ancêtres des banquiers modernes, ils ont inventé les lois du change, de l'escompte, et perfectionné, hélas! celles de l'usure. Leurs élèves, sur ce marché de l'Argentine, dont l'importance financière est considérable, devraient être nombreux et puissants; cependant, à côté des établissements anglais, les Banques italiennes ne font pas meilleure figure, quoique plus anciennes, que la Banque française, malgré le nombre plus imposant de leurs clients. Les unes et les autres se mettent au niveau du commerce qu'elles servent et qui les fait vivre; elles n'aspirent pas à dominer le marché, qui appartient aux grandes Banques anglaises.

Par contre, la petite banque italienne est nombreuse. Groupée d'abord en rangs serrés autour de la Bourse et du quartier des banques, — dont elle recueille les miettes, ou vers lesquelles elle draine la petite épargne des travailleurs, — elle se répand, peu à peu, dans les quartiers les plus excentriques et y ouvre de petites boutiques, où l'on peut faire toutes les opérations de banques et surtout se procurer des billets de loterie. A l'ombre de ce commerce, toujours actif, renouvelé chaque semaine, ces petits banquiers achètent l'or et les billets de banque italienne apportés par les nouveaux arrivés; ils vendent, après la récolte, les tickets de passage sur les vapeurs, que les partants encombrent; toute l'année, ils procurent des chèques à vue sur toutes les villes, même les plus minimes, de la péninsule. Les petites sommes de l'épargne, que les travailleurs envoient périodiquement dans leur pays pour y acheter un lopin de terre, une maison convoitée, aider les vieux parents, ou payer le voyage aux plus jeunes attardés, alimentent un grand courant de change international.

Ce drainage de l'argent gagné par le colon forme les torrents d'exportation de numéraire, qui constituent, à la fin de l'année, des sommes considérables; c'est toute l'épargne italienne qui retourne en Italie, moins celle qui a été employée à l'achat de terrains et à la construction. Les colons débutants, arrivés depuis peu, viennent faire queue, le dimanche, devant ces infimes comptoirs, apportant et échangeant contre du papier payable en Italie des sommes de bien faible importance, mais elles sembleront considérables aux malheureux qui les recevront, et qui demanderont comment si vite on peut réunir tant d'argent. Le spectacle de ces débits de valeurs de banque au détail est fort curieux. On y parle tous les patois et tous les dialectes en des dialogues où le marchand-banquier doit deviner ce ce que son acheteur désire. Un débitant français n'aurait jamais la même patience, et dédaignera cette précieuse clientèle, soupçonneuse, craintive, humble, incapable de se défendre contre les roueries du change et les supercheries du changeur. Quelquefois celui-ci dérobe, d'un coup de filet, toutes les économies de ces pauvres, et disparait; mais ces choses sont de tous les pays et pas plus fréquentes ici qu'ailleurs.

Derrière ce flot de déposants de la petite épargne, il y a le régiment des gros capitalistes enrichis par de longues années de commerce ou d'industrie. On a essayé de faire le calcul des sommes que la petite épargne et les grosses fortunes ont pu faire passer en Italie, depuis qu'elle fournit à l'Amérique du Sud l'énergique immigration dont nous avons suivi la marche. Le premier travail de statistique que l'on puisse faire peut s'essayer sur les édifices construits en Italie par les anciens colons. Dans certaines contrées, comme en France dans les Pyrénées et dans le Dauphiné, les *Américains* abondent; ils acquièrent de riches domaines ou se construisent des palais et des châteaux dont la valeur se chiffre par deux ou trois cents millions, en ne tenant compte que des plus connus dans la Ligurie, le Tessin, le Piémont, à Milan, à Turin, à Naples, à Gênes, à Chiavari. A ces riches propriétaires, il faudrait ajouter la liste interminable de ceux qui retournent en Italie jouir de leurs rentes, produites par leurs immeubles ou leurs placements dans le pays argentin.

*
* *

Les Italiens qui, au déclin de leur vie, après un succès plus ou moins complet, refont cette nouvelle émigration en arrière, sont, en réalité, le petit nombre. Beaucoup se donnent la gloire agréable de se construire des palais en Italie, qu'ils renonçent assez vite à habiter, s'y trouvant dépaysés, mal à l'aise, comme dans un habit qui n'est pas à leur mesure. Ils reviennent jouir d'une gloire plus solide, en petite monnaie de coups de chapeau, dans le pays argentin où tout le monde les connaît.

Les liens qui retiennent ces colons sur la terre étrangère sont nombreux. Aucun n'a plus de puissance que l'attachement de leurs fils pour le pays où ils sont nés. Ce ne sont pas eux qui se laisseront tenter par les beautés des paysages italiens, qu'ils abandonnent volontiers à tous les touristes des pays d'Europe. Ils sont mal préparés à les admirer par une vie de travail, dans un pays très peu pittoresque et pas du tout artistique, où les aspirations mercantiles atrophient tous sentiments esthétiques. Que retrouveraient-ils, du reste, quelle trace de leurs origines, dans un pays où leur père était un paysan comme les autres, d'un village dépeuplé par l'émigration? Passe encore pour le paysan lui-même de rechercher les souvenirs de sa jeunesse. Pour son fils ce n'est plus là la patrie. Il en a une autre où il est électeur, où l'on parle la seule langue qu'il connaisse et non pas le patois paternel.

La presse argentine ne perd pas une occasion de flatter cette nombreuse clientèle, et de cultiver son naturel attachement pour le pays où elle a constitué un groupe si puissant. Les intérêts du pays sont liés à la prospérité de cet agent actif de production et de peuplement. Cette solidarité se manifeste à toute occasion. Dernièrement encore, à propos des difficultés entre le Chili et la République Argentine qui, de 1895 à 1898, furent plusieurs fois à la veille d'être résolues par la guerre, les Italiens préparèrent des milices empana-

chées pour une mobilisation qui semblait imminente ; le mouvement se généralisa vite et prit assez d'importance pour éveiller, en même temps que les susceptibilités chiliennes, l'émulation des Italiens établis au Chili, lesquels, de leur côté, formèrent, au delà des Andes, d'autres bataillons aussi brillants et aussi résolus. Chacun, de son côté, oubliait qu'il était Italien pour ne se souvenir que des intérêts de la patrie d'adoption. Que serait-il advenu, si la guerre eût mis en présence des bataillons de bersaglieri enrôlés sous des drapeaux différents ? Cette fois le Chili aurait pu difficilement mettre en pratique les principes qu'il appliquait si cruellement en 1880, à la bataille de Chorrillos, en passant par les armes tous les étrangers trouvés combattant sous l'uniforme péruvien. Les Chiliens oubliaient alors cet axiome constitutionnel du droit public américain : « En Amérique personne n'est étranger. »

En somme, on peut dire que l'émigration italienne, si elle diffère de la française dans sa manière d'opérer à l'étranger, finit dans la même absorption par le pays où elle a mis le pied, où elle jette des racines, et dont elle devient partie intégrante, jusqu'à en faire la patrie définitive de ses enfants. Un lien commercial rattache encore le consommateur émigré au producteur de son pays ; mais il va s'affaiblissant tous les jours, par le fait du développement des industries locales d'Amérique, qui constitue à l'heure actuelle le grand événement économique. Les représailles du protectionnisme ferment déjà les portes aux industries étrangères. Emigrés italiens et français demandent ensemble que l'on barricade les douanes contre la concurrence de leurs pays d'origine. Leur évolution vers l'inévitable absorption nationale a besoin de cette aide, que l'Anglais dédaigne, moins préoccupé de fournir des travailleurs et des producteurs que de rechercher des consommateurs et d'étendre la vigoureuse domination de ses capitaux.

Cette œuvre de peuplement par des procédés divers aboutit à ce résultat commun de transformer la race, les mœurs, les lois économiques et sociales de l'Argentine. A chaque quart de siècle, elle est moins semblable à elle-même. Il est facile, dès maintenant, de prévoir qu'une grande nation latine, pen-

dant le siècle qui s'ouvre, causera, au sud du continent américain, les mêmes étonnements que la race anglo-saxonne au nord pendant le siècle qui vient de finir. Le point de départ est à peu près le même : population égale à celle que les États-Unis contenaient il y a cent ans, même constitution politique ; et le sol est aussi riche, le sous-sol aussi inconnu, le progrès et le développement s'annoncent aussi rapides. Quand ce nouveau Nouveau-Monde sera en plein épanouissement, n'y aurons-nous qu'une petite place, comme celle que nous avons gardée aux États-Unis et au Canada, où nos débuts avaient aussi été si brillants qu'ils l'ont été depuis en Argentine? Il est encore temps pour nous d'agir et de nous défendre.

ÉMILE DAIREAUX

LA
RÉFORME DE LA PROSODIE

Fais ta règle, et suis-la.
RICHARD WAGNER. — *Les Maîtres Chanteurs.*

A Monsieur GASTON BOISSIER
Secrétaire perpétuel de l'Académie française

Monsieur le secrétaire perpétuel,

J'ai l'honneur d'appeler votre attention, et celle de vos éminents confrères, sur l'opportunité d'une réforme de la prosodie.

L'Académie a récemment fait connaître ses observations sur la réforme de l'orthographe. Le rapport, rédigé par M. Hanotaux et approuvé par la Compagnie, signale qu'on ne peut porter atteinte à certains usages orthographiques sans nuire à la prosodie traditionnelle. L'Académie montre donc, une fois encore, qu'elle ne se désintéresse pas des questions prosodiques; et, puisque l'orthographe et la prosodie sont unies par plus d'un lien, on est en droit d'espérer que l'Académie, après s'être occupée de l'une, s'occupera de l'autre à son tour.

De moi-même je n'aurais pas pris le parti un peu téméraire de vous écrire publiquement : ma modestie seule, sinon la difficulté de la tâche que j'entreprends, aurait suffi à me faire garder un prudent silence.

Mais M. Sully-Prudhomme, il y a quatre ans déjà, me fit le grand honneur, après que j'eus publié un essai sur la *Crise poétique*, d'ouvrir une controverse dans la *Revue de Paris* : il

me demanda, avec toute sa compétence et sa courtoisie affectueuse, de préciser ce qui était encore un peu confus dans mon essai par trop juvénile. La même *Revue* accueillit ma réponse, et je m'efforçai, autant que je le pus alors, de satisfaire aux questions de M. Sully-Prudhomme[1].

Depuis, au cours de nombreux entretiens avec ce maître, ma pensée s'est affermie près de la sienne : je pourrais presque dire que, sans être tout à fait conformes à sa pratique de poète, les conclusions de la requête présente ont néanmoins son assentiment de critique et de théoricien du vers français. En effet, M. Sully-Prudhomme sait comprendre — désintéressement difficile et admirable chez un artiste — que certaines habitudes d'exécution, heureuses pendant un temps, peuvent devenir moins bonnes pour de nouvelles âmes, et ne pas s'adapter à leurs aspirations ; il ne lance pas l'anathème contre les jeunes poètes qui tentent de renouveler les moyens d'expression du vers et de développer sa puissance musicale, si du moins ces jeunes poètes respectent ce que le vers a de constitutif et d'essentiel.

Je ne saurais cependant me réclamer complètement de ce maître : je crains trop de modifier ou d'affaiblir, par l'insuffisance de mon exposition, des idées qui dans l'ensemble, je le crois, sont bien près de nous être communes.

D'ailleurs j'ose espérer, j'ai lieu d'espérer que les remarques toutes simples de cette requête seront favorablement accueillies par la plupart des académiciens : presque tous ceux d'entre eux qui ont eu à s'occuper de la prosodie contemporaine ont avoué ou laissé entendre qu'une réforme serait nécessaire et opportune; ils n'entreprenaient pas de la faire aboutir, mais il leur paraissait excellent de voir d'autres poètes ou d'autres critiques s'y employer... Et je ne puis croire, monsieur, que ces hommes éminents, connus pour leur loyauté et leur compétence, prennent soudain dans l'Académie, sous l'empire de quelque sortilège, des idées tout opposées à celles de leurs écrits mêmes.

La réforme que je réclame n'a rien de nouveau, d'aven-

1. Voir la *Revue* des 1er mai et 15 octobre 1897. — M. Sully-Prudhomme vient de reproduire presque intégralement ces deux lettres ouvertes, dans le volume intitulé *Testament poétique*.

tureux, ni de subversif. Les réflexions que je vais vous soumettre ressembleront plutôt à des vérités acquises déjà ; mais la sanction de l'Académie leur sera fort utile.

I. — ÉTAT RÉCENT DE LA POÉSIE EN FRANCE : DÉPÉRISSEMENT ET ANARCHIE ; GUERRE D'ÉCOLES.

Quiconque aime la poésie, soit qu'il se plaise à lire les poètes ou que lui-même écrive des vers, est obligé de reconnaître ces deux faits : le public lettré ne s'intéresse presque plus aux vers, et pourtant, jamais les libraires n'en ont publié un aussi grand nombre.

Ces deux phénomènes de la vie contemporaine peuvent être considérés de bien des manières, et on peut leur trouver une infinité de causes. Chacune des raisons qu'on s'ingénie à donner peut être un aspect de la vérité : je vous demande, monsieur, la permission de m'en tenir à ce qui paraît le plus simple.

Il serait difficile de nier que la poésie en France, voilà quelque trente ans, a traversé une formidable crise d'hugolâtrie. On en était venu à croire que Victor Hugo seul était toute la poésie française : autant vaudrait dire que le mont Blanc est à lui seul toutes les Alpes... Oui, tout poème qui n'était pas d'Hugo, ou fait à la manière d'Hugo, on le tenait pour nul et non avenu : dans les vers, on aimait leur seule ressemblance avec la facture d'Hugo. Musset était vilipendé comme le dernier des rimailleurs ; Lamartine passait pour un amateur de quelque mérite ; et Vigny, si hautain et si pur, était encore maintenu à l'écart, en quarantaine, comme un gentilhomme qui n'aurait pas su les roueries du métier de versificateur. Aux yeux éblouis de Banville[1], il n'y avait pas de salut, hors de Victor Hugo ; et la plupart des poètes d'alors, dont quelques-uns trouvèrent d'admirables chants, semblaient errer dans les forêts immenses du Titan-Poète, pour couper et accommoder à leurs lèvres quelques roseaux afin de moduler leur rêverie dans le crépuscule.

1. Le *Petit Traité de Poésie française* est de 1872.

Puis, ce fut la réaction.

On était par trop las d'entendre toujours les mêmes musiques, toujours les mêmes rythmes et toujours les mêmes rimes. Les poètes ne pouvaient plus avoir une idée ou une émotion personnelle sans être contraints de l'exprimer, uniformément, selon la même formule : tous les vers sonores, nombreux, nettement scandés, au risque d'être rudes et lourds ; toutes les rimes exactement appariées, riches et rares, mais trop souvent d'un faste et d'un coloriage asiatiques ; enfin, pour échapper à la monotonie de ces splendeurs continues, çà et là, — comme les peintres relèvent, par des « touches de sentiment » et des réveillons de couleur, une exécution un peu pesante, — çà et là les poètes introduisaient, négligemment, des rythmes imprévus, fantaisistes, et que Victor Hugo lui-même a qualifiés de « disloqués » :

J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin...

Quant au style, à la composition, quant à la beauté sobre, quant à la sincérité exacte et simple de la forme, qu'étaient-ils devenus, en général, avec de tels principes? Il suffit, pour se le représenter, de comparer une étoffe raidie par les brocarts et les orfrois, alourdie par les cabochons, et telle qu'un roi barbare peut l'aimer, à la gaze légère, ondoyante, modelée comme une caresse sur la hanche harmonieuse d'une Vénus grecque : l'une étonne, éblouit, mais l'autre, flottante, aérienne, laisse voir la pure Beauté.

Hélas ! la réaction contre Hugo et surtout contre les plus outranciers de ses imitateurs, la lutte contre la luxuriance orientale des formes prosodiques, fut plus généreuse et plus noble qu'elle ne fut heureuse dans ses résultats. De jeunes poètes, du plus grand talent certes, et qui avaient conscience de sacrifier, peut-être en vain, leurs meilleurs dons naturels et tout leur travail d'artiste, se dévouèrent hardiment à la fondation du *vers-libre* : c'était vraiment un monde nouveau d'harmonies et de rythmes qu'ils voulaient découvrir et organiser. La suprématie écrasante de Victor Hugo, dont ils étaient trop proches encore, leur faisait sentir que, dans l'ancien monde poétique, tous les poètes devaient n'être rien, ou être les sujets, les esclaves et les victimes d'Hugo. — Mais ces

derniers venus étaient résolus et jeunes : ils partirent à la recherche de terres inexplorées.

Comme tous les montreurs de routes nouvelles , ils eurent pour adversaires l'indifférence, le mépris et la mauvaise foi. Le moins lettré des chroniqueurs de sous-préfecture les accabla de son éloquence et de son esprit. Peu à peu les polémiques s'aigrirent, s'envenimèrent, et les poètes eux-mêmes en vinrent, pour parler de leurs émules dans le culte des Muses, à employer le vocabulaire de l'école naturaliste.

Pourtant, à travers ces invectives et ces injures, un fait nouveau, que nul n'avait prévu, se glissait vers le jour, lentement, et soudain apparaissait en pleine lumière. Le voici.

Désormais, quiconque veut écrire en vers doit opter :

Ou bien il accommode à son service particulier la prosodie d'Hugo, sauf à l'agrémenter de quelque élément étranger, personnel (et les Parnassiens l'ont fait avec talent, avec succès, mais aujourd'hui le refaire après eux paraît impossible) ;

Ou bien, il rompt avec la prosodie ancienne et traditionnelle, car elle lui semble fatiguée et impuissante : un génie surhumain, en la portant à sa dernière perfection, l'a épuisée. Et alors le poète se lance au hasard, plus ou moins résolument, dans l'inconnu et l'aventure : rien ne l'oriente plus, ni règles, ni tradition, ni même le jugement du public lettré, car les lecteurs sont rebutés dès l'abord par l'insolite aspect d'une telle prosodie improvisée.

N'y aurait-il donc pas une tentative à faire, pour que les plus beaux talents ne s'usent ou ne se perdent plus ainsi? D'une part, tous les avantages d'imiter une forme consacrée séduisent les timides ; mais alors, la ressemblance avec les chefs-d'œuvre reconnus, classés, efface aux yeux du lecteur l'originalité des productions récentes, qui paraissent banalement estimables et distinguées ; — d'autre part, la situation des novateurs est dangereuse, irritante, et les esprits audacieux tombent bientôt dans les pires outrances : les meilleurs talents se déforment d'eux-mêmes, pour n'avoir pas trouvé le milieu sympathique où ils auraient pu se développer normalement.

Car il faut bien avoir le courage et l'humilité de le reconnaître! La poésie française, depuis une douzaine d'années,

offre en général ce spectacle : les poètes réguliers échappent peu à la redite et à l'insignifiance; les brins de laine de leur tapisserie ont passé par tant de mains qu'ils n'ont presque plus de couleur; — et les *vers-libristes* sont guettés par l'étrangeté, la bizarrerie ; ils brodent avec des lainages mal séchés, dégouttants encore de la couleur mère, et eux-mêmes, au bout de quelques semaines, ils ne reconnaissent plus leur ouvrage, où tout s'est brouillé.

II. — L'ACCALMIE.

A force de combattre les uns contre les autres et de se nuire mutuellement, à force de lasser le public par leurs excommunications réciproques, les poètes réguliers et les vers-libristes, perdant la confiance juvénile ou passionnée qu'ils avaient dans leurs principes, consentirent enfin les uns et les autres à réfléchir avec un peu de calme sur leurs propres idées, et avec un peu de bienveillance sur celles de leurs adversaires. En même temps, une nouvelle génération de poètes naissait à l'art, assez indépendante et assez fière pour ne pas se laisser « inscrire à la suite » ni par l'un ni par l'autre groupe. Peu à peu les « petites revues » devenaient moins agressives contre les notoriétés établies, et peu à peu les grandes revues littéraires s'ouvraient aux poètes irréguliers. *Les Maîtres Chanteurs*, de Wagner, s'établissaient définitivement en France : Walther épousait Éva pour sceller l'alliance de l'art nouveau, vivant, avec l'art plus strictement formel ; et le sévère auteur des *Trophées* accueillait dans sa famille le représentant le plus célèbre et le mieux doué de la nouvelle école.

Il est difficile de se rapprocher sans agir les uns sur les autres ; à discuter enfin avec bonne foi et sympathie, il est impossible de ne pas se faire quelques menues concessions. Si l'on ne se convainc pas complètement d'un groupe à l'autre, du moins arrive-t-on à reconnaître ce que des principes différents ont de légitime et de nécessaire à l'heure où ils se produisent : quelque instinctif et mystérieux que puisse être, dans l'âme d'un artiste, le choix d'une formule d'art à l'exclusion de toute autre formule, du moins chaque artiste

consent-il enfin à accorder aux autres la liberté de choisir qu'il revendique pour lui-même.

Un immense progrès était accompli : nul n'entreprenait plus sur la personne des autres ; les yeux s'ouvraient ; les parnassiens comprenaient que leur forme, excellente pour eux, comme leurs chefs-d'œuvre l'avaient prouvé, n'était plus aussi bien adaptée sans doute à d'autres générations de poètes ; les vers-libristes, malgré leur talent, leur conviction et leur courage, voyaient bien que leurs poèmes n'atteignaient pas le public et qu'ils avaient contre eux toute la tradition, — ou, en style plus moderne, la « force acquise » — de la poésie française, depuis Ronsard jusqu'à Victor Hugo.

On allait donc pouvoir chercher de quelle façon et dans quelle mesure, sans rompre avec la longue suite des poètes français, il était possible de rajeunir et de développer la prosodie française.

Ainsi, aucune poésie originale et neuve ne paraît plus possible après Victor Hugo et tout ce qui se rattache prosodiquement à lui, si elle ne dispose d'une métrique nouvelle, qui lui donnera de nouveaux moyens d'expression et qui, dans la mesure convenable, la détachera de Victor Hugo.

D'autre part, la réaction vers-libriste, qui a prouvé par son tumulte même la nécessité d'une forme renouvelée, a rompu avec la tradition française : elle a échoué.

Par quelles réformes légitimes et naturelles la prosodie française peut-elle se renouveler et se développer, sans rompre avec la longue tradition des chefs-d'œuvre [1] ?

1. A propos de ces questions de prosodie, il y a bon nombre de développements connus et inutiles que je me suis volontairement refusés.

Par exemple, on dit souvent : « Le mérite de l'art, c'est d'être difficile ; toute réforme qui tend à rendre l'art plus facile, et en quelque sorte démocratique, doit être repoussée. » — Il est bien évident que de telles phrases toutes faites peuvent prendre tant de significations différentes qu'elles n'en ont plus aucune en propre. Oui, l'art est difficile et il doit l'être, et il le devient de plus en plus — ou, plus exactement, sa difficulté se déplace et se renouvelle — à mesure que plus d'œuvres sont créées. Il y a une difficulté légitime. Chercher à y échapper est un manque de conscience et de caractère. Mais il y a aussi une difficulté folle et acrobatique à laquelle se soustrait un artiste sérieux. C'est par trop évident : pour jouer du violon, se tenir en équilibre sur une corde raide, c'est une difficulté de plus ; qu'est-ce que cela a de commun avec la musique ? — D'ailleurs, exécuter des clowneries paraît chose plus facile, et d'un succès plus rapide, que de mener à bien une œuvre sérieuse et simple.

Autre développement connu : « Si l'on abolit les règles, on va être débordé

III. — DE L'ÉMOTION MUSICALE EN POÉSIE.

Supposons, pour un instant, que l'on conduise un lettré, qui aime la poésie, devant les rayons de la bibliothèque où il a rangé les poètes français : tous ceux qui ont survécu à l'oubli du temps sont là, dans leurs reliures diverses ; on voit Charles d'Orléans, Marot, Ronsard et la Pléiade, Régnier, Malherbe, les classiques et les post-classiques, les romantiques, les modérés comme Laprade ou Ponsard, les Parnassiens, les vers-libristes... Quelle foule, quelle élite, combien d'œuvres, d'aspirations, de principes opposés !

Et pourtant, à voir le dos des volumes, quand le lecteur familier, rendu mélancolique par la pensée que les œuvres d'art luttent entre elles, comme les arbres d'une forêt luttent sourdement et continûment pour venir à l'air et à la lumière, — quand le lecteur familier se demande quelles œuvres sont le plus près de son cœur et vivent le plus, aujourd'hui encore, parce qu'il y met plus facilement et plus doucement son âme même, — alors il arrive bientôt à comprendre que, parmi elles toutes, ce sont les œuvres les plus *musicales* : pour lui, celles-là sont restées les plus fraîches, les plus expressives, les plus vivantes.

En effet, depuis Jean-Jacques Rousseau, s'il faut à peu près marquer l'époque de ce changement, bon nombre d'écrivains se sont adressés à la sensibilité du lecteur autant qu'à son intelligence : ils ont moins analysé que leurs devanciers, mais ils ont évoqué davantage. Chez la plupart des hommes, à mesure que les sciences se développaient, organisaient leurs méthodes et délimitaient leurs domaines, une scission se faisait de plus en plus nette entre la sensibilité et l'intelligence, ou plutôt, entre l'émotion, le plaisir procurés par les arts d'un côté, et de l'autre, le plaisir et même l'émo-

par les volumes de vers... » Mais, où voit-on un lien entre les règles prosodiques et la graphomanie de notre époque ? D'ailleurs des règles contre lesquelles on est révolté sont sans effet ; et nous allons en proposer d'autres plus rationnelles, et qui sont déjà observées, bien qu'on ne leur ait pas donné de formule ni de sanction. — Et ces règles semblent aussi précises et aussi fermes que les anciennes règles.

tion que pouvait donner la science. Aussi la littérature d'imagination et surtout la poésie, par une évolution naturelle et en harmonie avec l'évolution de la société et des esprits, s'efforçaient de plus en plus de susciter chez le lecteur tels ou tels états de sensibilité : autrefois, en général, on se serait contenté de les analyser ou d'en donner une traduction plus intellectuelle que sensible... Mais Rousseau, Chateaubriand habituèrent les lecteurs à retrouver dans les livres les sensations mêmes : ils notèrent les couleurs, les bruits, les parfums [1].

Ce n'est pas tant, comme on l'a répété, que ces auteurs « découvraient » la nature : au XVIIe siècle, sans parler des écrivains « irréguliers » qui sont souvent des descriptifs, un Bossuet ou un La Fontaine avaient déjà regardé la nature dans l'intention de la peindre, et parfois ils avaient noté ses aspects avec bonheur. Mais Rousseau, Chateaubriand animèrent la nature en y mêlant leur pensée ou leur rêve. Désormais l'homme n'a plus les mêmes relations avec les choses. Les philosophes et les savants ont relégué hors de l'ordre constant des phénomènes la divinité, plus ou moins « personnelle », que les croyants y sentaient vaguement présente ; désormais, c'est l'homme qui se retrouve dans les choses. Il se plaît à cette expansion, à ce débordement de lui-même. C'est une volupté, pour lui, que de s'unir au monde inanimé et de le faire vivre, en quelque sorte, d'une vie humaine. Il aime la nature, parce qu'il voit en elle le miroir éternel de son âme changeante : dans les choses sensibles, il aime sa sensibilité... Aussi, ce qui va devenir un des grands lieux communs littéraires, c'est le nouveau rapport de l'homme et des choses, c'est leur fusion

1. On peut rapprocher, entre mille autres, ces deux passages (dans les romans d'où ils sont extraits, la situation est presque identique ; c'est une des premières rencontres du héros et de l'héroïne) :

« Le lendemain, la cérémonie des noces se fit. Madame de Clèves y vit le duc de Nemours avec une mine et une grâce si admirables qu'elle en fut encore plus surprise. » (Madame de Lafayette. — *La Princesse de Clèves.*)

« Frédéric, en face, distinguait l'ombre de ses cils. Elle trempait ses lèvres dans son verre, cassait un peu de croûte entre ses doigts ; le médaillon de lapis-lazuli, attaché par une chaînette d'or à son poignet, de temps à autre, sonnait contre son assiette. Ceux qui étaient là pourtant n'avaient pas l'air de la remarquer. » (Gustave Flaubert. — *L'Éducation sentimentale.*)

ou leur lutte ; et, le nouveau procédé de style, l'image et le rythme remplaçant l'analyse, acquerra la plus grande vogue parce qu'il séduira le mieux le nouveau goût des lecteurs. Il est l'expression du « moi » par les choses. La pensée, la sensibilité humaine et l'art sont, à vrai dire, renouvelés :

Écoutez ! — Comme un nid qui murmure invisible,
Un bruit confus s'approche, et des rires, des voix,
Des pas, sortent du fond vertigineux des bois.
Et voici qu'à travers la grande forêt brune
Qu'emplit la rêverie immense de la lune,
On entend frissonner et vibrer mollement,
Communiquant au bois son doux frémissement,
La guitare des monts d'Inspruck, reconnaissable
Au grelot de son manche où sonne un grain de sable ;
Il s'y mêle la voix d'un homme, et ce frisson
Prend un sens et devient une vague chanson [1].

Rien de plus connu que ce vers de Racine :

Dans l'orient désert quel devint mon ennui !

Maintes fois son harmonie et sa douceur furent signalées. Mais, qu'on veuille bien se demander comment un poète moderne s'efforcerait de séduire tous nos sens avec cet « orient désert » et cet « ennui ». Quelles couleurs, quels parfums, quelles lignes de paysage, longues et indéfinies !... Et le silence des nuits sur les sables immenses !... Et cette âme, cette âme seule dans le désert !... Et surtout, pour animer cette évocation, quelle musique des mots, quels rythmes ! Après les coupes hésitantes, voletantes, les grands alexandrins qui s'étendent et ondulent lentement comme une houle ; des rejets, des arrêts, des brisures ; ou bien, comme un papillotement du son : de la poussière dans un rais de soleil ; et parfois, comme quelque chose qui s'évanouit..., une fumée violette qui meurt dans l'azur pâle...

Racine, qui analyse, écrit « orient désert » et « ennui ». (Le mot « ennui » n'était pas encore usé.)

Sans comparer des choses aussi différentes, et surtout sans

1. *La Légende des Siècles* : *Éviradnus*.

leur assigner de rang, qu'on se rappelle un moment le célèbre *andante* de Victor Hugo, à la fin de *Booz endormi ;* — inutile de le citer : il est dans toutes les mémoires. — Qu'auraient pu dire un Boileau, un Racine, en lisant ces vers :

> Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle...
> Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala...

Et plus loin :

> Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth.

Peut-être auraient-ils demandé à *comprendre* plutôt qu'à *sentir* la beauté de ce « nocturne » ; ils l'auraient lu, plutôt qu'ils ne l'auraient écouté, avec toutes leurs habitudes de netteté et de précision ; sans doute ils se seraient étonnés de cette musique que nous admirons aujourd'hui. « Jérimadeth, auraient-ils pu dire, n'existe que dans l'imagination de l'auteur ; que viennent faire ici ces touffes d'asphodèle, et combien de villes peut-on entrevoir à travers cette ombre nuptiale ?... » Mais, pour le lecteur moderne, ces vers sont vraiment une symphonie toute divine.

Telle est l'évolution. Nous ne demandons plus les mêmes choses à l'œuvre écrite ; le poète ne s'adresse plus aux mêmes facultés de son lecteur : chez le lecteur, l'importance relative des facultés mises en jeu par la poésie est intervertie.

Aussi voit-on disparaître certains genres de poèmes ; aussi en voit-on surgir d'autres. Aujourd'hui, la poésie didactique, par exemple, est morte ; en revanche, les poètes contemporains de madame de Pompadour, ou de madame de Maintenon, ou de mademoiselle de Gournay, n'auraient pas eu l'idée, ni le besoin, de traduire dans une pièce détachée les sentiments que faisaient naître en eux un coucher de soleil, une promenade à l'automne, ou la saveur laissée sur leurs lèvres par la bouche et les cheveux d'une femme aimée...

Le temps a déplacé le domaine poétique, ou, si l'on préfère, certaines choses en sont sorties, d'autres y sont entrées. Nous n'admettons presque plus qu'un auteur recoure au rythme du vers et à la magie de sa musique, s'il veut exprimer ce que peut complètement exprimer une bonne prose : pourquoi le chant, quand la parole suffit ? Ainsi,

nous admirons et nous respectons les *Épîtres* de Boileau, nous en vénérons l'exécution solide et honnête, mais nous n'y prenons guère une émotion poétique. — Au contraire, ce qui « donne le bransle » à notre sensibilité, ce qui incite notre imagination à poursuivre de longues rêveries, nous paraît être la poésie même : nous aimons que les vers passent sur notre âme comme une brise qui donne à un lac de lentes ondulations, où le ciel et les ombrages des rives se reflètent tour à tour.

IV. — LE RYTHME CONSTITUE LE VERS ; PAS DE RYTHME SANS UNE CERTAINE RÉGULARITÉ.

Seule, la musique des vers peut agir ainsi sur l'âme du lecteur. La prose, quels que soient les images, les rythmes, et le timbre des syllabes avec qui elle nous émeut, n'a pourtant pas ce charme souverain, cette mystérieuse et invincible puissance, que nous subissons en lisant les poètes : dans la prose, l'élément musical n'est pas *organisé*.

Le rythme de la prose est irrégulier ; celui des vers prend son charme et sa valeur expressive dans le retour régulier, — divers mais ordonné, — des temps forts.

Il est regrettable que la langue française nous offre un seul mot, le mot « rythme », pour désigner les différents rapports de durée, les divers groupements des temps forts et des temps faibles, que ce soit dans la prose, ou dans les vers, ou dans la musique. On parle même quelquefois du « rythme » d'une composition picturale ou d'une architecture.

A vrai dire, le mot « rythme » ne s'applique pas très bien à la prose : « Le rythme, dit Quintilien, est un ensemble de temps, *disposés selon un certain ordre*. » Or la prose, qui peut être harmonieuse, nombreuse, d'une allure vive, lente ou saccadée, ne reste vraiment *prose* que si les rapports entre les groupes de sons ne paraissent pas ordonnés. Dès qu'une ordonnance rythmique est perçue, il y a *vers*.

Le rythme, avec sa régularité plus ou moins stricte, constitue proprement le vers. — Si l'on ajoute au rythme des mots la diversité dans la hauteur des sons, selon les différentes

gammes, il y a *chant*, et l'on entre dans le domaine de la musique.

On peut concevoir qu'un poète essaye de grouper les syllabes de mille façons différentes. Lorsque ces groupements présenteront un certain ordre, simple ou complexe, ce poète croira sans doute avoir créé mille formules prosodiques dont la beauté nouvelle ravira les lecteurs... Mais il n'en va pas ainsi : peu à peu, à travers les siècles, la concurrence vitale entre les formules rythmiques, qui toutes étaient et sont encore possibles théoriquement, n'en a laissé subsister que quelques-unes. Il y a eu sélection naturelle. A notre époque, les vers les plus vivants sont l'alexandrin, l'octosyllabe, le décasyllabe... L'alexandrin est le vers français par excellence : inutile de parler ici de ses avantages rythmiques et de toutes les divisions du nombre douze.

Dès lors, on prévoit comment on reconnaîtra qu'un rythme est bon ou qu'il ne l'est pas.

Si le poète écrit des vers pour lui seul, s'il consent même à ne jamais les relire, tous les rythmes qu'il peut entendre en lui, et noter par ses vers, sont excellents. Mais alors, ce qu'il écrit n'est plus œuvre d'art : il donne des documents sur lui-même ; cette graphomanie pathologique court le risque de n'être ni intéressante, ni même intelligible...

Au contraire, si le poète croit que son art consiste à fixer dans toute leur beauté vierge ses émotions passagères, de manière que les autres hommes et lui-même puissent les retrouver et jouir de leur pure beauté dès qu'ils en auront le désir, — alors, quant aux rythmes, il voit bien comment il doit en user : plus un rythme est connu et ordinaire, plus il est facilement perçu et retenu, mais aussi moins il est expressif et moins il donne d'émotion; force est donc de varier, de rajeunir les anciens rythmes par un mélange de rythmes nouveaux, sans associer toutefois des rythmes qui ne s'harmonisent pas ensemble.

La vraie innovation, c'est d'innover le moins possible, mais de tout faire paraître nouveau, même dans les rythmes anciens, grâce à la fusion heureuse de ce qui est récent et de ce qui est traditionnel, et grâce à la parfaite adaptation du rythme poétique au rythme de la pensée.

V. — LE NOUVEAU VERS LIBRE.

Hélas! on voit surgir ici une insidieuse question de mitoyenneté. Il s'agit du « nouveau vers libre », du trop fameux vers libre : rentre-t-il dans le domaine des vers ou dans le domaine de la prose?

Le vers libre des classiques, celui de Corneille, Molière, La Fontaine, — et celui de Musset, — est un assemblage irrégulier des vers réguliers les plus usuels, ceux de douze, dix, huit et sept syllabes ; il est régi par les règles communes aux vers réguliers, il obéit à la césure et à l'alternance des rimes ; par conséquent, nul doute : le vers libre classique et romantique, par le jeu des temps forts à la rime et à la césure, régularise assez le rythme pour se distinguer de la prose.

Quant au « nouveau vers libre », en tant qu'il se sépare du vers libre déjà connu, il confine à la prose : il ne se distingue d'elle que par la disposition typographique. En effet, pour être original et nouveau, il est contraint de recourir aux vers impairs (treize, onze, neuf, sept, cinq... syllabes). Ces vers impairs, cela va sans dire, ne peuvent pas être partagés en deux parties égales ; chacun d'eux est forcément asymétrique. — On peut bien, il est vrai, le couper en trois parties ; mais le vers de neuf syllabes est le seul qui soit exactement divisible en trois groupes, et deux groupes consécutifs de trois syllabes tendent le plus souvent à s'unir pour former la moitié d'un alexandrin... — Il suffit, au reste, de dresser un tableau des coupes dont les vers impairs sont susceptibles, pour s'apercevoir aussitôt que leurs différents groupes de syllabes ne peuvent pas s'organiser de manière à avoir ce double caractère de diversité et de régularité, qui constitue le rythme même du vers. Il y a plus : ces vers libres sont condamnés, pour se donner une originalité qui leur soit spéciale, à ne plus régulariser le rythme par le jeu des rimes et des césures : aussi, malgré leur disposition graphique, malgré leurs assonances bizarrement espacées, sont-ils en réalité de la prose ; et l'on en a une nouvelle

preuve quand, à leur lecture, on sent combien y détonnent les vers réguliers qui s'y trouvent égarés çà et là.

Voilà donc quelques points acquis : de nos jours, le vers nous plaît surtout comme un moyen musical d'expression, d'émotion et de rêve; son élément constitutif est le rythme; sans une certaine régularité des temps forts, pas de rythme; enfin, quant aux vers libres, anciens et récents, ou bien ils sont une combinaison irrégulière des vers réguliers auxquels est accoutumée l'oreille, ou bien ils s'exposent à n'être qu'une prose déguisée. Le vers est une eurythmie mobile et changeante.

VI. — CARACTÈRE DE LA RÉFORME PROJETÉE : PROSODIE PHONIQUE ET NON PROSODIE GRAPHIQUE; LA LETTRE TUE L'ESPRIT.

Aussi la réforme proposée ne saurait-elle avoir le rythme pour objet.

Que le rythme évolue; que le romantisme, pour « briser », ou pour « allonger » l'alexandrin classique, ou pour « y introduire le plus de prose possible », ait amené assez inconsciemment la naissance de l'alexandrin ternaire, cela est incontestable. Le rythme a évolué; il pourra donc évoluer encore, il évoluera sans nul doute. Mais cette évolution future ne saurait être réalisée en un jour par une réforme : ce n'est pas une théorie qui peut déterminer comment les poètes et l'accueil du public feront évoluer le rythme. A vrai dire, il n'y a de théorie que pour le passé.

Le génie rythmique d'un poète, ce don naturel et acquis d'être le musicien du verbe, lui fait entendre en lui-même des rythmes réguliers et divers sur lesquels, spontanément, les mots font chanter leurs syllabes. La concordance naturelle, expressive, entre les temps fortement, régulièrement marqués d'une part, et les syllabes les plus saillantes dans un groupe de mots d'autre part, constitue le rythme du vers : ne plus disposer les temps forts selon des rapports d'éloignement faciles à percevoir, c'est détruire le vers lui-même,

c'est rompre avec la tradition prosodique des poètes français[1].

La réforme doit être tout autre.

Il y a dans la prosodie française un élément étranger à toute musique : qu'on le chasse.

La seule raison d'être du vers, nous l'avons vu, c'est qu'il soit musicalement expressif; plus le vers est musical et plus il a de charme pour nous : en conséquence, chassons de la prosodie tout ce qui n'est pas pour l'oreille seule. Le poète trouve des images, traduit des sentiments et des idées; la prosodie doit avoir pour unique objet de permettre aux mots, sans le secours de la gamme, de former la musique la plus harmonieuse et la plus expressive possible : donc, tout ce qui ne concerne pas les sons et les rapports rythmiques des sons, est un élément parasite qu'il faut proscrire.

Combattons l'influence néfaste de la typographie : la prosodie doit régler les *sons* et non pas les *lettres*. Quand il s'agit du rythme du vers, les lettres ne sont rien, si ce n'est les signes du son. Seul, le *son* importe.

1. Même quand ils ont voulu innover en fait de rythme, les poètes les mieux doués pour la musique du vers ont toujours régularisé le rythme par l'ordonnance des temps forts.

Depuis Ronsard, bien des poètes — et Ronsard lui-même — se sont essayés aux vers de neuf, onze, treize syllabes... Qu'en reste-t-il ? Quelques petites pièces qui sont des curiosités, plus étranges que vraiment belles. On en citerait de Verlaine ou de Banville, parce que ces poètes sont tout près de nous. Et encore ont-ils eu soin d'écrire ces pièces entières en vers d'une même formule : quand ces excellents musiciens se servaient d'un rythme rare, c'est-à-dire moins facilement perçu, ils se gardaient de le détruire par un mélange d'autres rythmes.

Le vrai vers français, le plus vivant de nos jours, c'est l'alexandrin, à cause de la variété de ses coupes, s'il faut ici parler du rythme seul. Par ses accents régulièrement placés, *plus éloignés les uns des autres que ceux des vers plus courts*, — que l'alexandrin soit de forme classique (6 + 6) ou de forme romantique (4 + 4 + 4), — c'est lui qui permet d'introduire dans un cadre régulier le plus de variété possible. L'octosyllabe, avec son accent mobile généralement placé sur la troisième, la quatrième ou cinquième syllabe, est vraiment le seul autre vers qui ait un peu de la souplesse de l'alexandrin.

Il est donc probable que l'évolution rythmique se fera surtout par ces deux vers : il est probable que les poètes, tantôt par l'usage judicieux de la syllabe muette, ou par l'emploi des rappels de son, des assonances intérieures ou des allitérations, donneront de plus en plus de variété expressive aux divers groupes de syllabes qui peuvent concorder avec les temps forts de l'alexandrin et de l'octosyllabe. — Mais il faut bien retenir qu'une tentative de réforme prosodique, si elle veut changer brusquement les rythmes traditionnels et proscrire la régularité plus ou moins mobile des temps forts, est condamnée à échouer parce qu'elle porte atteinte aux éléments constitutifs du vers. *Elle ne modifie pas le vers, elle le supprime.*

La lettre tue l'esprit : on prend le signe pour la chose ; on rédige des règles en tenant compte de l'apparence écrite, de la forme graphique du vers, mais non pas du vers même, du rythme qui le constitue et fait sa beauté.

Trois règles typographiques doivent être converties en trois règles musicales ; ce sont les règles qui concernent la césure, l'hiatus et la rime.

VII. — PREMIÈRE RÉFORME : LA *CÉSURE* DANS L'ALEXANDRIN TERNAIRE.

Tout le monde connaît le vers de Banville :

Elle filait — pensivement — la blanche laine.

Et tout le monde sait par cœur le précepte de Boileau :

Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

Or, dans le vers de Banville, —aurait pu dire lui-même le malicieux Banville — « on ne voit pas le sens couper le mot : *pensivement...* »

Qui a raison, est-ce Boileau, est-ce Banville, et que faut-il donc penser de ce différend ?

La formule de Boileau nous paraît un peu étrange[1], et nous éprouvons le besoin de la traduire :

Tous les alexandrins doivent avoir après la sixième syllabe un temps d'arrêt. Le rythme et le sens doivent concorder : deux mots voisins, que le sens rapproche et unit encore, ne doivent jamais être l'un dans le premier hémistiche, l'autre dans le second. Enfin, la sixième syllabe de l'alexandrin doit toujours être la dernière syllabe sonore d'un mot ; si cette syllabe est suivie d'une syllabe muette, la syllabe muette doit être élidée. — Telle est, en effet, la pratique de Boileau, et voilà ce qu'il voulait dire. Mais tout cela n'était pas facile à mettre en alexandrins.

1. Victor Hugo a laissé une formule étrange aussi, mais autrement :

L'alexandrin saisit la césure et la mord.

Dans le vers célèbre[1] de Banville :

Elle filait — pensivement — la blanche laine,
+ + +

nous remarquons trois groupes de syllabes, trois temps forts : nous sommes en présence d'un alexandrin ternaire.

Faudra-t-il lui appliquer la règle classique, qui convient aux alexandrins binaires ; faudra-t-il, par conséquent, marquer une faute à Banville ? — Ou, au contraire, faudra-t-il reconnaître que l'alexandrin peut se composer de trois groupes de syllabes ? Et alors la sixième syllabe, qui n'est plus un temps fort dans le vers, n'a plus besoin d'être la syllabe la plus accentuée d'un mot, c'est-à-dire la dernière de ses syllabes sonores.

Aujourd'hui, plus de doute : l'alexandrin ternaire existe ; cette forme est légitime, et, combinée adroitement avec l'alexandrin binaire, elle produit les plus grands effets. Depuis le romantisme, les exemples abondent. Hugo seul en fournirait un grand nombre ; pour lui, mélanger l'alexandrin ternaire à l'alexandrin binaire est presque un principe d'exécution :

« Pourquoi l'a-t-on tué ? Je veux qu'on me l'explique.
L'enfant n'a pas crié : Vive la République ! »
Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas[2].

Ici, la beauté, la puissance d'émotion du rythme ternaire, interrompant le rythme régulier, est incontestable[3], et l'on sait

1. Je cite ce vers selon le texte que cite tout le monde. Mais je crois que Banville avait écrit :

Où je filai pensivement la blanche laine.

J'avoue n'avoir pu retrouver le vers original. — D'ailleurs, le texte exact et le texte célèbre ont le même rythme, bien qu'ils n'aient pas tout à fait le même mouvement. Ici, il s'agit du rythme seul.

2. *Les Châtiments : Souvenir de la nuit du 4.*

3. Ronsard réussit fort bien, çà et là, ce mélange de l'alexandrin ternaire (4+4+4) et des autres alexandrins (6+6) :

Je veux lire en trois jours l'*Iliade* d'Homère,
Et pour ce, Corydon, ferme bien l'huis sur moy ;
Si rien me vient troubler, je t'asseure ma foy,
Tu sentiras combien pesante est ma colère.
+ + +

que Victor Hugo a cherché, a voulu cette coupe, puisqu'il avait écrit d'abord :

Nous nous taisions, debout, une larme dans l'œil,
— Et les plus fermes cœurs tremblaient devant ce deuil.

Il avait même essayé d'un autre texte :

Nous étions chapeau bas, muets, près du fauteuil;
Les plus fermes tremblaient devant ce sombre deuil[1].

Mais quel autre poète a su corriger aussi bien ses manuscrits? Chez Hugo, entre une leçon et une autre, il y a l'abîme qui sépare une platitude et un vers de génie. Et ce vers est pleinement réalisé, est absolument beau, lorsque tous les mots parasites en sont exclus, et lorsqu'il sonne enfin selon le rythme le plus expressif ; ici, c'est un rythme ternaire :

Nous nous taisions, debout et graves, chapeau bas,
Tremblant devant ce deuil qu'on ne console pas.

Déjà les poètes du XVIe et du XVIIe siècle avaient pressenti, de loin en loin, que l'alexandrin pouvait être rythmé en trois groupes de syllabes, et faire entendre deux césures sonores, malgré la césure graphique entre les deux hémistiches :

Notre Ronsard, — quittant son Loir — et sa Gastine...
+ +
(RONSARD.)

Facile au vice, — il hait les vieux — et les dédaigne...
+ +
(MATHURIN RÉGNIER)

Et ce vainqueur, suivant de près sa renommée...
+ +
(RACINE.)

Il ne finisse — ainsi qu'Auguste — a commencé...
+ +
(RACINE.)

Découragés de mettre au jour des malheureux...
+ +
(LA FONTAINE.)

Le sacristain, bouillant de zèle et de courage,
+ +

1. Paul et Victor Glachant. — *Papiers d'autrefois.*

dit Boileau même, qui nous fournirait d'autres exemples, et jusque dans son *Art poétique* :

Dans leur faux zèle, iront chasser l'allégorie...
Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie...
Bientôt l'amour, fertile en tendres sentiments...

On en trouverait aussi dans Corneille et dans Molière.

Et pourtant il faut se défier des exemples qu'on détache ainsi des poèmes classiques : depuis le romantisme, la manière de rythmer les vers a évolué ; nous sommes plus sensibles aux accents qui ne sont pas à la césure ; et, habitués au vers ternaire, nous sommes sujets à marquer le repos de la césure beaucoup moins qu'on ne l'eût fait au XVIIe siècle.

Voici un vers de Desportes :

O propos, qui sonnez toujours en mes oreilles...

Au lecteur moderne, il semble fort bien coupé, avec ce « toujours » qui, en quelque sorte, fait rejet après la césure. Malherbe, ainsi qu'on peut le voir dans son *Commentaire*, a marqué une faute à Desportes : « Mauvaise césure », écrit-il en marge, au bout de ce vers.

D'autre part, certaines corrections de Racine prouvent, s'il en est besoin, que les acteurs ne s'arrêtaient pas servilement à la moitié du vers. Dans *Mithridate*, Racine avait écrit :

Plus l'effet de vos soins, — plus ma gloire étaient proches...

et, vingt ans plus tard, il assouplit son vers, il glisse sur l'arrêt de l'hémistiche :

Plus l'effet de vos soins et ma gloire — étaient proches[1]...

Il n'y avait alors que Scudéry pour respecter la césure, — la césure médiane et sensible à l'œil, — jusqu'à mettre, au milieu des vers de son *Arminius*, une inévitable virgule, même quand le sens exigeait qu'il n'y en eût pas : quel triomphe de la forme graphique sur l'expression musicale et sur la raison même !

1. Maurice Souriau. — *L'Évolution du Vers français au XVIIe Siècle.*

Quoi qu'il en soit, nous trouvons dans les classiques des vers ternaires, c'est-à-dire des vers qui ont trois temps forts. Nous en trouvons, sans aucun doute, un plus grand nombre qu'un contemporain de Boileau n'en eût trouvé; mais il est indiscutable qu'il y en a.

Or, nous demandons ceci : quand un alexandrin est ternaire et n'a pas d'accent rythmique à la sixième syllabe, pourquoi cette syllabe doit-elle être une syllabe accentuée? pourquoi, à un temps faible du vers, persiste-t-on à mettre le temps fort d'un mot, ce qui tend à fausser le rythme? Que dirait-on si l'on voyait un chef d'orchestre battre à deux temps, quand les musiciens jouent à trois temps?

En vérité, la césure graphique à la fin d'un mot est superflue quand elle ne concorde pas avec un arrêt du rythme. Il faut admettre comme parfaitement légitimes des vers ternaires, tels que celui de Banville :

Elle filait — pensivement — la blanche laine...

ou celui de Verlaine :

En attendant — l'assomption — dans ma lumière...

Il faut substituer à la notion incomplète, erronée, d'une césure fixe et graphique, la notion féconde et vivifiante d'une césure mobile et rythmique, ou, plus exactement, la notion de temps forts, de syllabes accentuées.

Les auteurs des anciens traités n'avaient pas cette notion. Avec leur néfaste habitude de tout définir dans le vers par ce que l'on voit et non par ce que l'on entend, ils en arrivaient à dire, entre autres choses, que le vers de huit syllabes n'avait pas de césure. En effet, il n'a pas de césure fixe et graphique, et voilà nos compteurs de lettres bien embarrassés. Mais tous les poètes le savent bien : ce vers ne prend sa valeur musicale et n'existe vraiment que par l'effet d'une syllabe accentuée, généralement placée vers le milieu du vers ; l'accentuation de cette syllabe mobile, la sonorité qu'elle met en relief parmi les autres sonorités moins importantes, constituent musicalement l'octosyllabe; — M. Sully-Prudhomme, dans ses *Réflexions sur l'Art des Vers*[1], l'a bien montré.

1. *Testament poétique.*

dit Boileau même, qui nous fournirait d'autres exemples, et jusque dans son *Art poétique* :

Dans leur faux zèle, iront chasser l'allégorie...
Sophocle enfin, donnant l'essor à son génie...
Bientôt l'amour, fertile en tendres sentiments...

On en trouverait aussi dans Corneille et dans Molière.

Et pourtant il faut se défier des exemples qu'on détache ainsi des poèmes classiques : depuis le romantisme, la manière de rythmer les vers a évolué ; nous sommes plus sensibles aux accents qui ne sont pas à la césure ; et, habitués au vers ternaire, nous sommes sujets à marquer le repos de la césure beaucoup moins qu'on ne l'eût fait au XVIIe siècle.

Voici un vers de Desportes :

O propos, qui sonnez toujours en mes oreilles...

Au lecteur moderne, il semble fort bien coupé, avec ce « toujours » qui, en quelque sorte, fait rejet après la césure. Malherbe, ainsi qu'on peut le voir dans son *Commentaire*, a marqué une faute à Desportes : « Mauvaise césure », écrit-il en marge, au bout de ce vers.

D'autre part, certaines corrections de Racine prouvent, s'il en est besoin, que les acteurs ne s'arrêtaient pas servilement à la moitié du vers. Dans *Mithridate*, Racine avait écrit :

Plus l'effet de vos soins, — plus ma gloire étaient proches...

et, vingt ans plus tard, il assouplit son vers, il glisse sur l'arrêt de l'hémistiche :

Plus l'effet de vos soins et ma gloire — étaient proches[1]...

Il n'y avait alors que Scudéry pour respecter la césure, — la césure médiane et sensible à l'œil, — jusqu'à mettre, au milieu des vers de son *Arminius*, une inévitable virgule, même quand le sens exigeait qu'il n'y en eût pas : quel triomphe de la forme graphique sur l'expression musicale et sur la raison même !

1. Maurice Souriau. — *L'Évolution du Vers français au XVIIe Siècle.*

Quoi qu'il en soit, nous trouvons dans les classiques des vers ternaires, c'est-à-dire des vers qui ont trois temps forts. Nous en trouvons, sans aucun doute, un plus grand nombre qu'un contemporain de Boileau n'en eût trouvé; mais il est indiscutable qu'il y en a.

Or, nous demandons ceci : quand un alexandrin est ternaire et n'a pas d'accent rythmique à la sixième syllabe, pourquoi cette syllabe doit-elle être une syllabe accentuée? pourquoi, à un temps faible du vers, persiste-t-on à mettre le temps fort d'un mot, ce qui tend à fausser le rythme? Que dirait-on si l'on voyait un chef d'orchestre battre à deux temps, quand les musiciens jouent à trois temps?

En vérité, la césure graphique à la fin d'un mot est superflue quand elle ne concorde pas avec un arrêt du rythme. Il faut admettre comme parfaitement légitimes des vers ternaires, tels que celui de Banville :

Elle filait — pensivement — la blanche laine...

ou celui de Verlaine :

En attendant — l'assomption — dans ma lumière...

Il faut substituer à la notion incomplète, erronée, d'une césure fixe et graphique, la notion féconde et vivifiante d'une césure mobile et rythmique, ou, plus exactement, la notion de temps forts, de syllabes accentuées.

Les auteurs des anciens traités n'avaient pas cette notion. Avec leur néfaste habitude de tout définir dans le vers par ce que l'on voit et non par ce que l'on entend, ils en arrivaient à dire, entre autres choses, que le vers de huit syllabes n'avait pas de césure. En effet, il n'a pas de césure fixe et graphique, et voilà nos compteurs de lettres bien embarrassés. Mais tous les poètes le savent bien : ce vers ne prend sa valeur musicale et n'existe vraiment que par l'effet d'une syllabe accentuée, généralement placée vers le milieu du vers ; l'accentuation de cette syllabe mobile, la sonorité qu'elle met en relief parmi les autres sonorités moins importantes, constituent musicalement l'octosyllabe; — M. Sully-Prudhomme, dans ses *Réflexions sur l'Art des Vers*[1], l'a bien montré.

1. *Testament poétique.*

Pour l'alexandrin, si l'on n'admet pas la césure rythmique, mobile et parfois double ; si l'on ne reconnaît pas l'existence légitime de l'alexandrin ternaire, — avec ou sans césure pour l'œil, à l'hémistiche, — comment pourra-t-on rythmer les vers suivants :

J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin...
+ +
(Hugo.)

Avec des blocs mis l'un sur l'autre simplement...
+ +
(Hugo.)

Le Christ immense ouvrant ses bras au genre humain...
+ +
(Hugo.)

Et l'oiseau bleu, sur le maïs en floraison...
+ +
(Leconte de Lisle.)

Le rossignol disait sa plainte enchanteresse...
+ +
(Banville.)

Les boutiquiers prenant le frais sur le trottoir...
+ +
(Coppée.)

Où l'on jouait sous la charrette abandonnée...
+ +
(Coppée.)

Quelque chose, comme une odeur qui serait blonde...
+ +
(Coppée.)

Un fier départ à la recherche de l'amour,
+ +
Loin d'une vie aux platitudes résignée...
+ +
(Verlaine.)

En attendant que ressuscite, glorieux...
+ +
(Verlaine.)

Avec la mer, qui rêve haut, pas très lointaine...
+ +
(Verlaine.)

Sans oublier le délicieux vers de Ronsard :

Et vostre teint sentait encores son enfance...
+ +

Ainsi, ne convient-il pas de reconnaître enfin que l'alexandrin ternaire existe et a le droit de vivre ?

Par conséquent, n'est-il pas sans raison de maintenir, *pour l'œil*, une césure à la sixième syllabe, lorsque cette césure n'existe pas *pour l'oreille* : n'est-il pas inutile et dangereux d'avoir l'air de battre à deux temps, lorsqu'en réalité on joue à trois temps ?

Telle est la première question que j'ai l'honneur de soumettre à l'examen de l'Académie.

VIII. — DEUXIÈME RÉFORME : LA *RIME* POUR L'OREILLE ET NON PLUS POUR L'ŒIL.

Ici encore, la lettre tue l'esprit.

Deux mots riment ensemble quand la dernière syllabe perçue est, dans l'un et l'autre, un son identique. Qu'à des époques déjà lointaines, Malherbe, — il trouva pourtant la belle rime pour l'oreille *fils* et *Memphis*[1], — que Malherbe, ou tel autre « regratteur de mots », ait pu blâmer des rimes où l'on voyait la syllabe *en* accouplée à la syllabe *an*, ou encore le couple *in* et *ain* ; rien de mieux, s'il y avait alors une différence de son entre les unes et les autres de ces syllabes. Si l'on ne prononçait pas *ils ont eu*, mais bien *ils ont e-u*, Malherbe avait raison de proscrire la rime *vertu* et *ils ont eu*...

Aujourd'hui, qui trouverait-on pour s'élever contre les rimes : *destin*, *incertain* (Racine) ; *un règne*, *qu'il craigne* (Racine) ; *enseigne*, *saigne* (Hugo)... et tant d'autres ?

Il y a plus. Voici des rimes de Victor Hugo, que tout le monde trouve au moins suffisantes : *submergea* et *déjà* ; — *l'eau* et *halo* ; — *faon* et *enfant* ; — *mélèze* et *falaise* ; — *prodige* et *vous dis-je*... Ces rimes sont-elles faites pour l'œil ou pour l'oreille ?...

Et ces autres rimes, où l'on voit en majuscules les lettres de l'alphabet : *avancé* rimant avec *A B C* ; — *débordé* avec *A B C D* ; — *chef* avec *F* ; — et cette autre encore :

> On me tordait, depuis les ailes jusqu'au bec,
> Sur l'affreux chevalet des X et des Y...

1. Encore cette rime soulève-t-elle un problème de prononciation. On prononçait, sans doute, ri (voir Thurot).

Jusqu'ici, pas de doute ni de contestation : on rime pour l'oreille et non pour l'œil.

Soudain, dès qu'apparaissent certaines lettres, tout se gâte et l'on commence à déraisonner.

Banville marque une faute à Hugo parce qu'il a fait rimer *confondre* et *Londre*, en supprimant l'*s*, ainsi qu'il le fait parfois au mot *Versaille*. Mais Banville ne s'étonne pas de lire, dans chaque poème d'Hugo, la locution *par moment*, écrite sans *s* (ce qui n'a plus aucun sens), afin de la faire rimer *pour l'œil* avec un adverbe ; — en prose et à l'intérieur du vers, Hugo écrit toujours *par moments*.

Pour Banville, « en fait de vers, bien lire Hugo, c'est tout apprendre ». On voit dans Victor Hugo : blan*c* et sifflan*t* ; — cam*p* et fréquen*t* ; — poin*g* et poin*t* ; — san*g* et adolescen*t* ; — galo*p* et grelo*t* ; — cham*p* et fauchan*t* ; etc... Et Banville écrit : « Un mot terminé par un *t* ne peut, *sans faute grossière*, rimer avec un mot qui ne soit pas terminé par un *t*. » *(Petit Traité de Poésie française.)*

Il serait si simple, au contraire, de consentir à reconnaître que le *t* et l'*s* du pluriel sont, pour la rime, de véritables lettres mortes : ils n'ont plus aucun effet sur la prononciation. Cet *s*, dit-on, allongeait autrefois la dernière syllabe de certains mots[1]. C'est possible. Mais aujourd'hui, puisque cet *s* et ce *t* n'ont plus aucune influence sur le son, et puisque, dans la musique des rimes, il s'agit des sons et non pas de leurs signes graphiques, à quoi bon s'occuper de ces lettres insidieuses?

Il en va de même pour toutes les lettres qui ne sont pas prononcées : *il veut* a le même son final que *aveu* ou *cheveux;* donc ces mots peuvent former des couples de rimes. *Souffert* et *fer*, au singulier, riment tout aussi bien que *soufferts* et *fers* au pluriel. *Un allié* se prononçant comme l'imparfait *vous alliez*, l'un ou l'autre de ces mots rimera également bien avec *écoliers*, ou *écolier*. — Le *roi Lear* rime avec *pâlir*

1. Littré : « L'ancien usage allongeait les pluriels des noms terminés par une consonne... Cela s'efface beaucoup, et la prononciation conforme de plus en plus le pluriel au singulier. » (Préface du *Dictionnaire*). Et Maupas, « Bloisien », auteur d'une délicieuse *Grammaire* où l'on croit respirer l'air divin de l'Ile-de-France, écrivait, tout au début du XVIIe siècle : « Quand bien même on la voudra supprimer (l'*s* finale), si faut-il tenir la syllabe un peu plus longuette. »

(Banville); *je biffe*, avec *hiéroglyphe* (Gautier); *gageure*, avec *je jure;* peut-on donner une bonne raison qui empêche d'accepter le couple *nous eûmes* et *j'exhume*, ou cet autre couple : *ils s'assoupirent* et *Shakespeare*?

— Cela rompt avec nos habitudes! s'écriera-t-on.

— Mais voilà qui est excellent. Comment! nous proposons de vous apporter des rimes nouvelles, des rimes toutes jeunes, fraîches et vierges... et vous vous plaignez! Faut-il croire que vous préférez *jour* et *amour*, *cœur* et *vainqueur*, *mourante* et *expirante*, *époux* et *jaloux*, *cruelle* et *infidèle*?... Ou peut-être avez-vous quelque goût secret pour les rimes dites « normandes », telles que *dépiter* et *Jupiter*, *bras nus* et *Vénus*, *plusieurs* et *messieurs*, *chair* et *chercher*, et tant d'autres?...

Au contraire, il faut renouveler les rimes et en augmenter le nombre, il faut aussi les rendre plus exactes pour l'oreille, en n'accouplant que des mots terminés par le même son fort, selon la prononciation ordinaire et moderne[1].

Quant à la distinction des rimes féminines et des rimes masculines, rien n'est plus musical, et l'on serait malavisé de perdre ce moyen d'expression. Les classiques, comme les poètes du XVIe siècle ou les romantiques, ont découvert d'excellentes dispositions de rimes, auxquelles il n'y a guère qu'à se conformer. N'oublions pas ce que dit Ronsard :

Les alexandrins sont composez de douze à treize syllabes : les masculins de douze, les fœminins de treize... Les vers communs sont de dix à onze syllabes, les masculins de dix, les fœminins d'onze.

1. Les poètes trouveront d'eux-mêmes toutes les nouvelles combinaisons que permet cette règle plus musicale et moins livresque. — Elle rend possibles beaucoup de rapprochements inattendus. Et Racan nous apprend que Malherbe cherchait surtout à faire rimer les mots « éloignés, plutôt que ceux qui avaient de la convenance... Il disait que cela sentait son grand poète de tenter les rimes difficiles qui n'avaient point encore été rimées. » Banville, fanatique hypnotisé par la rime, — et qui a dit sur elle, qu'il aimait plus fort que tout, les choses les plus justes et les plus folles, — Banville insiste sur la variété des rimes : il ne faut pas accoupler, dit-il en substance, les noms avec les noms, les adjectifs avec les adjectifs... Or, dirons-nous, si l'on rime pour l'œil, que mettra-t-on après une troisième personne du pluriel, si ce n'est une troisième personne du pluriel? Que fera-t-on rimer avec *ils aimèrent*, *ils se complurent*, *ils finirent*... ou simplement avec *ils aiment*, *ils finissent*?... A quelles belles rimes on renonce sans raison! Et les infinitifs en *er*? *Aimer* rime-t-il avec *amer*, ou avec *parfumé*?...

M. Émile Faguet : « J'accepte très bien qu'on rime uniquement pour l'oreille, et la fameuse *physionomie des mots* est une chose où je donne peu. » (*Revue Bleue*, 18 mai 1901.)

Ces mots ont tant de force et de netteté qu'on se plairait à les adoucir et à les nuancer pour leur donner plus d'exactitude : on aimerait analyser l'effet d'allongement et d'imprécision produit par le vers à rime féminine, venant après le vers à rime masculine...

La *syllabe muette*, cause de cet effet, ne peut pas d'ailleurs être traitée à la fin du vers tout autrement qu'elle ne l'est dans le vers même. Dans le corps du vers on la compte pour un « temps », pour un « soupir » en quelque sorte, et grâce à elle on peut varier les rythmes et espacer, ajourer le tissu sonore du vers : à la rime, il est impossible de la négliger tout à coup.

Par conséquent, la succession des rimes doit être le plus souvent régulière, selon les usages établis, ou tout au moins d'un dessin très apparent : elle est un moyen musical d'expression ; elle peut être diverse, elle change selon les sentiments que le poète exprime ; mais elle ne devient musicale et belle que si l'on perçoit aisément la règle qui la régit[1].

Voici donc notre deuxième question :

Ne faut-il pas admettre que les rimes masculines d'une part, et les rimes féminines de l'autre, peuvent être seulement exactes pour l'oreille, sans qu'on ait souci de leur exactitude pour l'œil ?

IX. — TROISIÈME RÉFORME : L'*HIATUS* ; L'OREILLE EST LE SEUL JUGE.

Et c'est toujours la lettre qui tue l'esprit, c'est le signe

1. Dans les *Maîtres Chanteurs*, Hans Sachs demande à Walther de composer une seconde strophe, pour mieux faire sentir quelle règle régissait la première : introduire une ordonnance, une régularité clairement perçue, voilà l'office de l'art, tel que Sachs, — c'est-à-dire Wagner, — l'expose dans la belle scène du troisième acte (*Was ihr gedichtet, was ihr geträumt*). — C'est la théorie elle-même de Ronsard : « Quant aux vers Lyriques, tu feras le premier couplet à ta volonté, pourveu que les autres suivent la trace du premier. » (*Abrégé de l'Art poétique françois.*)

Sur la distinction des rimes masculines et des rimes féminines :

« L'importance de la rime féminine dans la poésie française est telle que la suppression des *e* muets, à la fin d'un grand nombre de vers, ferait disparaître non seulement l'harmonie, mais le rythme lui-même. La poésie française ne dispose pas de ressources si considérables qu'on puisse, de gaieté de cœur, lui porter un tel préjudice. » (*Rapport de M. Hanotaux sur la Réforme de l'Orthographe.*)

que l'on prend pour la chose : le formalisme usurpe le rôle du jugement personnel, du sens artiste et de la raison.

Ronsard, en son *Art poétique* :

Tu eviteras, autant que la contrainte de ton vers le permettra, les rencontres des voyelles et diphtongues qui ne se mangent point; car telles concurrences de voyelles, sans être elidées, font les vers merveilleusement rudes... Exemple : *Vostre beauté a envoyé amour*. Ce vers icy te servira de patron pour te garder de ne tomber en telle aspreté, qui escraze plustost l'aureille que ne luy donne plaisir [1].

Et dans ses *Amours*, il écrit ces vers, que nous prenons au hasard, entre mille autres :

Douce, belle, gentille et bien-flairante Rose,
Que tu es à bon droit à Vénus consacrée !
Ta délicate odeur hommes et Dieux recrée,
Et bref, Rose, tu es belle sur toute chose.

(II, VI.)

Docte Butet, qui as monstré la voye...

(II, *Madrigal.*)

Dans un sonnet, où il dépeint un chevreuil couché sur l'herbelette, le vingtiesme d'avril :

Une corne et une autre encore nouvelette
Enfloit son petit front d'un gracieux orgueil ;
Comme un soleil luisoit par les prés son bel œil,
Et un carquan pendait sus sa gorge douillette.

(*Amours*, II, IV.)

Dans un autre, il parle d'une jeune beauté de l'Anjou; au matin, il est près d'elle, et la regarde dormir :

Ores baisant sa main et ores son tetin...

(II, V.)

Ou bien, s'adressant à Jean d'Aurat, poëte du roy ès langues grecque et latine, il lui dit :

Aurat, après ta mort, la terre n'est pas digne
De pourrir en la tombe un tel corps que le tien :

1. Toutes les citations de Ronsard sont conformes à l'édition Blanchemain.

Les Dieux le changeront en une voix, ou bien,
Si écho ne suffist, le changeront en cygne.

(II. VII.)

Or, quand on ne souligne pas les hiatus, quand on ne les signale pas à l'attention, le lecteur de bonne foi est-il en droit de dire que ces hiatus rendent les vers « merveilleusement rudes et qu'ils escrazent plustost l'aureille que ne luy donnent plaisir ? » — Évidemment non.

Dès lors, Ronsard s'est-il contredit lui-même, puisque ses vers ne semblent pas conformes à sa poétique ?

La vérité, c'est que Ronsard, dans son *Abrégé de l'Art poétique françois*, proscrit en quelques mots, et sans autrement préciser, les hiatus qui sont désagréables ; mais, dans ses vers, il accueille tous les hiatus graphiques dont l'oreille ne souffre pas, et dont elle aime parfois l'harmonie et la douceur :

Cache pour ceste nuict ta corne, bonne lune ;
Ainsi Endymion soit toujours ton amy.

(II, XXIV.)

L'hiatus graphique, mais délicieux à l'oreille, n'est pas chez Ronsard une exception ; il est tout à fait dans sa pratique, et tous les exemples que nous venons de citer sont tirés seulement de quelques pages des *Amours* : c'est dire combien l'hiatus est fréquent chez le plus grand inventeur de rythmes et le plus génial symphoniste de l'ancienne poésie.

De nos jours, on commence à tolérer certains hiatus ; on accepte dans les vers des locutions toutes faites, composées de plusieurs mots, et qu'on trouve d'ailleurs chez La Fontaine ou même chez Racine : *à tort et à travers; çà et là; suer sang et eau*; *tant y a*... On accepte aussi : *il y a, une à une*, etc...

Pourquoi ne pas reconnaître franchement, logiquement, que l'oreille est le seul juge des sons ?

Déjà Malherbe, dont l'ouïe était toujours en éveil, n'admettait pas qu'une consonne, écrite mais non prononcée, pût faire disparaître l'hiatus. Il blâmait dans Desportes :

Fait son *nid aux* jeunes bocages,

ou encore :

A cheval et à *pied en* bataille rangée[1].

Et pourtant l'habitude de considérer les signes des sons, et non les sons eux-mêmes, est si forte et si invétérée que les érudits ne signalent pas, dans les vers de Malherbe, les hiatus que l'oreille perçoit. Ils regardent « le noir sur le blanc », et ils voient qu'en effet Malherbe a effacé tous les hiatus d'écriture, — si l'on ne tient pas compte des premières poésies et d'une pièce inachevée. — D'ailleurs, les véritables hiatus que Malherbe fait entendre sont en général fort adroitement placés à un arrêt du vers ; ils sont excellents, car ils accentuent le rythme et prolongent l'arrêt.

Voici donc quelques hiatus de Malherbe, et aussi de Boileau, pris au hasard de la mémoire dans leurs poèmes les plus célèbres.

Toutefois, avant de les citer, il nous faut prévenir un malentendu. Malherbe, Boileau, exacts et méticuleux versificateurs, ont voulu ne pas écrire d'hiatus : en principe, on peut dire qu'*eux-mêmes* n'en ont pas commis. Nous percevons des hiatus que, sans doute, n'aurait pas perçus un galant homme portant fraise ou canons : s'il faut en croire les grammairiens, l'usage d'alors était de faire plus de liaisons que nous n'en faisons maintenant[2].

Mais, puisque notre prononciation *met* un hiatus où il n'y en avait peut-être pas, force nous est de convenir que *pour nous il y est*.

Aussi nous ne disons pas : « Malherbe et Boileau ont écrit

1. Malherbe : « Cacophonie : *pié en bataille;* car de dire *piét*, comme les Gascons, il n'y a point d'apparence. » (*Commentaire, Élégies*, I, 1.)

2. C'est du moins ce qu'on imprime souvent pour défendre les hiatus phoniques et non graphiques des poètes du grand siècle. — Mais l'abbé d'Olivet : « La conversation des honnêtes gens est pleine d'hiatus volontaires qui sont tellement autorisés par l'usage que, si l'on parlait autrement, cela serait d'un pédant ou d'un provincial. » (Cité par Littré; préface du *Dictionnaire*.) Et Malherbe, plus de cent ans avant, s'emportait contre les Gascons « qui disent *mettre pié taterre*. » (*Commentaire sur Desportes*). — En fait de prononciation ancienne, on sait peu de chose avec certitude; et, puisque en prosodie il s'agit de l'*impression* produite sur l'oreille et la sensibilité des auditeurs, et puisque nous n'avons ni la sensibilité ni l'oreille des honnêtes gens du XVIIe siècle, il serait sage de reconnaître que nous parlons moins de *leur* poésie, — c'est-à-dire de la *poésie d'alors, perçue par eux*, — que de l'impression faite sur *nous* par *son cadavre graphique*.

des hiatus, nous pouvons donc en écrire. » Nous disons : « Dans les vers de ces classiques, notre oreille aujourd'hui perçoit des hiatus : sont-ils désagréables, ou sont-ils expressifs et viennent-ils en aide au rythme ? Cherchons, d'après ces exemples, tels que nous les percevons, ce qu'il est raisonnable de penser et de faire. »

Dans la *Consolation* à M. du Périer :

Et Pluton aujourd'hui...[1]
+ +

Dans la *Paraphrase du Psaume CXLV :*

Ce qu'ils peuvent n'est rien, ils sont, comme nous sommes,
+ +
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Enfin, dans l'*Ode au Roi Louis XIII, allant châtier la rébellion des Rochelois*, nous trouvons dès la première strophe ces deux hiatus véritables, puisque la liaison par la consonne est devenue impossible, — hiatus que nous admirons, car ils servent au rythme même :

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête ;
Prends ta foudre, Louis, et va, comme un lion,
+ +
Donner le dernier coup à la dernière tête
+ +
De la rébellion.

Et plus loin :

Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur...
+ +

Dans les alexandrins que Boileau « polissait sans cesse » avec une application fort louable, on entend des hiatus tout à fait délicieux. D'autres, il est vrai, sont assez rudes.

Au premier chant de l'*Art poétique*, nous venons de relire les pages où il est question de la prosodie et de l'hiatus même : dans une centaine de vers, nous avons entendu au

1. Voir plus haut l'opinion de Malherbe sur les liaisons gasconnes. — A propos de ces exemples, on pourra consulter le savant ouvrage de Charles Thurot sur la prononciation française : il est probable qu'au XVIIe siècle on ne faisait presque pas, ou même pas du tout, les liaisons dans les vers que je cite.

moins dix hiatus. En voici quelques-uns ; on remarquera qu'ils sont tous à la césure et prolongent l'arrêt, ce qui est fort habile[1] :

Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant[2]...

J'évite d'être long et je deviens obscur[3]...

Enfin Malherbe vint, et, le premier en France...

Tout reconnut ses lois ; et ce guide fidèle...

Hâtez-vous lentement ; et, sans perdre courage...

Ajoutez quelquefois, et souvent effacez...

Mais surtout qu'on n'oublie pas sous quelles réserves nous citons ces exemples...

Ainsi, Ronsard, dans son *Abrégé*, bannit d'un mot les hiatus désagréables à l'oreille ; dans ses poèmes, il admet volontiers *tu as*, *tu es*, *qui ouvre*, *si elle*, etc..., parce que ces rencontres de voyelles n'ont rien que d'harmonieux.

Plus tard, Malherbe et Boileau proscrivent tous les hiatus apparents, graphiques. En cela, quelque respect qu'on doive à ces législateurs despotiques, ils ont tort. A l'impression de l'oreille, au sentiment du poète, ils substituent une règle

1. Le témoignage des contemporains de Boileau confirme cette opinion: Brossette rapporte que Boileau marquait un long repos à la césure de ce vers :

Chez les mortels restants, encor tout éperdus. (S. XII).

+ +

L'arrêt supprime la liaison, qui d'ailleurs serait cacophonique. Il y a donc hiatus, et l'hiatus renforce l'arrêt. (Voir Maurice Souriau.)

Boileau était « bon récitateur ». Qu'on veuille bien se demander quels rythmes et quels mouvements il donnait à ces deux vers, dont le premier est rapide, et l'autre lent ; et qu'on y remarque le *ritardando* de l'hiatus :

Le moine secoua le cilice et la haire ;
Le chanoine indolent apprit à ne rien faire.

Boileau ne devait pas prononcer « taprita ».

2. Presque au moment où paraît *l'Art poétique*, Chifflet écrit : « *trop*, *beaucoup*... prononcent le *p* devant les voyelles, quoy que plusieurs ne le prononcent pas... Je tiens qu'on ne le doit prononcer que devant les mots qu'ils tirent après eux, selon leur régime propre et naturel, comme *j'ai trop attendu*... » (Cité par Thurot.)

3. *Long* : « Le *g* se prononce comme un *c* devant *les mots qu'il régit*, lorsqu'ils commencent par une voyelle. » — Van der Aa (1622), cité par Thurot.

mécanique et morte : ils ont tort. De plus grands poètes, et jusqu'au formidable Hugo, se sont laissé plier à cette règle évidemment mal faite. Ils ont ainsi sanctionné, de tout l'ascendant de leur génie, une règle sans raison, qui est devenue de plus en plus tyrannique, sans toutefois devenir plus raisonnable. Et nous tous maintenant, nous sommes bien faibles pour réagir contre elle.

Mais si l'on veut suivre la raison même et se laisser guider par le sens artiste, plutôt que de s'asservir à « la raison du plus fort », on doit formuler, au sujet de l'hiatus, des règles très simples, conformes à l'excellent usage de la Pléiade, et qui sont à peu près ceci :

L'hiatus, pas plus qu'aucune autre chose en prosodie, ne saurait être défini par les signes graphiques.

L'oreille perçoit l'hiatus quand le son qui termine un mot rencontre le son qui commence le mot suivant sans qu'une consonne ou une *h* aspirée soit perçue entre ces deux sons [1].

La rencontre de ces deux sons peut être agréable à l'oreille ou désagréable : l'oreille est le seul juge.

Toutefois, un arrêt du rythme peut empêcher les deux sons de se heurter aussi vivement ; et d'autre part, les deux sons, à cause du manque de consonne, tendent à s'écarter l'un de

1. Inutile de dire que la syllabe muette, si elle s'élide, ne constitue pas l'hiatus, puisqu'on ne la perçoit pas : « une amie. »

Inutile aussi d'ajouter que la chute de l'*e muet* laisse parfois subsister l'hiatus intact : « Tyrtée est » constitue un hiatus fort dur. Il n'y a aucun doute possible, quoi que puissent enseigner les prosodies fondées à tort sur le graphisme. Pour notre oreille, deux sons se rencontrent ici et leur heurt est désagréable : donc il faut proscrire cet hiatus. — Mais ce qui encore prouve que l'hiatus, coïncidant avec un arrêt du vers, s'adoucit et prolonge l'arrêt, c'est le merveilleux vers d'Hugo :

Tyrtée — est une lyre effrayante — envolée...

Miracle du génie : à la déclamation, cet alexandrin régulier fait durer ses douze syllabes comme s'il en avait quinze. — Le rythme n'est pas rompu, mais la mesure est élargie (*elargando*, disent les musiciens) ; les *e muets* sont ici comme des points d'orgue sur des soupirs.

Dans cet autre vers d'Hugo, on entendra combien l'hiatus prolonge l'arrêt de la virgule :

Voici longtemps qu'il n'a tué quelqu'un, il baille.

+ +

(L'Aigle du Casque.)

Hugo, avec adresse, se sert de l'hiatus pour mettre en valeur, grâce à l'arrêt du débit *(hians)*, tel mot, tel adjectif, qui paraîtrait bien plat et vulgaire sans cet

l'autre. Il se produit donc un phénomène double : l'arrêt du rythme adoucit l'hiatus, l'hiatus prolonge l'arrêt du rythme.

Ces règles, ou plutôt ces remarques, permettent d'employer les hiatus qui sont agréables ou indifférents à l'oreille; et ceux-ci peuvent occuper une place quelconque dans le rythme du vers. Elles permettent aussi d'accueillir d'autres hiatus, parce que, judicieusement placés aux arrêts du vers, ils atténuent leur propre dureté et servent à accentuer le rythme. L'hiatus peut devenir un moyen musical d'expression.

X. — CONCLUSION

Tels sont, monsieur le secrétaire perpétuel, les trois points de prosodie sur lesquels je vous prie de bien vouloir appeler l'attention de vos éminents confrères.

Il est naturel, il est conforme à l'esprit même des statuts de l'Académie, qu'elle n'ait pas pris l'initiative de ce projet. Ce sont les mœurs générales qui amènent le législateur à modifier la loi : les générations nouvelles ont des besoins nouveaux, et les gardiens de la tradition jugent dans quelle mesure ils doivent favoriser les aspirations des âmes qui viennent d'arriver à la vie consciente.

Le problème ne peut pas être éludé. On ne peut pas dire, en se jouant : « La question du vers français n'existe pas » ; on ferait penser au héros de Molière qui éconduit des créanciers par un sourire, — ce qui est une solution bien

artifice. Tous les mauvais poètes ont écrit l'hémistiche : « Les baisers envolés... » Hugo, par le rythme, par l'hiatus, sait faire voir, dans ce mot « envolé », l'image que les maladroits rimeurs effacent tout naturellement :

Le baiser — envolé — fait aux bouches l'aumône...
+ +

(*Le Groupe des Idylles ; — Longus.*)

De même :

« Marsyas ! » murmura Vulcain, l'envieux louche.
Apollon — attentif — mit le doigt sur sa bouche.
+ +

(*Le Satyre.*)

Qu'on veuille bien méditer aussi sur les hiatus que l'on voit d'un vers à l'autre, et qui sont les plus expressifs quand il y a rejet :

... Il s'écoula
Une semaine. Puis, de Lorne à Knapdala...

(*L'Aigle du Casque.*)

provisoire. La question, depuis plus de dix ans, a fait couler trop d'encre pour qu'on puisse nier qu'elle soit posée; on est contraint de déclarer enfin ce qu'on pense à son sujet.

Dès lors, l'Académie n'échappe pas à cette alternative :

Ou bien elle juge que tout est pour le mieux dans la meilleure des prosodies et que, par conséquent, il n'y a rien à changer ; — mais alors, fermant les yeux devant ce que tout le monde voit. l'Académie avoue que le sort de la poésie française lui est indifférent; elle avoue même qu'elle se soucie peu des chefs-d'œuvre classiques: car, par une telle fixité aveugle, elle essaye de barrer à l'Avenir sa route naturelle, elle rejette les nouveaux poètes en pleine aventure; elle risque de laisser rompre la tradition littéraire ;

Ou, au contraire, — comme elle le fera sans doute, et comme les écrits de nombreux académiciens le prouvent déjà, — elle comprendra son véritable rôle littéraire: elle s'efforcera de maintenir le lien entre le passé et l'avenir. Les révolutions brisent tout et amènent des réactions. Il vaut mieux transiger de bonne grâce. en choisissant le moment propice : nous vous demandons de favoriser l'évolution naturelle de la prosodie française, en sanctionnant ce qui semble acquis dès à présent.

Aujourd'hui, il suffit d'ouvrir les yeux, pour voir comment la prosodie évolue : elle tend à devenir aussi musicale que possible; elle cherche à s'enrichir de toutes les ressources que le son des mots peut fournir ; elle se libère de toute la lettre morte qui l'entrave et l'alourdit.

*
* *

Permettez-moi donc, je vous prie, monsieur, de résumer ces remarques, les principes de cette requête.

Le rythme constitue le vers. Sans une certaine régularité, le rythme cesse d'être musical et expressif; il peut même cesser d'être perçu. En général, toute grande et large poésie pourra se contenter des rythmes trouvés depuis Ronsard jusqu'à Victor Hugo. La nouveauté consistera, semble-t-il, à faire paraître tout nouveaux les anciens rythmes, parce qu'on saura les adapter à l'expression de plus en plus musicale des émotions, des sentiments et des pensées.

Si les poètes, individuellement et à leurs risques et périls, sont toujours libres de s'essayer à innover dans le rythme, néanmoins le rythme même ne peut être l'objet d'une réforme générale : c'est lui l'élément traditionnel qu'il faut respecter avant tout.

Puisqu'en prosodie il s'agit des sons, les règles graphiques sont abolies et remplacées par des règles phoniques :

1° La CÉSURE pour les yeux, au milieu de l'alexandrin, n'est plus exigée quand le rythme, au lieu d'être binaire (6 + 6), est ternaire (4 + 4 + 4, et les formules dérivées).

2° La RIME doit être exacte pour l'oreille, selon la prononciation ordinaire et moderne ; ne plus rimer pour les yeux fera trouver un grand nombre de rimes nouvelles et excellentes, et qui bientôt ne causeront plus aucune surprise.

La distinction entre les rimes masculines et les rimes féminines doit être respectée. La disposition de ces diverses rimes ne peut pas être laissée au hasard : elle sera le plus souvent régulière, ou tout au moins d'un dessin apparent, car il y a toujours de l'ordre dans ce qui est musical.

3° Les HIATUS, quand ils sont agréables à l'oreille, ou simplement indifférents, ne sont plus proscrits.

Les poètes feront bien d'apprendre à tirer parti de certains hiatus qui, placés aux arrêts du vers, perdent toute dureté et servent à mieux marquer le rythme : nous le sentons aujourd'hui dans les vers de Malherbe et de Boileau mêmes.

*
* *

Je ne saurais prendre congé de vous, monsieur le secrétaire perpétuel, sans solliciter toute votre bienveillance et toute celle de l'Académie. J'ai entrepris cette tâche, croyez-le bien, poussé par le cours même des choses et sans aucun calcul de vanité personnelle. Je me sens fort honoré d'avoir eu cette démarche à faire ; et pourtant, malgré la haute influence qui m'a décidé à vous écrire publiquement ; malgré la sympathie que je pressens, pour les idées de cette requête, chez bon nombre de vos confrères ; malgré même la confiance absolue et tranquille que me donne la simplicité — j'allais dire la vérité — de mes remarques, je me demande si le pre-

mier mouvement d'une assemblée, si son geste instinctif et réflexe, ne sera pas de repousser ce qui ne vient pas d'elle.

Vous savez comment Victor Hugo annonçait lui-même ses premiers volumes de vers ; à chaque nouveau recueil, le jeune romantique disait dans la préface : « L'heure est grave ; l'Europe se recueille ; nous sommes à un tournant de l'histoire ; nous traversons une époque de transition ; il semble qu'on va assister à un enfantement miraculeux, etc... » On tournait la page, et l'on trouvait les vers de l'auteur : c'était, en effet, un enfantement miraculeux...

De nos jours, cette grandiloquence n'est plus de mode ; les poètes eux-mêmes tâchent de penser avec exactitude. Disons donc, puisqu'il le faut, la vérité telle que nous la voyons. D'ailleurs, elle est triste, elle n'engage guère à faire le rhéteur, ni à divertir les passants avec des effets de toge.

La vérité, c'est que la poésie française se meurt, anémiée par le formalisme des uns et par l'anarchisme des autres. Mais sans doute de jeunes poètes vont-ils s'employer à chercher un régime raisonnable pour la sauver.

L'Académie est puissante pour leur faciliter ce labeur : elle peut contribuer à établir une sorte d'usage, de pratique, qui, dans son ensemble, sera commune à tous. Si elle le fait, si elle montre et sauvegarde ce qui est essentiel dans la prosodie, elle rapproche les poètes qui se combattent et se nuisent, et nuisent à la poésie, en chicanant sur des questions de détail. Elle élargit le terrain d'entente et d'union que l'on commence de découvrir. Elle n'entreprend sur la liberté de personne ; elle tire hors de la discussion et de la dispute quelques vérités qui semblent acquises désormais ; elle reconnaît un *modus vivendi* qui tend à s'établir, et qui, grâce à elle, peut devenir une paix durable et féconde.

Veuillez agréer, je vous prie, monsieur le secrétaire perpétuel, l'expression de mes sentiments les plus respectueux.

ADOLPHE BOSCHOT

L'Administrateur-Gerant : H. CASSARD.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août 1901

LIVRAISON DU 1er JUILLET

		Pages.
ERNEST RENAN	Turgot	1
LÉOPOLD AUJAR	Mousse (*1re partie*)	12
PIERRE MILLE	Paradoxe sur la Population	57
FERNAND GREGH	Minutes et Paysages	89
MAURICE MURET	Un Précurseur d'Ibsen. — Soeren Kierkegaard	98
CH.-V. LANGLOIS	L'Association internationale des Académies	123
PAUL ADAM	L'Enfant d'Austerlitz (*fin*)	136
W. BEAUMONT	Y a-t-il une Question d'Autriche ?	201

LIVRAISON DU 15 JUILLET

MICHEL BRÉAL	Le Choix d'une Langue internationale	229
FRANK HARRIS	Profits et Pertes	247
ÉMILE HAUMANT	Les Moscovites d'avant 1812	305
DOCTEUR ***	Notre Service de Santé	335
LÉOPOLD AUJAR	Mousse (*2e partie*)	359
FRANÇOIS PONSARD	Lettres à la Duchesse Decazes (*fin*)	399
JULIEN BREGEAULT	Le véritable Claude Gueux	414
MARCELLE TINAYRE	Thaïs et Sérapion au Musée Guimet	440

LIVRAISON DU 1er AOUT

		Pages.
PAUL ET VICTOR MARGUERITTE.	La Chevauchée au Gouffre. — Sedan. — I.	453
GUSTAVE LANSON	La « Défection » de Châteaubriand	487
PIERRE LEHAUTCOURT	La Réorganisation de l'Armée avant 1870.	525
ANDRÉ RIVOIRE	Albert Samain	553
ALBERT SAMAIN	Polyphème	574
L. HOULLEVIGUE	L'Électro-Chimie	605
LÉOPOLD AUJAR	Mousse *(fin)*	627
CLAUDE ANET	New-York	654

LIVRAISON DU 15 AOUT

SI MOHAMMED EL HACHAICHI	Chez les Senoussis et les Touaregs. — I	677
PAUL ET VICTOR MARGUERITTE.	La Chevauchée au Gouffre. — Sedan. — II.	710
ACHILLE VIALLATE	Lord Rosebery	741
G. BINET-VALMER	Le Gamin tendre *(1re partie)*	773
HENRI LICHTENBERGER	Le Pessimisme d'Ibsen	806
Mis DE CLERMONT-GALLERANDE.	Marie-Antoinette, le 10 août 1792	826
ÉMILE DAIREAUX	Italiens et Français en Argentine	835
ADOLPHE BOSCHOT	La Réforme de la Prosodie	859

ges.
453
487
525
553
574
605
627
654

677
710
741
773
806
826
835
859

Soc

Les
bloy
pour

oc
illus
pa
vlo
sans

Jacq
e
G

Mag

SAVONS MOLLARD Paris, 5, Rue des Lombards, 5
35 o/o aux Pharmaciens et Médecins.

Savon Phéniqué à 5 % de A. Mollard, la doz.	12 »	Savon au Sublimé à 1 ou 10 % de A. Mollard,	12 à 24 la 12
Savon Boraté.. à 10 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Iodé (ki) 10 % de A. Mollard, la doz.	24 »
Savon au Thymol à 15 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Sulfureux hygiénique parfumé, »	24 »
Savon à l'Ichthyol à 10 % de A. Mollard, »	24 »	Savon au Goudron de Norwège Mollard, »	12 »
Savon Boriqué. à 5 % de A. Mollard, »	12 »	Savon Glycérine..... de A. Mollard, »	12 »
Savon au Salol.. à 5 % de A. Mollard, »	18 »	*Se vendent en boîtes de 3 pains et de 6 pains.*	

Société " LA FRANÇAISE "

MARQUE DIAMANT

Les meilleur bicyclettes pour la route et course, illustrées par les victoires sans égales de Jacquelin et de Garin

Motocycles, Tricycles et Quadricycles avec siège avant suspendu. Moteur de DION

Magasin de Vente et d'Exposition
29, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

HORS CONCOURS
MEMBRE DU JURY, PARIS 1900
ALCOOL DE MENTHE de **RICQLÈS**
(*Le seul Alcool de Menthe veritable*).
CALME la SOIF et ASSAINIT l'EAU
Dissipe les MAUX de CŒUR, de TÊTE, d'ESTOMAC
les INDIGESTIONS, la DYSENTERIE, la CHOLÉRINE
EXCELLENT pour les DENTS et la TOILETTE
PRÉSERVATIF contre les ÉPIDÉMIES
Exiger le Nom DE RICQLÈS

FROID et GLACE
Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET
16, rue de Grammont, Paris
Appareils industriels à produire le FROID et la GLACE
PRODUCTION GARANTIE
Même dans les pays les plus chauds (Envoi Franco, du Prospectus)

EXTRA-VIOLETTE *Véritable et suave Parfum* DE LA VIOLETTE

Violet Parfumeur PARIS 29, Bd des Italiens
SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL *Nouveau Parfum extra-fin.* Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Crédit Lyonnais met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale,** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde** les **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et tous autres objets.

S'adresser : Au Siège Central, 19, Boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.

CRÉDIT LYONNAIS

Siège social à LYON. — Siège central à PARIS

CAPITAL : 250 MILLIONS

Entièrement versés

AGENCE DE BRUXELLES

DÉPOTS DE TITRES

LOCATION DE COFFRES-FORTS

PARIS **GRAND-HOTEL** PARIS

Salles de Fêtes

Pouvant contenir 1500 personnes, pour bals et soirées

SALONS DE 300 A 400 COUVERTS

Pour Noces et Banquets

Installation spéciale permettant de faire mieux et meilleur marché que tous les hôtels similaires.

GRILL ROOM ÉLECTRIQUE

Repas à prix fixe, 5 fr.

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef : M. PAUL LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 10 AOUT 1901

PARTIE ÉCONOMIQUE. — Les Sociétés par actions en France; la plus-value ou la moins-value du capital-actions. — Les marines marchandes et la navigation commerciale. — Le commerce extérieur des États-Unis en 1900-1901. — La production et le prix des métaux dans les dix dernières années: cuivre et plomb. — L'enseignement industriel en Hongrie. — Lettre d'Angleterre: chronique monétaire de la quinzaine; la cote de l'argent en lingots; le dividende semestriel du *London-North-Western Railway*; l'exercice semestriel du *Central London Railway*; le canal de Manchester; la commission d'enquête sur les subsides maritimes. — Revue économique: la Chambre de compensation des banquiers de Paris : le produit de l'octroi de Paris pour le mois de juillet 1901; le rendement des impôts et revenus indirects pendant le mois de juillet 1901; le mouvement de la navigation des ports ouverts en Chine pendant les seize dernières années. — Nouvelles d'outre-mer: Costa-Rica. — Bulletin bibliographique. — Tableaux comparatifs des quantités des diverses marchandises importées en France pendant les six premiers mois des années 1901, 1900 et 1899.

PARTIE COMMERCIALE. — Revue générale. — Sucres. — Prix courant des métaux sur la place de Paris. — Correspondances particulières: Bordeaux, Lyon, Marseille, le Havre.

REVUE IMMOBILIÈRE. — Adjudications et ventes amiables de terrains et de constructions à Paris et dans le département de la Seine.

PARTIE FINANCIÈRE. — Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Banque de Russie. — Tableau général des valeurs — Marché des capitaux disponibles. — Marché anglais et chemins de fer américains. — Rentes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hongrois ou autrichiennes diverses. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers. — Valeurs diverses : Compagnie des Voitures ; Métropolitain ; Mines d'or du Transvaal; Mines de l'Australie de l'Ouest, et de l'Ouest-Africains; Assurances. — Renseignements financiers: recettes des Omnibus de Paris et du Canal de Suez. — Recettes hebdomadaires des chemins de fer.

BUREAUX : CITÉ BERGÈRE, 2, A PARIS

ABONNEMENTS. — Paris et Départements : Un an, 40 fr. ; six mois, 20 francs.

DÉMÉNAGEMENTS **BEDEL & Cie**

TÉLÉPHONE 259-24

18, Rue Saint-Augustin, 18, PARIS

Machines à Coudre
BICYCLETTES
Les plus simples,
Les plus Rapides.
HORS CONCOURS
MEMBRE du JURY
H. VIGNERON
Machine "PERFECTA" Vigneron
LA PLUS PARFAITE MACHINE A COUDRE
ENVOI FRANCO DU CATALOGUE
PARIS, 70, Boul^d Sébastopol.
LILLE, 106, Rue Nationale.
ROUEN, 30, Rue de la Grosse-Horloge.

BIBLIOTHÈQUE Tournante TERQUEM
(MARQUE DÉPOSÉE)
POUR LIVRES ET MUSIQUE
Appui-Livres,
Chevalets, Porte-Dictionnaire, etc.
ENVOI FRANCO DU CATALOGUE
EM. TERQUEM
PARIS — 19, rue Scribe, 19 — PARIS

Machine à écrire "YOST"

La meilleure de toutes les machines à écrire, 21 Médailles d'or et plusieurs Grands Prix. Adoptée par le Gouvernement. S'apprend en quelques heures; permet de faire le correspondance mieux, et en deux fois moins de temps qu'à la plume. Fournit un travail lucratif aux dames, pour copies à domicile.

Prix au comptant : fr. 565

Vente à crédit.

Pendant un *certain délai,* un nombre limité de machines sera vendu aux abonnés de ce journal à des conditions spéciales.

S'adresser à la Compagnie des Machines à écrire "YOST", 36, boulevard des Italiens, Paris.

Succursales dans toutes les grandes villes de France.

Dans les cas de CHLOROSE et d'ANÉMIE
rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires, les préparations à base
d'HÉMOGLOBINE SOLUBLE de V. Deschiens
ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants
Se vend dans toutes les Pharmacies sous les formes suivantes :
ÉLIXIR — SIROP — VIN — DRAGÉES
ET HÉMOGLOBINE GRANULÉE

VIOLETTE IDÉALE PARFUM NATUREL
HOUBIGANT, 19, Faubourg Saint-Honoré

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons

BORDEAUX

VINS

et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A PARIS. — M. Georges ISSAVERDENS, 10, rue de Sèze.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DURAND-VIEL, 1, place Carnot.

A ANVERS. — M. Aug. BOYER, 131, avenue des Arts.

GLACIÈRE DES CHATEAUX

Produit, en 10 minutes, 500 gr. à 8 kil. de glace ou des glaces. Sorbets, Vins frappés, etc., par un Sel inoffensif. Prospectus franco.

J. SCHALLER, 332, Rue St-Honoré, PARIS

PANCRÉATINE DEFRESNE

DIGESTIF { *le plus puissant* ET *le plus complet*

DIGÈRE TOUS LES ALIMENTS SANS LE SECOURS DE L'ESTOMAC

S'emploie sous forme de

POUDRE DEFRESNE ou **PILULES DEFRESNE**

Notice explicative envoyée franco.

DEFRESNE, 4, Quai du Marché-Neuf, 4, PARIS.

ET TOUTES PHARMACIES.

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

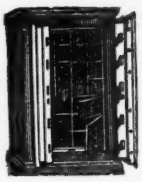
Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 160 MILLIONS

Siège social : *54 et 56, rue de Provence.*

Succursale A : *134, rue Reaumur (place de la Bourse),* à PARIS

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 3 à 5 ans): **3 1/2 0/0**, net d'impôt et de timbre); — **Ordres de Bourse** (France et Etranger); — **Souscriptions sans frais**; — **Ventes aux guichets de valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — **Escompte et Encaissement de Coupons**; — **Mise en règle de titres**; — **Avances sur titres**; — **Escompte et Encaissement d'Effets de commerce**; — **Garde de Titres**; — **Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages**; — **Transports de fonds** (France et Etranger); — **Billets de crédit circulaires**; — **Lettres de crédit**; — **Renseignements**; — **Assurances**; — **Service de Correspondant, etc.**



LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.)

59 bureaux à Paris et dans la Banlieue, 290 agences en Province, 1 agence à Londres, correspondants sur toutes les places de France et de l'Etranger.

CAUTIN & BERGER

PHOTOGRAPHES
62, RUE CAUMARTIN (Hôtel privé)
PARIS

MÉDAILLE D'OR — Téléphone 269-17

COMPRIMÉS VICHY-ÉTAT

Aux Sels naturels de Vichy-État extraits des Sources par la Compagnie Fermière

En faisant dissoudre 3 à 4 de ces comprimés dans un verre d'eau ou d'eau rougie, on obtient pratiquement et économiquement une eau artificielle gazeuze analogue à celle des célèbres sources de Vichy-État

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIES. — COMPAGNIE FERMIÈRE DE VICHY, 24, BOULEVARD DES CAPUCINES
GEORGES PRUNIER ET Cie, 6, RUE DE LA TACHERIE

VIN DE CHASSAING

BI-DIGESTIF
Prescrit depuis 30 ans
CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES
Paris, 6, Avenue Victoria.

La "PHOSPHATINE FALIÈRES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies

CONSTIPATION

Guérison par la véritable
Poudre Laxative de Vichy
du Dr Léonce SOULIGOUX
Laxatif sûr, agréable, facile à prendre
Le flac. de 25 doses environ 2 fr. 50
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

Dentition

SIROP DELABARRE

Sirop sans narcotique.

Employé en frictions sur les gencives, il facilite la sortie des Dents et supprime tous les accidents de la première Dentition.

Exiger le nom de DELABARRE et le **Timbre officiel.** — 3 fr. 50 LE FLACON

FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis, Paris.*

Le meilleur Calmant

SIROP BERTHÉ

Souffrances de toute nature : ***Rhumes, Maux de Gorge, Maux d'Estomac, Douleurs de Ventre*** chez les Femmes, ***Excitation nerveuse, Insomnies***, etc.

PÂTE BERTHÉ, complément du traitement.

EXIGER le *Timbre officiel* et la *Signature*

Sirop, 3f ; *Pâte*, 1f60.

FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis, Paris.*

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité** garanties. — **50 Ans de Succès.** — (Pour la barbe, 20 fr. ; 1/2 boîte, spéciale pour la moustache, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** —— DUSSER, 2, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS

CHEMIN DE FER DU NORD

VOYAGES CIRCULAIRES A PRIX RÉDUITS

BILLETS VALABLES POUR 30 JOURS, DÉLIVRÉS DU 1er MAI AU 30 SEPTEMBRE

Avec facilité de s'arrêter aux principaux points du parcours, soit en France soit à l'étranger

VOYAGE EN BELGIQUE ET DANS LE NORD DE LA FRANCE

1er Itinéraire : Classe mixte (1) : **79** francs. — Deuxième classe : **64** fr. **60.**
2e Itinéraire : Classe mixte (1) : **62** fr. **40.** — Deuxième classe : **49** fr. **45.**
3e Itinéraire : Classe mixte (1) : **67** fr. **80.** — Deuxième classe : **54** fr. **65.**

On délivre des billets pour ce voyage :

A PARIS, *à la gare du Nord ;* ET DANS LES DÉPARTEMENTS, aux gares de Lille, Amiens, Rouen, Douai et Saint-Quentin, pour les deux premiers itinéraires, et à Paris-Nord et à Saint-Quentin, pour le troisième itinéraire.

BORDS DE LA MEUSE

Classe mixte (1) : **69** fr. **20.** — Deuxième classe : **53** fr. **20.**

On délivre des billets pour ces voyages :

A PARIS, *à la gare du Nord ;* ET DANS LES DÉPARTEMENTS, aux principales gares du réseau du Nord situées sur l'itinéraire.

VOYAGE EN BELGIQUE, HOLLANDE ET LE RHIN

Classe mixte (1) : **105** fr. **70.** — Deuxième classe : **83** fr. **80.**

On délivre des billets pour ce voyage :

PARIS, *à la gare du Nord ;* ET DANS LES DÉPARTEMENTS, aux gares d'Amiens, Rouen, Douai et Saint-Quentin.

CHAQUE BILLET DONNE DROIT AU TRANSPORT GRATUIT DE 25 KILOS DE BAGAGES SUR TOUT LE PARCOURS

(Excepté sur les chemins de fer de l'État belge.)

SERVICES DIRECTS ENTRE PARIS ET LONDRES

CINQ DÉPARTS PAR JOUR A HEURES FIXES

Trajet en 7 heures. — Traversée en 1 heure.

1° Par Calais et Douvres :

Trains rapides à 9 h. 30 et 11 h. 50 du matin (1re et 2e classe) et à 9 h. du soir (1re, 2e et 3e classe)

2° Par Boulogne et Folkestone :

Trains rapides à 10 h. 30 du matin (1re et 2e classe) et à 3 h. 30 du soir (1re, 2e et 3e classe)

BILLETS D'ALLER ET RETOUR VALABLES POUR UN MOIS, SOIT PAR BOULOGNE, SOIT PAR CALAIS

1re classe : **118** fr. **45** — 2e classe : **87** fr. **25** — 3e classe : **50** fr.

SAISON DES BAINS DE MER

De la veille des Rameaux au 31 Octobre

Billets d'aller et retour valables du Vendredi au Mardi

PRIX AU DÉPART DE PARIS POUR

	1re cl.	2e cl.	3e cl.		1re cl.	2e cl.	3e cl.
Eu	25.40	20.10	13.70	Dannes Camiers	31.70	24 40	17.50
Le Tréport-Mers	25.75	20.35	13.90	Boulogne	34. »	25 70	18.90
Woincourt	26.45	20.85	14.35	Wimille-Wimereux, (Ambleteuse, Andresselles)	34.55	26 10	19.30
Noyelles	26 45	20 85	14 35	Marquise-Rinxent (Wissant)	35.60	26 80	20.05
Saint-Valery-sur-Somme	27.15	21.35	14.75	Calais	37.90	29. »	21.85
Cayeux	29.30	23.05	15.95	Gravelines	38.85	29.95	22.60
Le Crotoy	27.90	21.95	15.15	Loon-Plage	38.75	29.90	22.50
Quend (Fort-Mahon)	28.30	22.15	15.45	Dunkerque	38.85	29.95	22.60
Conchil-le-Temple (Fort-Mahon)	28.80	22.50	15.75	Ghyvelde (Bray-Dunes)	39.95	31.15	23.40
Berck	31. »	24.15	17. »	Leffrinckouke (Malo-Terminus)	39.40	30.55	23.05
Etaples	30.90	23.95	17. »	Zuydcoote (Nord-Plage)	39.80	30.95	23.25
Paris-Plage	32 10	24 95	18 »				

(1). 2e classe sur les lignes de l'État belge: 1re classe sur les autres parcours.

VICTOR HUGO
LETTRES
LA FIANCÉE
LEON DAUDET
LES
DEUX ÉTREINTES
OCTAVE MIRBEAU
LE JOURNAL
CHAMBRE
FELICIEN CHAMPSAUR
LULU
ROMAN CLOWNESQUE ILLUSTRÉ
ALFRED DREYFUS
CINQ ANNÉES DE MA VIE
LES QUATRE ÉVANGILES
TRAVAIL
ÉMILE ZOLA
L'AIGLON
EN IMAGES
PIERRE LOUYS
LES AVENTURES
ROI PAUSOLE
PAUL ALEXIS
VALLOBRA
MAURICE MAETERLINCK
LA
VIE DES ABEILLES
GEORGES LECOMTE
LES
CARTONS VERTS
LOUIS DE ROBERT
LE
MAUVAIS AMANT
EDMOND ROSTAND
L'AIGLON
DRAME EN SIX ACTES EN VERS
LEON TOLSTOI
LA VRAIE VIE
ALBERT JUHELLE
SOUS LA TOQUE
JULES CLARETIE
LE
SANG FRANÇAIS
NOUVELLES ET RÉCITS
MICHEL CORDAY
VÉNUS
OU
LES DEUX RISQUES
ROMAN CONTEMPORAIN
La
Marquise
de Lade
Prix 3f 50 VIENT DE PARAITRE E. FASQUELLE EDITEUR

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, rue Auber, 3, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS :

C. D'ARJUZON

Madame Louis Bonaparte

Un beau volume grand in-8°, avec un portrait en héliogravure. Prix . . . . . 7 fr. 50

PIERRE DE COULEVAIN

Ève victorieuse

9e Édition

Un volume grand in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

MAXIME GORKI

Thomas Gordeieff

3e Édition

ROMAN TRADUIT DU RUSSE AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR MADAME B. MARINOVITCH

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

Comtesse M. DE NOAILLES

Le Cœur Innombrable

— POÉSIES —

2e Édition

Un volume grand in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

MAX O'RELL

Sa Majesté l'Amour

5e Édition

Un volume grand in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

JACQUES MORIAN

Éva

3e Édition

Un volume grand in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste

éc
m
m
A
tin
Ce
cr
de
qu
do
par
des
des
l'en
mo
une
de
resp

D'

M
Carl
puis
fran
M. J
Sart
le gr
prim
qui l
fois,
lisme
« si
vision
les t
c'est
que l
de ma

Pre
belles
voulu
quelco
héros,
piano,
madar
ou le
excell
mono
c'est
possil
la mis
divers
sous

LIVRES NOUVEAUX

SAINTE LYDWINE DE SCHIEDAM, par **J.-K. Huysmans.**

Trois contemporains de Sainte Lydwine ont écrit son histoire, — Yan Gerlac, sacristain du monastère augustin de Windesem, Yan Brugman, frère mineur de l'observance, Thomas A Kempis, sous-prieur des chanoines augustins du Mont Sainte-Agnès, près de Zwolle. Ces trois biographes sont également dignes d'être crus; mais tous ont groupé les scènes de la vie de la bienheureuse, suivant la liste des qualités qu'ils voulaient tour à tour faire ressortir. Il est donc impossible, même en extrayant et en comparant les dates éparses, çà et là, dans les livres des trois écrivains et en les utilisant comme des points de repère, de retrouver l'ordre et l'enchaînement chronologiques de cette vie. Du moins M. J.-K. Huysmans a-t-il su nous donner une monographie intéressante qu'il est impossible de lire sans une émotion poignante et sans une respectueuse admiration.

CATHÉDRALES D'AUTREFOIS ET USINES D'AUJOURD'HUI — PASSÉ ET PRÉSENT — par **Carlyle**, traduction de **Camille Bos.**

M. Augustin Filon n'a pas hésité à appeler Carlyle « le plus grand Anglais qui ait paru depuis Shakespeare ». On avait déjà traduit en français deux de ses œuvres principales, — M. Jean Izoulet, les *Héros*, et M. Barthélemy, *Sartor Resartus*. — Mais c'est dans ce livre-ci que le grand écrivain s'est le plus complètement exprimé : on y trouvera tout entier ce Carlyle en qui l'Angleterre semble avoir, pour la première fois, pris clairement conscience de son impérialisme latent. Il faut avoir lu ce livre étonnant, « si profondément instinctif et si puissamment visionnaire qu'il illumine d'outre en outre toutes les ténèbres de notre moderne occident ». Et c'est pour le public français une bonne fortune que la traduction si intelligente et si pittoresque de mademoiselle Camille Bos.

PETITE VILLE, par **Claude Anet.**

Presque toujours, « les romanciers veulent de belles fins à leurs histoires ». M. Claude Anet a voulu seulement nous intéresser à des existences quelconques : ses personnages ne sont point des héros. Qu'il nous présente le petit professeur de piano, Louis Marthe, ou mademoiselle Bourrat, ou madame Duret, née de Barthes, ou Marie Le Petit, ou le duc de Vouzins-Boufflers, M. Claude Anet excelle à découvrir tout ce que les vies les plus monotones recèlent de secrets douloureux. Et c'est là vraiment un de ces livres qu'il est impossible de refermer sans réfléchir longtemps sur la misère de la condition humaine, et sur « cette diversité merveilleuse des passions qui se cachent sous les apparences de vie les plus unies ».

SOUVENIRS DU VICOMTE DE COURPIÈRE PAR UN TÉMOIN, par **Abel Hermant.**

Après les délicieuses *Confidences d'une Aïeule*, M. Abel Hermant nous devait ce livre de « mémoires pour servir à l'histoire de la société moderne ». C'est là une œuvre de fantaisie, ou d'observation, ironique et cruelle. Et, sans doute, M. de Courpière existe. Mais on n'avait point encore osé nous le décrire ainsi, tel qu'il est. M. Abel Hermant a tout à la fois pour son héros, de l'admiration et du mépris : c'est l'éternel gentilhomme ruiné, qui, sans cesse, vit d'expédients et d'indélicatesses, mais avec des principes toujours solides. S'il le faut, du reste, il est décidé à payer de sa vie la perte de sa considération : il est beau joueur ; s'il venait à perdre, il s'acquitterait dans les vingt-quatre heures. Mais M. Abel Hermant n'a pas voulu qu'il perdît : son héros fera souche de petits « messieurs de Courpière », qui lui ressembleront. Il faut souhaiter que M. Abel Hermant nous conte leur histoire, avec cette même audace de tout deviner et de tout dire.

PORTRAITS INTIMES, par **Adolphe Brisson.**

En cette nouvelle galerie de portraits intimes, M. Adolphe Brisson nous présente bien des hommes de lettres et bien des artistes. Il nous introduit dans leur atelier ou leur cabinet de travail ; il nous fait causer avec eux et la conversation glisse tout de suite aux confidences ; M. Adolphe Brisson écoute et interroge : nous nous renseignons avec lui. C'est ainsi que nous visitons l'atelier de Léon Gérôme ou que nous causons gravement d'esthétique, pendant une heure, avec M. Benjamin Constant. Pour nous égayer, M. Adolphe Brisson nous emmène ensuite prendre une tasse de café chez Thérésa, et, le lendemain matin, sonner à onze heures chez le prince des chansonniers, M. Xavier Privas, que nous surprenons dans son premier sommeil. Un autre jour, c'est M. Franc-Nohain qui nous donne une leçon de poésie amorphe. On s'instruit toujours, on ne s'ennuie jamais avec un pareil guide.

LA VIE FOLATRE, par **Richard O'Monroy.**

Une fois de plus, la fantaisie de M. Richard O'Monroy a fait merveille en ce recueil de contes alertes, qui vont à grands pas, « légers et court-vêtus ». On y trouvera des histoires d'amour, comme M. Richard O'Monroy sait les écrire ; on y reconnaîtra au passage certaines anecdotes qui ont circulé l'autre hiver. L'auteur les a faites siennes, par sa jolie façon de nous les présenter en leurs moindres détails, surtout par cet art malicieux d'arranger les faits, non point tels qu'ils sont, mais tels qu'ils devraient être, pour nous égayer plus sûrement : M. Richard O'Monroy n'y manque jamais.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Etranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 14934-8-01. — (Encre Lorilleux).

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Été 1901

SUISSE-SAVOIE-DAUPHINÉ

" *La Jungfrau* " (près Interlaken)

Voyages Circulaires à prix très réduits

Billets d'ALLER et RETOUR et Billets d'ALLER et RETOUR de FAMILLE

Suisse — Savoie — Dauphiné

SUISSE

Les chemins de fer P.-L.-M. offrent deux grandes lignes aux nombreux touristes qui se rendent de Paris en Suisse :

1° — La ligne de *Paris à Genève* qui dessert les Alpes Savoisiennes, et dont un prolongement sur la rive sud du lac Léman permet d'atteindre le Valais ;

2° — La ligne de *Paris à Pontarlier* qui conduit directement, par Neuchâtel et la si curieuse ville de Berne, à Thoune, Interlaken, Grindelwald dans l'Oberland bernois ; et, par Lausanne, aux ravissantes stations échelonnées sur la rive suisse du Léman, dans le Valais, à Zermatt au pied du Mont-Cervin.

Genève est incontestablement une des plus belles et des plus intéressantes villes de la Suisse.

Assise sur deux collines séparées par le Rhône à sa sortie du Léman, peu de villes possèdent une allure aussi brillante. Son luxe, sa grâce, ses édifices, les belles promenades qui l'environnent suffiraient à retenir plusieurs jours la curiosité des étrangers.

C'est de Genève que l'on a la plus agréable vision sur le vaste **Lac Léman**, sillonné en tous sens par de beaux vapeurs et bordé par de coquettes stations d'une notoriété universelle : *Nyon, Ouchy, Vevey, Montreux, Territet*, etc. C'est d'ici que partent également les voies les plus accessibles et les plus curieuses pour pénétrer dans le massif du Mont-Blanc, aux pieds de la Jungfrau, du Cervin, du Mont-Rose, etc.

Cinq à six heures d'express suffisent pour faire communiquer Genève avec Interlaken dans l'**Oberland bernois**, une des plus célèbres régions de la Suisse et des plus visitées.

Bâtie dans une petite plaine entre les lacs charmants de Thoune et de Brienz, **Interlaken** offre une végétation active et luxuriante que semblent constamment défier les neiges éblouissantes de la *Jungfrau*, du *Mœnch* et de l'*Eiger*. Sa situation est providentielle : les touristes n'ont que l'embarras du choix entre les nombreuses et splendides excursions à *Lauterbrunnen, Grindelwald, la Wengernalp*, la cascade de *Giessbach*, aux belvédères de la *Schynige-Platte*, du *Rothhorn*, etc.

Zermatt (1.620 mètres d'altitude) est le point où l'humanité se sent le plus puissamment écrasée par la majesté des monts et des glaciers. Le *Cervin* (4.482 mètres) s'élève fier et menaçant. Tout autre est le *Gœrnergrat* dont le sommet (3.136 mètres) où aboutit un chemin de fer électrique, offre le panorama le plus complet sur la chaîne majestueuse du *Mont-Rose*, les Alpes suisses et françaises.

SAVOIE

Aix-les-Bains est la ville d'eaux par excellence, consacrée par la mode et universellement célébrée. « Prendre les eaux » signifie, trois fois sur quatre, aller faire une saison à Aix. Il n'est pas de plus colossale réputation.

A une heure de chemin de fer d'Aix, la vieille et féodale cité d'**Annecy** offre, chaque année, à de nombreuses notabilités parisiennes d'exquises retraites (*Menthon-les-Bains, Talloires, Sévrier*, etc.) sur les rives ombragées de son lac merveilleux que dominent de tous côtés de magnifiques montagnes d'où la vue est immense.

La situation de **Chamonix**, en face du *Mont-Blanc*, le géant des monts européens (4.810 mètres), au pied de la *Mer de glace* et des glaciers des *Bossons* et de *Taconnay*, en fait, chaque année, le rendez-vous de milliers de touristes.

DAUPHINÉ

Le Dauphiné recèle des paysages d'une énergique beauté et d'autant plus séduisants que tous ne sont pas très connus et que l'alpiniste peut encore y faire des découvertes.

Il possède de coquettes stations balnéaires comme **Uriage**, paresseusement couchée dans la gorge fraîche et boisée du *Sonnant*, à la base de la majestueuse chaîne de Belledonne ; *La Motte-les-Bains* et **Allevard** qui réside en l'un des plus séduisants sites des Alpes.

L'énumération serait longue des merveilles que possède le Dauphiné et auxquelles le souvenir s'attache impérieusement. Est-il besoin de citer la **Grande-Chartreuse**, les *Gorges de la Bourne* (Villard-de-Lans et Pont-en-Royans) les passages des *Grands* et *Petits Goulets*, la ligne de *la Mure*, la tragique vallée du *Vénéon* et cette incomparable route de Grenoble à Briançon, par les vallées de la Romanche et de la Guisanne, où s'étagent : *Vizille*, avec son château historique, *Séchilienne*, **Bourg-d'Oisans**, *Le Freney*, **La Grave**, centre de belles excursions dominé par l'orgueilleuse cime de la *Meije*, déesse du Pelvoux ; **Le Lautaret** (2.075 mètres d'altitude), avec ses vastes pâturages contenant plus de 1.500 variétés de fleurs ; *Monetier-les-Bains* et **Briançon** (1.300 mètres), vieille ville forte, voisine des monts du Piémont.

Excursions en Suisse

SERVICE DIRECT

De PARIS à BERNE et à INTERLAKEN

ou réciproquement

et de *PARIS* à *ZERMATT* *(Mont-Rose)*

sans réciprocité.

BILLETS D'ALLER & RETOUR DE SAISON A PRIX RÉDUITS

			1re classe	2e classe	3e classe
De PARIS à	Berne.	Viâ Dijon, les Verrières ou viâ Dijon, les Verrières, Delémont, Delle.	101 fr.	75 fr.	50 fr.
	Interlaken.	Viâ Pontarlier, Neuchâtel.	113 fr.	83 fr.	56 fr.
	Zermatt.	Viâ Pontarlier Lausanne.	140 fr.	108 fr.	71 fr.

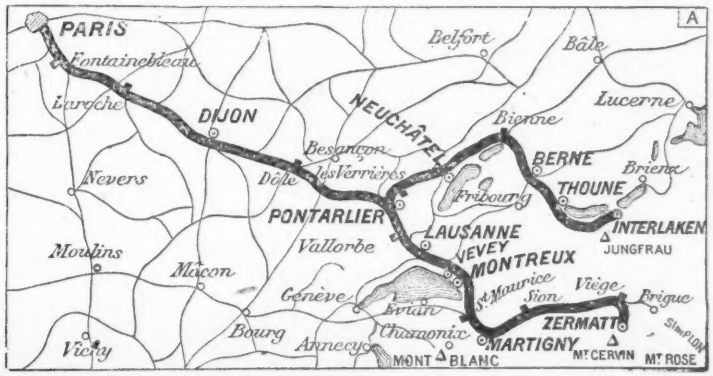
Validité 60 jours

ARRÊTS FACULTATIFS SUR TOUT LE PARCOURS

Franchise de 30 kilogrammes de bagages sur le réseau P.-L.-M.

Les billets d'aller et retour de Paris à Berne et à Interlaken (ou vice versa) sont délivrés du **15 avril** au **15 octobre** et ceux de Paris a Zermatt (sans réciprocité) du **15 mai** au **30 septembre.**

Les billets de Paris à Zermatt ne peuvent être utilisés que **jusqu'au 30 septembre** sur la ligne de Viège à Zermatt (le chemin de fer de Viège à Zermatt ne fonctionnant pas apres cette date).



BILLETS D'ALLER ET RETOUR

De PARIS aux Gares Suisses ci-dessous

ou réciproquement

GARES SUISSES	ITINÉRAIRES	PRIX 1re CLASSE	PRIX 2e CLASSE	PRIX 3e CLASSE
		fr. c.	fr. c.	fr. c.
Le Locle	Besançon	81 50	58 65	38 30
La Chaux-de-Fonds	—	82 85	59 60	39 »
Neuchâtel	Pontarlier	85 10	61 15	40 15
Bienne	—	89 95	64 55	42 55
Clarens	—	92 15	66 10	43 60
Territet	—	92 65	66 50	43 85
Vevey	—	91 50	65 65	43 25
Montreux	—	92 50	66 35	43 75
Berne	—	95 80	68 80	45 70
Fribourg	—	99 30	71 15	47 20
Lausanne	—	88 30	63 45	41 70

CES BILLETS, DÉLIVRÉS TOUTE L'ANNÉE, SONT VALABLES PENDANT 6 JOURS

A l'exception des billets de Paris à Berne qui sont valables pendant 9 jours

Sur les parcours français, la durée de validité peut être prolongée de moitié et à deux reprises moyennant le paiement d'un supplément égal à 10 % de la part P.-L.-M. comprise dans le prix du billet.

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

De PARIS aux points frontières Suisses

délivrés conjointement

Avec des Cartes d'abonnements généraux Suisses.

Il est délivré au départ de **Paris** pour **Genève, Les Verrières-frontière, Vallorbe-frontière, Villers-frontière, Delle-frontière** et **Bâle**, des billets d'aller et retour de 1re et de 2e classe, **valables 33 jours**, dont les prix sont uniformément fixés à **87** fr. en 1re classe et **64** fr. en 2e classe.

Ces billets sont délivrés exclusivement aux voyageurs qui prennent, en même temps, une carte d'abonnement Suisse de 15 ou 30 jours valable sur les principaux chemins de fer et lignes de navigation suisses.

Les prix des abonnements généraux suisses sont les suivants :

	1re classe	2e classe	3e classe
Abonnement de 15 jours	70 fr.	50 fr.	35 fr.
— 30 jours	110 fr.	75 fr.	55 fr.

Les cartes d'abonnements généraux Suisses sont délivrées dans toutes les gares des réseaux P.-L.-M. et Est.

Pour plus de détails consulter le Livre-Guide Officiel P.-L.-M.

VOYAGES CIRCULAIRES

A Itinéraires fixes

Il est délivré toute l'année, à la gare de Paris-Lyon, ainsi que dans les principales gares situées sur les itinéraires, des **billets de Voyages circulaires à itinéraires fixes**, extrêmement variés, permettant de visiter, à des **prix très réduits**, en **1re** ou **2e** classe, les parties les plus intéressantes de la **Suisse**, de la Savoie et du Dauphiné.

Arrêts facultatifs à toutes les gares de l'itinéraire.

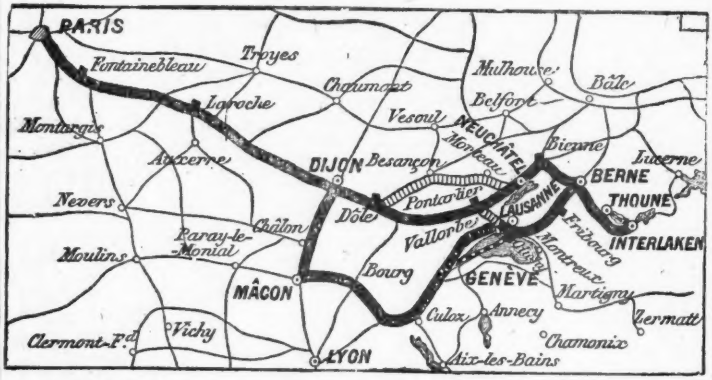
La nomenclature de tous ces voyages, avec les prix et conditions, figure dans le **Livret-Guide Officiel P.-L.-M.**, mis en vente au prix de **0** fr. **50** c. dans les bibliothèques des gares de la Compagnie, ou envoyé contre **0** fr. **85** c. en timbres-poste, adressés au Service central de l'Exploitation (Publicité), 20, boulevard Diderot, Paris.

Exemple d'un de ces Voyages en Suisse

ITINÉRAIRE 52 (1) *

DURÉE DU VOYAGE { **30** jours — 1re classe **125** fr. — 2e classe **94** fr.
{ **60** jours — 1re classe **136** fr. — 2e classe **100** fr.

Les billets de ce voyage sont délivrés toute l'année dans les gares de Paris, Dijon, Genève et Culoz.



(1) Afin de faciliter la visite de Lyon aux voyageurs porteurs de billets de ce voyage dont l'itinéraire ne comprend pas cette ville, les voyageurs sont autorisés à substituer le parcours *Mâcon-Lyon-Ambérieu* au parcours *Mâcon-Bourg-Ambérieu*, moyennant le paiement d'un supplément de **6** fr. **50** en 1re classe et de **4** fr **50** en 2e classe.

* Tracé du voyage. Parcours facultatifs (chemin de fer ou bateau à vapeur.

Voyages circulaire

avec itinéraires établis p

AU MOYEN DE

COUPONS COMB

Des billets à coupons combinables s
l'année, dans toutes les gares du réseau
ment avec des carnets pour voyages à
les réseaux français, soit conjointemen
pons combinables pour voyages circula
ou sur les réseaux P.-L.-M. et Est, so
billets de saison dénommés ci-après.

La durée de validité des billets suiss
est de **45 JOURS :** 1° lorsqu'ils sont
un carnet de parcours sur les chemins
net de coupons combinables P.-L.-M. o
un parcours de 300 à 3.000 kilomètres ;
conjointement avec un titre quelconq
Billet à plein tarif, carte d'abonneme
Petit-Croix-frontière, Delle, Le Lo
ou **Le Bouveret.**

Les billets suisses à coupons co
60 JOURS : lorsqu'ils sont émis conj
de saison pour **Berne, Genève, Inter**
lorsqu'ils sont émis, soit avec un car
chemins de fer français, soit avec un
nables P.-L.-M. ou P.-L.-M.-Est comport
à 3.000 kilomètres.

ARRÊTS FACULT

Les demandes de carnets français et
être faites conjointement 8 jours

ulaires en Suisse

établis par le voyageur

MOYEN DE

COMBINABLES

nbinables suisses sont délivrés toute
s du réseau P.-L.-M., soit conjointe-
voyages à itinéraires facultatifs sur
jointement avec des carnets de cou-
ges circulaires sur le réseau P.-L.-M.
et Est, soit conjointement avec les
ci-après.

billets suisses à coupons combinables
qu'ils sont émis conjointement avec
s chemins de fer français ou un car-
P.-L.-M. ou P.-L.-M.-Est, comportant
ilomètres ; — 2° lorsqu'ils sont émis
quelconque de parcours français :
'abonnement, etc., valable jusqu'à
le, Le Locle, Pontarlier, Genève

•

oupons combinables sont valables
émis conjointement avec des billets
ève, Interlaken, Zermatt, etc., ou
vec un carnet de parcours sur les
t avec un carnet de coupons combi-
Est comportant un parcours supérieur

FACULTATIFS

rançais et de billets suisses doivent
nt 8 jours au moins à l'avance.

EXCURSIONS AU MONT-BLANC

Billets d'aller et retour pour CHAMONIX (par Le Fayet-St-Gervais)

DES GARES CI-DESSOUS à **CHAMONIX** et retour	PRIX DES PLACES — ALLER ET RETOUR			
	1re classe	2e classe	3e classe	VALIDITÉ (jours)
	fr. c.	fr. c.	fr. c.	
Paris	124 75	92 10	62 80	15
Lyon-Perrache	47 95	36 80	26 75	10
Genève-Eaux-Vives	19 75	16 50	13 50	8
Aix-les-Bains	28 85	23 »	17 80	8
Annecy	22 10	18 15	14 60	8
Evian-les-Bains	25 30	20 45	16 10	8
Thonon-les-Bains	23 80	19 35	15 40	8

La validité des billets peut être prolongée une seule fois d'une période unique égale à la durée primitive, moyennant le paiement d'un supplément égal au 10 °/₀ du prix du billet. Les billets au départ de Paris et de Lyon permettent aux voyageurs de passer par Genève ou par Saint-Julien-en-Genevois.

NOTA. — Les prix des billets pour Chamonix seront modifiés lors de l'ouverture de la ligne du Fayet-Saint-Gervais à Chamonix.

Billets de Vacances à Prix réduits

La Compagnie P.-L.-M. émet, du 15 Juillet au 15 Septembre, des billets d'aller et retour collectifs de vacances, de 1re, 2e et 3e classes, au départ de Paris pour toutes les gares situées sur son réseau; ces billets sont délivrés aux familles d'au moins trois personnes payant place entière et voyageant ensemble. Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples (pour les deux premières personnes), le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes. Ces billets sont **valables jusqu'au 1er Novembre**. — Minimum de parcours simple : 500 kilomètres.

Il peut être délivré à un ou plusieurs des voyageurs compris dans un billet collectif de vacances et en même temps que ce billet, une carte d'identité sur la présentation de laquelle le titulaire sera admis à voyager isolément à moitié prix du tarif général, pendant la durée de la villégiature de la famille entre Paris et le lieu de destination mentionné sur le billet collectif.

Ces voyages isolés pourront être faits dans des voitures de la classe du billet collectif ou d'une classe inférieure.

Arrêts facultatifs

Faire la demande de Billets quatre jours au moins à l'avance.

AVIS IMPORTANT

Les renseignements les plus complets sur les *Voyages* circulaires (prix, conditions, cartes et itinéraires), ainsi que sur les *billets simples et d'aller et retour, cartes d'abonnement, horaires, relations internationales*, etc., sont renfermés dans le *Livret-Guide officiel P.-L.-M.*, mis en vente au prix de 50 *centimes* dans les gares, bureaux de ville, et dans les bibliothèques des gares de la Compagnie : ce livret est également envoyé contre 0 fr. 85, adressés en timbres-poste, au Service de l'Exploitation (Publicité), 20, boulevard Diderot, Paris.

Evreux, Ch. Hérissey, imp. Mai 1901.